


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XV. RECUEIL.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image Saint Lambert.

M. DCC. XXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





AUX

JESUITES

DE FRANCE.



Es Reverends Peres,

Ce nouveau Recüeil que j'ay l'honneur de vous présenter, commence par une Lettre d'un

des plus anciens Missionnaires de Maduré. Elle ne peut manquer de vous estre agréable : elle contient une description détaillée de divers Royaumes qui se trouvent entre les deux Costes de Malabar & de Coromandel. C'est dans ces Royaumes Idolâtres, que nos Peres ont porté la Foy depuis plus d'un siécle : on y voit aujourd'hui une Chrestienté nombreuse & fervente, dont l'innocence éprouvée par de frequentes persecutions, ne s'est jamais démentie, & qui retrace aux yeux des Fidéles, les mœurs primitives de l'Eglise naissante.

J'y joints une Carte qui est

exacte, à ce que j'ay lieu de croire; elle vous representera les Villes & les principales Peuplades où resident les Missionnaires, & où il y a des Chrestientez établies. Cette Carte, si je ne me trompe, vous fera un double plaisir: car outre que d'un coup d'œil vous parcourrez toutes ces Terres consacrées par les sueurs & les travaux de tant d'hommes Apostoliques, & arrosées du sang de quelques-uns d'eux; vous y découvrirez encore des Payis peu connus des plus habiles Geographes, qui n'ont pû parler seurement que des Costes fréquentées par les Négocians d'Europe; il n'y a

que les Missionnaires qui jusqu'ici aïent pénétré dans le milieu des Terres ; & qui par consequent en ayent pû donner une connoissance telle qu'ils nous la donnent aujourd'hui. Ce sera donc un morceau de Geographie, qui pourra servir à perfectionner les Cartes, qui nous ont déja esté données de l'Inde.

Cette mesme Carte pourra se rendre plus complette dans la suite, à mesure que la Foy s'étendra dans le Royaume de Carnate, où nos Peres sont entrez depuis environ 25. ans. C'est une Mission encore naissante, dont les commencemens ont esté difficiles & penibles, par les ob-

ſtacles qui s'offroient chaque jour à la Prédication de l'Evangile, & qui n'ont pû eſtre ſurmontez que par un courage & une patience à toute épreuve.

Le Seigneur a ſoûtenu ſes Miniſtres dans leurs travaux, & a couronné leur zele. La Religion prend maintenant de fortes racines dans ce Royaume Idolâtre, & quelques-uns des Princes qui le gouvernent, donnent lieu d'eſperer que bien-toſt ils baiſſeront la teſte ſous le joug de J. C. *Deux de ces Princes, dont les Eſtats ſont fort étendus, ont envoyé tout recemment des Exprès au Miſſionnaire qui reſide dans leur voiſinage, pour*

le prier de venir annoncer l'Evangile dans les Terres de leur domination.

Un prodige assez ordinaire dans ces contrées Infideles, mais nouveau à l'égard de ces Princes Idolâtres, a touché leurs cœurs, & a ouvert leurs yeux aux lumieres de la Foy. Sept de leurs Sujets se trouvoient cruellement tourmentez du Démon depuis quatre mois: les accez de leur fureur estoient si violens, qu'on fut obligé de les enchaisner. Deux expirerent dans l'obsession; les cinq autres furent conduits à l'Eglise du vray Dieu les fers aux pieds, & les mains liées derriere le dos. Le Mis-

ſionnaire commença par faire enlever de leurs maiſons les Idoles, & tout ce qui y ſervoit à leur culte. Le lendemain il fit l'exorciſme, en préſence d'une multitude innombrable de Chreſtiens & d'Idolâtres, que la nouveauté du ſpectacle avoit aſſemblez de toutes parts. A peine eut-il achevé la cérémonie, que ces infortunez eſclaves du Démon furent tout-à-fait délivrez de leurs peines, & ſe trouverent dans une tranquillité & une paix dont ils joüiſſent conſtamment depuis ce temps-là. Après ſix ſemaines d'inſtruction, ils reçûrent le Bapteſme. Un des deux Princes dont j'ay parlé,

qui avoit esté témoin de leurs agitations & de leurs fureurs, n'eut pas plustost appris la maniere prompte & extraordinaire dont ils avoient esté guéris, qu'il rendit une visite au Missionnaire, dans laquelle il avoüa qu'un Dieu si puissant, ne pouvoit estre que le vrai Dieu. Dès lors, il permit le libre exercice de la loy Chrestienne dans ses Estats, & il promit de s'en faire instruire & de l'embrasser. J'auray occasion de vous en entretenir plus au long dans le Recüeil qui viendra après celui-ci, où j'insereray la Relation qui m'en a esté promise.

La Lettre qui suit, & qui

eſt du Pere d'Entrecolles, contient une traduction de quelques ordonnances portées par un Mandarin de la Chine, attentif à procurer le bonheur des Peuples qui lui ſont ſoumis. Le fonds de droiture & d'équité naturelle que vous y découvrirez, vous fera eſtimer de plus en plus une Nation, qui ſe gouverne par des maximes ſi ſages & ſi conformes à la raiſon; & vous portera ſans doute à ſolliciter ſouvent auprès de Dieu la converſion d'un peuple, qui paroiſt avoir des diſpoſitions ſi favorables au Chriſtianiſme.

On me fait eſperer pluſieurs traductions ſemblables que je

donnerai au public, ſi celle-ci eſt de ſon gouſt. Ce ne ſeront plus alors les Européans qui nous feront connoiſtre la Chine, ce ſeront les Chinois eux-meſmes, qui nous inſtruiront de leur génie, de leurs connoiſſances, & de leurs uſages; & qui nous donneront des idées plus certaines de ce qui les regarde, que ne nous en donnent quelques Ecrivains, ou peu équitables envers cette Nation, ou peu ſincéres dans les deſcriptions qu'ils nous en ont faites.

Je mets au rang des premiers le Traducteur de deux anciennes Relations Arabes, qui de ſon cabinet prononce des Arreſts déciſifs ſur la capacité des Chinois;

& qui étalant une érudition puisée dans des Auteurs interessez ou passionnez, ausquels néanmoins il donne toute autorité, s'attache à détruire l'opinion constante & fondée sur une foule de témoignages non suspects, que la Nation Chinoise est de toutes les Nations de l'Asie la plus polie, la plus éclairée & la plus cultivée, par l'étude des sciences & des beaux Arts.

Je mets au rang des seconds un Voyageur Italien, dont on a traduit depuis peu l'ouvrage en nostre langue, qui nous fait des descriptions détaillées avec assez de vray-semblance, de choses qui n'existent que dans son imagination. C'est ce que nous ap-

prend une Lettre de fraische datte, écrite par un Missionnaire, qui demeure depuis plus de vingt ans à Pekin. Voici comme il s'en explique :

» *J'ay actuellement entre les*
» *mains pour la premiere fois un*
» *Livre Italien, intitulé* Giro
» del Mundo, *c'est-à-dire*,
» Voyage autour du Mon-
» de, *composé par le sieur Ge-*
» *melli, & imprimé à Naples,*
» *en l'année* 1720. *je suis tom-*
» *bé d'abord sur le premier Cha-*
» *pitre du second Livre de la*
» *quatriéme partie; & après a-*
» *voir lû les cinq premieres pa-*
» *ges, je n'ai pu me resoudre à*
» *continuer une lecture, qui m'a*
» *tout-à-fait revolté l'esprit.*

Peu après que je fus arrivé à « Pekin, le Pere Grimaldi Ita- « lien, le Pere Thomas Fla- « mand, le Pere Pereyra Por- « tugais, le Pere Gerbillon « François, & le Pere Suares « Portugais qui vit encore, me « dirent, & ils me l'ont redit « depuis une infinité de fois, que « cinq ans avant mon arrivée « à la Chine, un Italien nom- « mé Gemelli estoit venu à Pe- « kin; qu'il avoit fait plusieurs « tours dans les ruës de cette Ville, « suivi d'un Chinois à pied qui « lui servoit de Valet; qu'il estoit « venu voir souvent nos Peres, « qui lui avoient rendu tous « les bons offices qui dépendoient »

» *d'eux ; qu'il les avoit prié de*
» *luy faire voir l'Empereur, ou*
» *du moins son Palais ; mais que*
» *la chose n'estant point en leur*
» *disposition, ils n'avoient pû*
» *lui procurer ce plaisir ; qu'es-*
» *tant arrivé à un pont qu'il*
» *faut passer pour aller de nostre*
» *maison au Palais, il fut con-*
» *traint de rebrousser chemin, son*
» *valet n'ayant pas voulu s'ex-*
» *poser à passer mesme ce pont ;*
» *qu'enfin, il fut obligé de s'en*
» *retourner sans avoir vû du*
» *Palais, que la porte du midi*
» *qui est toujours fermée. Cela*
» *estant aussi certain que l'assu-*
» *rent nos Peres des trois mai-*
» *sons de Pekin, il s'ensuit que*

« *cette description qu'il fait du*
« *Palais, des Salles, du trône*
« *Imperial, &c. est aussi peu*
« *vraye que son audience; & que*
« *tout ce qui est contenu dans ces*
« *cinq pages que j'ay eu la pa-*
« *tience de lire, n'est qu'une pu-*
« *re fiction faite à plaisir. Com-*
« *ment un Européan, quoyque*
« *President du Tribunal des Ma-*
« *thematiques, comme estoit le P.*
« *Grimaldi, pourroit-il sans un*
« *ordre exprès de l'Empereur, in-*
« *troduire dans le Palais un in-*
« *connu meslé parmi les membres*
« *d'un Tribunal qui va à l'au-*
« *dience? Un Ministre d'Estat,*
« *un Prince mesme n'auroit pas*
« *ce pouvoir. Je ne sçai si ailleurs*

» *le voyageur dit vrai ſur la*
» *Chine, c'eſt ce que je n'examine-*
» *rai pas: il me ſuffit d'avoir ren-*
» *du ce témoignage à la verité.*

Après ce petit éclairciſſement que j'ai cru devoir donner en faveur de la Chine, vous apprendrez, je croy, avec plaiſir les nouvelles recentes qui nous ſont venuës de cet Empire. Elles vous intereſſent trop, pour ne pas vous en faire part.

Ce fut le 26. de Septembre de l'année 1720. que le nouveau Legat de Sa Sainteté Monſeigneur Mezzabarba, qui eſtoit parti de Liſbonne ſur un Vaiſſeau Portugais, & qui a eſté défrayé dans la route par le

Roy de Portugal, mit pied à terre à Macao. Il y fut reçû selon les ordres de ce religieux Prince, avec tous les honneurs dûs à son caractere, & à sa personne. Il en partit le 6. d'Octobre pour se rendre à Canton, mais il n'y arriva que le 12. à cause des vents contraires; & il y entra sans aucune cérémonie, pour ne point donner d'ombrage aux Chinois, qui ne sont que trop susceptibles de soupçons.

Le 16. du mesme mois fut le jour marqué pour traitter avec les grands Mandarins, sur le sujet de la Legation. Dans une entrevûë où se trouverent le

Tſong tou *, *le* Ti tou * * *&* *le* Tagin * * *, *ſon Excellence accompagnée du P. Laureati, & de pluſieurs autres Miſſionnaires, ſçût ſoûtenir ſon rang, ſans bleſſer la delicateſſe des Mandarins. Ceux-ci furent ſatisfaits de ſes manieres polies & de ſes réponſes, & il fut conclu que S. E. iroit inceſſamment à la Cour. Le départ fut fixé au 28. d'Octobre.*

Ce fut donc ce jour là que S. E. accompagnée de neuf Européans qu'il mene pour le ſervice de l'Empereur, & de quelques Miſſionnaires qui compo-

* Le Vice-Roy.
* * Le General des troupes Chinoiſes.
* * * Le Député de la Cour.

ſent ſon Tribunal, s'embarqua pour Pekin aux frais des premiers Mandarins de la Province. Le P. Pereyra eſt de ſa ſuite en qualité d'Interprete. Le Tſong tou *lui a fait de grands preſens avant ſon départ; & les autres grands Mandarins lui ont rendu viſite, & l'ont traitté avec honneur.*

Vers ce temps-là les Jeſuites des trois Maiſons de Pekin eurent ordre des Mandarins du Palais de ſe rendre le lendemain de grand matin à Tcham chum yven, *qui eſt la maiſon de plaiſance de l'Empereur, pour feliciter S. M. ſur l'agréable nouvelle qu'elle venoit de recevoir,*

que ses Troupes avoient remporté une victoire complette sur l'ennemi Rabdan, *& que tout le Thibet estoit resté à l'Armée victorieuse. On pourroit conjecturer que ce Thibet est le troisiéme Thibet d'où le P. Desideri écrit la Lettre qui est inserée dans ce Recüeil. C'est dequoy je pourray estre éclairci dans la suite, & je vous communiqueray les connoissances que j'en auray.*

Quoique ces conquestes se fassent bien loin des confins de la Chine, elles ne laissent pas d'estre fort interessantes, parce que l'Empereur avoit à cœur la fin de cette Guerre. Dans la foule des Grands de l'Empire qui

le vinrent feliciter, il distingua les Européans par la maniere affable & pleine de bonté dont il reçut leurs conjoüissances.

Une autre Lettre qui est du P. Kegler dattée du 2. Decembre 1720. *nous fait part d'une célébre Ambassade que le Czar vient d'envoyer à la Cour de Pekin. L'Ambassadeur de Moscovie fit son entrée le 29. du mois de Novembre, avec beaucoup de pompe & de magnificence : il avoit près de cent personnes à sa suite, presque tous vestus d'habits superbes à l'Européanne. Les Cavaliers qui marchoient à costé de l'Ambassadeur, avoient en main l'épée*

nuë; ce qui faiſoit un ſpectacle d'autant plus agréable, qu'il eſt nouveau & extraordinaire à la Chine. Le P. Kegler & quelques autres Miſſionnaires eurent ordre de ſe rendre avec les premiers Miniſtres au Palais de l'Ambaſſadeur, pour y traduire ſes Lettres de créance. L'Original de ces Lettres eſtoit en langue Ruſſienne: Les Moſcovites ont accouſtumé d'y joindre deux Copies, l'une en Latin, & l'autre en la langue des Tartares Mongos. L'Empereur voulut qu'on traduisît dans la langue Tartare qui ſe parle à la Cour, & l'Original & les deux Copies, afin de les comparer enſemble, &

& d'examiner ſi elles convien-nent entre elles.

Telle eſtoit la ſuſcription de la Lettre Latine : A l'Empereur des vaſtes contrées de l'Aſie, au Souverain Monarque de Bogdo*, à la ſuprême Majeſté de Kilai *, Amitié & ſalut. *Pour ce qui eſt de la Lettre, elle eſtoit conçûë en ces termes :*

Dans le deſſein que j'ay « d'entretenir & d'augmenter « l'amitié, & la liaiſon eſtroite « qui a eſté établie depuis long- « temps entre Voſtre Majeſté « & mes Prédeceſſeurs, & «

* Les Moſcovites donnent à la Chine le nom de *Bogdo*, & au fameux Catai le nom de *Kilai.*

» *moy ; j'ai jugé à propos d'en-*
» *voyer à vostre Cour en quali-*
» *té d'Ambassadeur extraordi-*
» *naire, Leon Ismaito, Capi-*
» *taine de mes Gardes. Je vous*
» *prie de le recevoir d'une ma-*
» *niere conforme au caractere*
» *dont il est revestu, d'avoir é-*
» *gard & d'ajouster foy à ce*
» *qu'il vous dira par rapport aux*
» *affaires qu'il a à traitter, com-*
» *me si je vous parlois moi-même,*
» *& de lui permettre de demeu-*
» *rer à vostre Cour de Pekin jus-*
» *qu'à ce que je le rappelle. De*
» *Vostre Majesté, le bon ami,*
PIERRE.

Cet Ambassadeur quoique Russien de Nation, outre sa lan-

gue naturelle, qu'il ſçait dans ſa perfection, parle encore fort bien l'Allemand, le François, & l'Italien. Quelques-uns des principaux de ſa ſuite parlent auſſi les meſmes langues. L'Empereur devoit deux jours après lui donner une Audience publique, aſſis ſur ſon Trône, & environné des Princes & des Seigneurs de ſa Cour, pour recevoir ſa Lettre de créance. C'eſt un honneur qu'il n'a point fait encore à aucun Ambaſſadeur: on apprehende neanmoins qu'il n'y ſurvienne quelque difficulté de la part de l'Ambaſſadeur, à cauſe du cérémonial de cette Cour, & du lieu où l'on doit le placer pendant l'Audience.

La mesme Lettre nous annonce la mort d'un Missionnaire qui s'estoit distingué par son habileté dans les Mathematiques, & qu'il n'est pas aisé de remplacer. Ce fut le jour de saint André que le Pere Pierre Jartoux finit sa vie à la 50. année de son âge, dans des sentimens de la plus tendre piété. Il avoit ruiné ses forces par près de vingt anuées de travaux au service de cette Cour, & principalement dans les pénibles & continuels voyages qu'il lui a fallu faire pour parcourir les deserts de la Tartarie, & dresser la nouvelle Carte de toutes les contrées qui sont de la domi-

nation de l'Empereur. Quelques éloges que lui ait attiré un ſi difficile ouvrage, il s'eſtoit rendu encore plus eſtimable par les grands exemples de toutes les vertus Religieuſes qu'il a donnez, par ſon zele ardent pour le ſalut des ames, & par l'innocence de ſes mœurs qui le faiſoit cherir de tout le monde, & qui maintenant le fait univerſellement regretter.

C'eſt ainſi que les Miſſionnaires qui demeurent à Pekin, uſent de bonne heure leur ſanté, par les ſervices aſſidus que la Cour exige d'eux, preſque ſans aucun ménagement. Il n'y a certainement que la vûë d'accredi-

ter la Religion, & de ménager de la protection aux Missionnaires des Provinces, qui puisse les soûtenir dans une vie aussi gesnante, aussi triste, & aussi fatigante que celle qu'ils menent.

Voici un vaste champ qui se présente au zele des hommes Apostoliques dans la nouvelle Espagne. On vient d'y découvrir la Province de Nayari, *dont on n'avoit aucune connoissance : Une lettre venuë du Mexique, nous apprend ce qui a donné lieu à cette découverte.*

Des scelerats chargez de crimes se joignirent à quelques Esclaves, & prirent ensemble

la fuite ; afin de ſe dérober plus ſurement aux pourſuites de la Juſtice, ils pénétrerent dans des montagnes inacceſſibles. Là ils trouverent des Peuples auſquels ils apprirent, ce qu'ils ignoroient, que les Eſpagnols demeuroient dans leur voiſinage ; & pour les attendrir ſur leur infortune, & rendre la nation Eſpagnole odieuſe, ils la leur repreſenterent comme une Nation impitoyable qui exerçoit un Empire tyrannique ſur ceux qu'elle rangeoit ſous ſa domination ; pour preuve de ce que nous avançons, ajoûterent-ils, il ne faut que voir de quelles armes elle ſe ſert pour conquerir

de nouveaux Sujets; & en mesme temps, ils leur montrerent des armes à feu qu'ils avoient apportées : Enfin continuerent-ils, nous aimons mieux habiter avec les bestes feroces, que d'estre obligez d'obéir à des Maistres si inhumains, & c'est ce qui nous a contraints de chercher une retraite dans vos montagnes.

Ce discours répandit l'effroi parmi les Indiens, & leur inspira une telle aversion des Espagnols, qu'ils prirent la resolution de fermer avec soin les avenuës qui pourroient donner quelque entrée dans leur payis. Mais leur résolution ne dura pas

long-temps : ces brigands cessant de se contrefaire reprirent bien-tost leurs premieres inclinations, & irriterent tellement les Nayarites *par leurs violences & leurs perfidies, que ceux-ci prirent les armes, & les chasserent tout-à-fait de leurs montagnes.*

Ce furent donc quelques-uns de ces fugitifs qui donnerent les premieres connoissances qu'on ait euës de cette Nation. On en eut peu aprés des informations plus certaines par quelques Nayarites *mesmes, que la curiosité attira dans des habitations Espagnoles peu éloignées de la Ville de* Zacatecas. *Le bon accueil*

qu'on leur fit les rassura contre leur fraïeur passée; un Espagnol qui ne les abandonna gueres, & qui apprit leur langue, gagna leur confiance, & facilita le commerce qui se fit ensuite avec cette Nation.

Monseigneur D. Japis Evesque de Durango, ayant esté informé de cette nouvelle découverte, écrivit au P. Provincial des Jesuites, pour lui demander deux Missionnaires qui pussent entrer dans le Nayari *& y annoncer l'Evangile. Le choix tomba sur le P. Thomas Solebaga, & le P. Michel de Ortega: quelques Espagnols les accompagnerent, & ils arriverent ensem-*

ble à une gorge que laiſſent les Montagnes du coſté de Guadiana, *& qui ouvre un paſſage fort étroit dans le* Nayari. *Comme les Indiens refuſerent opiniaſtrément l'entrée aux Eſpagnols, qu'ils accordoient néanmoins aux Miſſionnaires ; Le Prelat ne voulut jamais permettre que les Peres entraſſent ſeuls dans cette Province, & qu'ils ſuiviſſent l'ardeur de leur zele en ſe livrant à la ferocité naturelle de ces Barbares.*

Tandis que le zelé Prelat prenoit des meſures pour conquerir ces Peuples à J. C. *& que pour cela, il ſollicitoit vivement auprès du Viceroi un ſecours aſ-*

ſez puiſſant pour entrer dans le Nayari *ſans aucun riſque, le fils du principal Cacique de cette Nation arriva à* Zacatecas: *il eſtoit ſuivi de* 80. *Indiens armez d'arcs & de fléches, & accompagné de l'Eſpagnol dont j'ai parlé, en qui il avoit confiance, & qui lui ſervoit d'Interprete. Il déclara qu'il venoit trouver les Eſpagnols à deſſein de preſter entre leurs mains le ſerment de fidelité au Roy d'Eſpagne, & de lui ſoumettre ſes Sujets. Le* Corregidor *de* Zacatecas, *en donna auſſi-toſt avis à M. le Marquis de Valero Viceroi de la nouvelle Eſpagne, lequel ordonna qu'on fiſt paſſer*

le Cacique à Mexico , *ſans néanmoins permettre qu'il euſt plus de vingt Indiens à ſa ſuite. C'eſt ce qui s'executa auſſi toſt.*

Le Viceroi receut le Cacique avec toutes ſortes de careſſes & le fit traitter avec beaucoup de ſplendeur & de magnificence. Comme il eſtoit preſque nud ſelon l'uſage du payis, il le fit couvrir de riches habits, afin qu'il paruſt dans le Conſeil avec décence. Ce fut là que le Cacique déclara une ſeconde fois par la bouche de ſon Interprete, qu'il venoit reconnoiſtre le Roy d'Eſpagne pour ſon Seigneur & ſon Maiſtre, & que publiquement il demanda le ſaint Bap-

teſme. On le preſſa de reſter à Mexico,*afin de s'y faire inſtruire à loiſir des veritez Chreſtiennes, & de ſe diſpoſer à la grace qu'il ſouhaittoit de recevoir: mais quelques inſtances qu'on fiſt pour le retenir, il perſiſta toûjours dans la reſolution où il eſtoit de retourner dans ſa terre natale: c'eſt pourquoi, le Viceroi prit le parti d'envoyer avec lui deux Miſſionnaires, & quelques ſoldats qui eurent ordre de conſtruire un petit Fort dans la gorge des Montagnes, afin d'aſſurer le paſſage qui donne entrée dans le* Nayari. *Le P. Provincial du Mexique, nomma pour l'Inſtruction du*

Cacique & de ses sujets , le P. Antoine de Arias & le P. Jean Telles qui se trouvoient alors à Zacatecas. *Ils entrerent dans le* Nayari, *au mesme-temps que le Vaisseau qui a apporté cette nouvelle, mit à la voile pour retourner en Europe. Ainsi on ne peut encore sçavoir quel aura esté le succès de cette entreprise.*

C'est par là, MES REVERENDS PERES, *que je finirai ce que j'avois à vous dire en vous presentant ce Recueil. Les autres Lettres qui y sont renfermées, n'ont pas besoin d'explication. Il ne me reste donc plus qu'à vous prier de m'accorder quelque part dans vos*

ſaints Sacrifices en l'union deſquels je ſuis avec beaucoup reſpect,

MES REVERENDS PERES,

Vôtre très humble & très-obéïſſant Serviteur en N. S.
J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.


XV. Rec. pag. 1.
ROYAUME DE CARNATE
MER DES INDES
ROYAUME DE CHIRANGAPATNAM
TERRES DE ROYAUME CHILANAI-KEN DE GINGI
MAISSOUR
ROYAUME DE MADURE
ROYAU ME TANJAOUR
MADURE
MARAVA
TRAVANCOR
CANARA
SAMORIN
Coste du Malabar
Coste de Coromandel
Coste de la Pescherie
ISLE DE CEILON
Ornor
Batecala
Barcelor
Manguelor
Cananor
Tirsery
Calecut
Tanor
Cranganor
Cochin
Porca
Ponghenour
Paleacate
Tarcolan
Velour
Madras
St Thome
Canguvuram
Sadrast
Lamparavei
Conimeru
PONDICHERI
Goudelour
Negapatam
Tranquembar
C. Cagliamera
Tutucurim
C. de Comorin
Jaffanapatan
Paleraw
Trinquilimale
Manar
Aripo
Calpentin
Anarodgburro
Cotiary
Parronk
Echelles
Lieues de vingt au degré
5 10 15 20 25 30 35 40
Lieues d'une heure de chemin
5 10 15 20 25 30 35 40 45
93 94 95 96 97 98 99 100 101
CARTE des Missions des PP. de la Compagnie de Jesus dans le Maduré et les Royaumes circonvoisins.



LETTRE DU PERE BOUCHET,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

*Au Pere *** de la même Compagnie.*

A Pontichery ce 1. Avril 1719.



MON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

Je satisfais avec plaisir à ce que vous souhaittez de moy : je vous envoye une carte aussi exacte qu'elle a pu se faire des

Eſtats où ſe trouvent nos Miſſions connues depuis long-temps ſous le nom de Maduré. On n'a eu juſqu'icy que des idées aſſez confuſes de cette partie de l'Inde meridionale ſituée entre la coſte de Coromandel & la coſte de Malabar ; comme il n'y a que nos Miſſionnaires qui aient pénetré dans ces terres, où ils travaillent depuis plus de cent ans à la converſion des Indiens Idolâtres, il n'y a qu'eux auſſi qui puiſſent nous en donner des connoiſſances ſeures.

Quoique mon principal deſſein ait eſté d'abord de faire connoiſtre les Royaumes de Maduré, de Tanjaor, de Gingi, de Mayſſur, & du Carnate où nos Miſſions ſont établies, je ne laiſſerai pas de vous entretenir de toute l'Inde en deça

du Gange ; mais je ne le feray qu'autant qu'il sera necessaire pour faire mieux entendre la pluspart des choses dont il est parlé dans les lettres de nos Missionnaires, qu'on donne de temps en temps au public. J'y joindray des observations qui ont esté faites avec exactitude, & qui pourront servir à perfectionner cette partie de la Geographie, qui concerne les Indes.

Tous les Geographes conviennent que les Indes Orientales sont divisées en deux parties : la premiere qui est en deça du Gange : la seconde qui est au delà du même fleuve. Celle-là se trouve renfermée entre les fleuves celebres de l'Indus & du Gange, & entre differentes mers qui en font une peninsule. Elle est bornée

du costé de l'Oüest par l'Indus & par la mer Occidentale des Indes ; du costé de l'Orient par le Gange, & par les costes d'Orixa & de Coromandel ; du costé du Sud par le Cap de Comorin & par la Mer Meridionale des Indes ; & enfin du costé du Nord par les montagnes d'Ima, qui sont une suite du mont Caucase.

Les anciens Geographes ont representé cette partie de l'Inde sous la figure d'une losange, dont les costez estoient égaux & les angles inégaux. Suivant cette description qui est assez imparfaite, les côtez égaux sont d'une part les rivages du Gange & de l'Indus jusqu'à leur embouchure, & les costes de la Mer Occidentale des Indes depuis l'embouchure du fleuve Indus jusqu'au Cap de Como-

rin ; & de l'autre part les costes d'Orixa & de Coromandel jusqu'au même Cap. Les deux angles du Sud au Nord sont le Cap de Comorin & la fameuse montagne d'Ima : les deux autres de l'Orient à l'Occident sont les deux embouchures de l'Indus & du Gange.

Les Indes Orientales, telles que je viens de les décrire, sont partagées naturellement par cette chaisne des montagnes de Gate qui s'étendent depuis l'extremité de la Mer Meridionale, jusqu'à la partie la plus Septentrionale. Elles commencent au Cap de Comorin, & se terminent au Mont Ima, que Ptolomée appelle Imao. Quelques nouveaux Geographes ont changé ce nom : il est pourtant certain que c'est ainsi que les Indiens l'ap-

pellent, & qu'il n'eſt point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils diſent que c'eſt ſur cette montagne que le Gange prend ſa ſource.

Comme le fleuve Indus eſtoit le plus connu des anciens Geographes, ils ont appellé de ce nom tous les peuples qui eſtoient au de-là de ce fleuve juſqu'à la Mer Orientale ; & parce que Delhi a eſté long-temps le ſejour des Souverains, on l'a regardé comme la Capitale des Indes. Aujourd'huy on donne le nom d'Indouſtan à ce vaſte payis qui eſt renfermé entre l'Indus & le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui eſtoient compris dans toute l'étenduë de ces terres, formoient autrefois un vaſte Empire, & que le Souverain de cet Empi-

re, avoit ſous lui pluſieurs autres Princes qui luy payoient un tribut annuel. Cet Empereur eſtoit abſolu, & avoit dans ſa dépendance cinquante petits Royaumes. Tous ces Rois ne pouvoient ſe maintenir dans la poſſeſſion paiſible de leurs Eſtats, qu'après avoir reçû les marques de leur dignité de la main du Roy des Rois ; c'eſt ainſi qu'ils appelloient cet Empereur, qu'ils regardoient comme le maiſtre du monde, & qui dans la ſuite fut nommé Empereur de Biſnagar.

De tous ces Royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms ſe ſoient conſervez : on connoiſt maintenant les autres ſous des noms très differens de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des Empereurs de Biſnagar mourut

l'an 1659. C'eſt du debris de ſon Empire que ſe ſont formez tant de divers Eſtats, & ſur tout celui du Mogol, qui n'a pas pourtant ſubjugué encore les terres les plus Méridionales.

Un des premiers Royaumes qui ſe ſepara de l'ancien Empereur des Indes fut celuy de Guzarate ou de Cambaye ſitué à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelques temps par des Princes particuliers dont l'autorité eſtoit abſoluë : mais il eſt entré depuis ſous la domination du Mogol. Une partie conſiderable du Royaume de Decan reconnoiſſoit encore l'Empereur de Biſnagar, lorſque les Portugais arriverent aux Indes. Le Gouverneur qui commandoit dans la Ville de Goa lorſqu'elle fut priſe par

Albuquerque, estoit un officier qui avoit secoué le joug des anciens Rois de Bisnagar : c'est ce qui paroist par des lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foy qu'un de ces Empereurs avoit accordé certains privileges à quelques Temples des environs de la Ville. Pour ce qui est des Rois de Malabar, il y avoit encore plus long temps qu'ils s'estoient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainsi les Estats de l'Empereur de Bisnagar s'étendoient encore il n'y a pas deux cens ans depuis Orixa jusqu'au Cap de Comorin. Il possedoit toutes les terres qui sont sur la coste de Coromandel, & plusieurs places maritimes sur la coste Occidentale des Indes. Les Patanes venus du Nord le dé-

poüillerent d'une partie de ces Eſtats : une autre partie luy fut enlevée par les Mogols qui avançoient toûjours vers les parties Méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reſte à la deſtruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Biſnagar avoit confié le commandement de ſes armées à quatre Géneraux qui faiſoient profeſſion du Mahometiſme : chacun d'eux commandoit un corps de troupes conſiderable, dont ils ſe ſervirent pour envahir les Eſtats de ce malheureux Prince. Le plus puiſſant de ces Géneraux demeura à Golconde, & y fonda le Royaume de ce nom. Le ſecond fixa ſa demeure à Viſapour, & ſe fit nommer le Roy de Decan. Les deux autres leverent pareillement l'étendart

de la revolte, & se rendirent maistres de deux places importantes.

Depuis ce temps-là le Mogol a tout englouti. A la vérité les Princes de la partie Méridionale n'ont pas encore esté tout a fait subjuguez : mais le Nababe * les inquiete de temps en temps, & exige d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcez de luy payer ; de sorte, qu'à proprement parler, il n'y a que les Princes de Malabar qui ne soient pas encore tombez sous la domination Mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend sa source : c'est dans le pays de Cachemire, si l'on en croit quelques Indiens. D'autres la mettent beaucoup

* Gouverneur général d'une Province.

plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend ſon cours vers le Midi comme le Gange, avec cette difference que le Gange va un peu vers l'Orient, & que l'Indus au contraire ſe détourne vers l'Occident. Ce dernier ſe jette dans la Mer des Indes par pluſieurs embouchures.

Le Gange eſt le plus grand & le plus fameux fleuve de toute l'Aſie. Sa ſource, ſelon l'opinion des Indiens, eſt toute celeſte. C'eſt, diſent-ils, un de leurs Dieux qui la fit découler de ſa teſte ſur le mont Ima. C'eſt de-là que traverſant divers Eſtats, & dirigeant ſon cours vers les parties Meridionales, il arroſe pluſieurs Villes célebres, dont la plus fameuſe, diſent les Indiens, eſt *Cachi*; puis il paſſe dans le Royaume de Bengale; & ſe jette dans

la Mer par plusieurs embouchures differentes.

A entendre les Indiens, le Gange est une riviere sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchez. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non seulement sont exempts des peines que merite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une Region delicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange, que les malades se font porter sur ses bords, que d'autres qui en sont trop éloignez, renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont bruslez, & les envoyent jetter dans le fleuve.

Cette estime generale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand

profit aux Penitens Indiens, qu'on appelle *Pandarons.* Ils en rempliſſent des Bambous qu'ils attachent aux deux extrémitez d'une perche longue de ſept à huit pieds, & mettant cette perche ſur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher une eau ſi ſalutaire. Ils prétendent qu'elle a la proprieté de ne jamais ſe corrompre.

Telle eſt l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigé ſur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vû ny en Europe ny en Aſie de riviere qui luy ſoit comparable. Vers ſon embouchure on découvre une petite Ville nommée *Balaſſor.* Preſque tous les Europeans y ont une maiſon où ils tranſportent les marchandiſes

necessaires pour la cargaison de leurs Vaisseaux. C'est là aussi que se trouvent les pilotes costiers, dont on a absolument bésoin pour entrer dans le Gange, parcequ'il y a plusieurs bancs de sable, qui rendent cette embouchure très-dangereuse. Les Europeans ont pareillement leurs factoreries sur le bord de ce fleuve. Celle des François est à *Chandernagor*, celle des Portugais à *Ouguely*; les Anglois & les Danois en ont aussi dans le voisinage.

On me demandera peut-être d'où a pû venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange. A cela je réponds que les Idolâtres, presque dans tous les payis, ont regardé les grandes rivieres comme des Divinitez, ou du moins comme la demeure de quelque Dieu ou

de quelque Déesse. Outre le Gange, il y a encore cinq ou six autres rivieres, qui sont en reputation aux Indes, entre autres le *Caveri* qui passe à *Trichirapali* auprés du celebre Pagode de *Chirangam*. De plus il est certain, comme je l'ai fait voir dans une lettre adressée à M. l'ancien Evesque d'Avranches*, que les Indiens ont oüi parler du Paradis terrestre, des fleuves qui l'arrosoient, & de l'arbre de vie : & il est vray-semblable que ne connoissant point de plus belle riviere que le Gange, ils luy ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoissance du Paradis terrestre, qu'ils ont reçûë par tradition de leurs peres, ils ont meslé dans la suite, selon leur

* Elle se trouve dans le IX. Recueil.

genie, plusieurs fables ; par exemple, que le Gange traverse un jardin delicieux, dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent, & leur donne un siecle de vie : ensorte que celuy qui à la fin de chaque siecle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange, pourroit s'assurer une vie sans fin. Ils ajoutent comme une chose certaine qu'on en a vû qui ont vécu jusqu'à 300. ans, parce que, disent-ils, ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années ; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du 4e. siecle, ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit ces deux célébres Fleuves, il faut maintenant parcourir les principales Villes qui sont sur les deux Costes de l'Inde. Je commence par

celle qui regne depuis Bengale, juſqu'au Cap de Comorin, & qui eſt à l'orient; elle s'appelle en général la Coſte de Coromandel; mais elle ne laiſſe pas d'avoir d'autres noms, par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne: on l'appelle par exemple, la Coſte d'Orixa, lorſqu'elle termine le petit Royaume de ce nom, qui eſt au Midi de l'embouchure du Gange: On l'appelle pareillement la Coſte de la Peſcherie dans la partie meridionale, parce que c'eſt aux environs de cette Coſte qu'on peſche les Perles.

Je me place d'abord à Ponticherry, parce qu'en rapportant les obſervations qui ont eſté faites par nos Miſſionnaires, il eſt plus aiſé de connoître la longitude des autres Villes

de la Coste, qui va en plusieurs endroits presque Nord & Sud, excepté vers l'embouchure du Gange, qu'elle décline vers l'Est.

Pontichery appartient aux François, & c'est le plus bel établissement qu'ils ayent aux Indes. On y voit une Forteresse reguliére, & où il ne manque aucun des Ouvrages nécessaires pour une bonne défense: elle est toûjours bien fournie de munitions de Guerre & de bouche: la Ville est grande, & les ruës y sont tirées au cordeau: les maisons des Europeans sont basties de briques; celles des Indiens ne sont que de terre enduite de chaux: mais comme elles forment des ruës droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des ruës, on voit de belles allées d'arbres, à l'om-

bre desquels les Tisserans travaillent ces toiles de Cotton si fort estimées en Europe. Les R R. P P. Capucins y ont un Couvent, les Jesuites & Messieurs des Missions Etrangeres y ont aussi chacun une Maison & une Eglise.

Après plusieurs observations des Eclypses du premier Satellite de Jupiter, on a trouvé que la difference du temps entre le meridien de Paris & celui de Pontichery, estoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78. dégrez, & par consequent, comme dans les hypotheses de l'observatoire de Paris, la longitude de Paris est de 22 ^{d}. 30′ il faut conclure que la véritable longitude de Pontichery est de 100 ^{d}. 30′. Par là on peut voir l'erreur énorme qui s'estoit glissée dans

les Cartes de Geographie, qui ont eu le plus de cours en Europe, comme sont celles de Messieurs Samson & Duval, où on éloignoit cette Coste de plus de 400. lieuës qu'elle n'est éloignée effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pontichery, on a trouvé qu'elle estoit un peu plus considerable que celle qu'on avoit arresté dans les premieres observations, où l'on n'avoit remarqué par la distance du Zenith à l'Equateur, que 11^{d}. 56′ - 28″. Peut-estre y a t il de l'erreur dans les chiffres.

En allant de Pontichery vers le Nord, & suivant la Coste, on trouve la ville de Saint-Thomé; on l'appelle aussi Meliapour, ou pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*; c'est-à-dire, la ville des Paons, parce

que les Princes qui regnoient autrefois dans cette contrée, avoient un Paon pour armes, & le faisoient peindre sur leurs Etendarts. C'est apparemment à l'imitation des Empereurs de Bisnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon si beau & si riche sur le ciel de leur trône. Le fond du Ciel, dit un de nos Voyageurs, qui assure l'avoir veu, est tout couvert de Perles & de Diamans, & est entouré d'une frange de Perles : au dessus du Ciel fait en forme de voûte, se voit un Paon dont la queuë relevée est de Saphirs, & d'autres pierres de couleur; le corps est d'or émaillé semé de pierreries : enfin on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac, d'où pend une perle en forme de poire de 50. carats.

Les observations du P. Ri-

chaud portent que la latitude de Saint Thomé est de 13 d. 10′. Saint-Thomé estoit il n'y a pas 40. ans une des plus belles Villes & des mieux fortifiées qui fussent aux Indes : elle appartenoit aux Portugais ; mais comme ils se voyoient dépoüillez peu à peu par les Hollandois de leurs principaux Etats, ils prirent le parti d'abandonner cette Place au Roy de Golconde. Monsieur de la Haye, envoyé aux Indes avec une Flotte de dix Vaisseaux de Guerre, crut avoir des raisons pour l'attaquer : il fit sa descente, & l'emporta en peu d'heures, au grand étonnement des Indiens : Il la conserva pendant deux ans, & les François en seroient encore aujourd'huy les maistres, s'il luy fust venu du secours d'Europe.

Le Roy de Golconde craignit à ſon tour que les François ne ſongeaſſent à reprendre ce poſte. C'eſt pourquoy il ſe détermina à demanteler la forteresse & la ville : c'eſt de ſes debris qu'on a étendu & augmenté la ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le Royaume de Golconde, & il eſt aujourd'huy le maiſtre de S. Thomé. Les Portugais ne laiſſoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maiſons aſſez agreables & des ruës fort larges. Cette partie où ils s'eſtoient retirez eſtoit environnée de murailles, & ils y avoient déja commencé quelques petits baſtions.

A une lieuë au Nord de S. Thomé, on trouve *Madraſpatan*, que les Indiens appellent *Gennapattenam*. Il ſeroit inutile de

de marquer ſa longitude & ſa latitude : ce que j'ay dit en parlant de Pontichery, ſuffit pour faire connoiſtre la longitude & la latitude des autres villes de la coſte, pourvû qu'on en ſçache la diſtance Nord & Sud.

Madras eſt une fort belle ville qui appartient aux Anglois : elle eſt ceinte de murailles : il y a un Fort quarré, mais ſans ouvrages exterieurs, qu'on appelle le Fort S. Georges. On voit une ſeconde ville habitée par les Armeniens & les Marchands des Nations étrangeres, & enſuite une troiſiéme où reſident les Indiens beaucoup plus grande que la premiere, & qui en eſt comme le fauxbourg. On compte dans les trois Villes près de cent mille ames. Les Anglois, à ce qu'on dit, y

tirent de droits plus de ſoixante mille Pagodes qui ſont trente mille piſtoles. Nos Miſſionnaires qui ont eſté quelquefois obligez d'aller à Madras ſe loüent infiniment de la politeſſe de Meſſieurs les Anglois, & des marques d'amitié dont ils les ont honorez : je leur dois ce temoignage de noſtre reconnoiſſance ; & je me fais un plaiſir d'avoir cette occaſion de la rendre publique.

A ſept lieuës au Nord de Madras, les Hollandois ont une Fortereſſe qu'on appelle *Paleacatte*. C'eſtoit autrefois le principal comptoir qu'ils euſſent ſur la coſte de Coromandel, & ils ont eu aſſez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus conſidérables vers la coſte du Nord, ſont *Maſulipatan* &

Jagrenat. Massulipatan appartenoit anciennement au Roy de Golconde, il est maintenant sous la puissance du Mogol. Cette ville est éloignée de Golconde d'environ 80. lieuës. Les principales Nations de l'Europe qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes, qu'on y travaille, sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois le plus long, je croy, qui soit au monde : il est utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrain : on y respire un très mauvais air. Je trouve dans mes Memoires que sa latitude est de 16d. 30′. On compte plus de 100. lieuës de chemin par terre de Madras à Massulipatan : mais il est vray qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat eſt célebre par ſon Pagode. Nos voyageurs, & ſur tout M. Tavernier en diſent des merveilles : ils prétendent qu'il y a dans ce Temple une Idole, dont les yeux ſont formez de deux gros diamans ; qu'il luy en pend un autre ſur l'eſtomach ; que ſes bracelets ſont de perles & de rubis ; & que les revenus de ce Pagode ſont ſi conſidérables, qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pelerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célebre des feſtes en l'honneur de l'Idole. Les autres choſes qu'on rapporte me paroiſſent aſſez ſuſpectes Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Pagode eſt peu connu dans les parties Meridionales de l'Inde, & je ne ſçache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un

ſeul Indien ; au lieu qu'on vante fort celuy de *Cachi* , que je crois eſtre la meſme choſe que *Banare* , ainſi que je l'expliqueray dans la ſuite. C'eſt ſans contredit le Temple des faux dieux le plus celebre qui ſoit aux Indes. Mes Memoires rapportent que cet endroit où eſt ſitué le Temple appellé Jagrenat, a la latitude de 19^{d}. 50'. ſi cela eſt, il ne doit eſtre guére éloigné de Balaſſor, qu'on dit eſtre au 20. degré de latitude.

Je reviens maintenant à Pontichery pour ſuivre la coſte juſqu'au Cap de Comorin : c'eſt une route que j'ay tenuë plus d'une fois. A une grande journée de Pontichery, en allant au Sud, on arrive à *Portonovo* : les Anglois & les Hollandois y ont quelques maiſons , & les

Portugais y ſont en très grand nombre. On voit un aſſez belle Egliſe où s'aſſemblent les Chreſtiens de la coſte.

A mi-chemin de Pontichery à Portonovo ſe trouve *Coudelour*, que les Indiens nomment *Courralour*. C'eſt une ville aſſez conſiderable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y ſont jointes.

En avançant on voit Trankebar appellée par les Indiens *Taranganbouri*, c'eſt à-dire, la ville des ondes de la mer. Cette ville eſt éloignée d'environ 25. ou 30. lieuës * de Pontichery : elle appartient aux Danois. Les ruës en ſont droi-

* On avertit en paſſant qu'on doit corriger une erreur de chiffre qui s'eſt gliſſée à la page 481. du XIV. recuëil, où l'on dit que la diſtance de ces deux Villes eſt de 150. lieuës.

tes, il y a de belles maisons ; & la forteresse dont la forme est quadrangulaire, paroist très agreable, quand on la voit du costé de la mer. Quand les Europeans y abordent, le Gouverneur envoye de beaux chevaux & des soldats pour les recevoir à la descente, & on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la forteresse, où une partie de la Garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre : il se presenta une occasion où ils ne contribuerent pas peu à conserver la forteresse aux Danois, qui n'estoient pas en estat de la défendre, Le Roy de Tanjaor assiegea cette place il y a quelques années ; mais ses efforts furent inutiles, & il fut contraint de lever le siege.

A une demie journée de Trankebar sur le chemin de Portonovo se voit *Caveripattevam*, que les Europeans nomment *Caveripattam* : c'estoit autrefois une grande ville & fort celebre parmi les Indiens. Aujourd'huy elle est presque entierement ruinée. L'air y est fort bon, & les François y ont un établissement.

La ville de *Negapatam* se trouve en sortant de Trankebar du costé du midi : elle est située à 11d. de latitude Nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattenam*, c'est-à-dire, la ville des Serpens. C'estoit autrefois un des plus beaux établissemens que les Portugais eussent sur la coste de Coromandel ; & comme ils possedoient la coste de la Pescherie & l'Isle de Ceylan, cette ville estoit d'un grand

abord. On y voyoit plusieurs belles Eglises, & un College appartenant aux Jesuites. Les Hollandois s'en sont emparez avec le secours du Roy de Tanjaor, qu'ils engagerent à trahir les Portugais. On y a basti une forteresse : les Chrestiens y ont une Eglise desservie par un Religieux de S. François.

En marchant toûjours vers le Sud, on trouve à dix lieuës environ de *Negapatam*, le Cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau Golfe qui va se terminer à la coste de la Pescherie. C'est là aussi que la coste de Coromandel qui estoit Nord & Sud, prend un nouveau Rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'Ouest, & puis elle se détourne peu à peu vers le Sud jusqu'au Cap de Comorin, où commence la coste de

Travancor, qui n'eſt, ſuivant pluſieurs Voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette coſte que deux endroits conſiderables, ſçavoir *Outiar* où eſt *Ramanancor*, & *Tutucurin*. On y peut joindre auſſi *Manapar*. Je diray un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choſes les plus merveilleuſes qui ſoient peut eſtre dans le reſte du monde : c'eſt un Pont qui a environ un quart de lieuë ; & qui joint à la terre ferme l'Iſle où eſt Ramanancor. Ce Pont n'eſt pas compoſé d'Arcades comme les autres : ce ſont des rochers ou de groſſes pierres qui s'élevent deux ou trois pieds au deſſus de la ſurface de la Mer, qui eſt fort baſſe en cet endroit. Ces pierres ne ſont pas unies les unes aux autres,

mais elles ſont ſeparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres ſont énormes à l'endroit des courans : j'en ay meſuré qui avoient 18 pieds de diametre ; d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres ſont ſeparées par des intervalles de trois pieds juſqu'à dix ; & aux lieux où les Barques paſſent, la largeur eſt encore plus grande. Il n'eſt pas aiſé d'imaginer que ce Pont ſoit un ouvrage de l'art, car on ne voit pas d'où l'on auroit pû tirer ces maſſes énormes, & encore moins comment on auroit pû les tranſporter. Mais ſi c'eſt un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'eſt un des plus ſurprenans qu'on ait jamais vû. Les Idolâtres diſent que ce Pont

fut fabriqué par les Dieux quand ils allerent attaquer la Capitale de l'Isle de Ceylan. Le Prince de Marava avoit accoustumé de se retirer dans l'Isle de Ramanancor, quand il estoit poursuivi par les Rois de Maduré : il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers qui sont comme autant de platteformes, & il y faisoit passer ses Elephans, son Canon, & son Armée. J'auray occasion dans la suite de parler de *Ramanancor*, quand j'auray expliqué ce que c'est que *Cachi* : les deux Pagodes de *Ramanancor* & de *Cachi* estant au rapport des Indiens, les lieux les plus saints qui soient au monde.

Tutucurin est la principale ou plustost l'unique ville qui soit à la coste de la Pescherie, le reste n'estant que de grosses

Bourgades ou des Villages. De loin on la prendroit pour une ville ornée de magnifiques maisons ; mais quoy qu'elle soit fort peuplée, on trouve en y arrivant qu'elle n'est en rien superieure aux autres villes des Indes. Les Hollandois à qui elle appartient, y ont fait bastir une petite forteresse. La hauteur du pole à Tutucurin, est selon les observations du P. Noël, de 8^{d}. 52′.

Après Tutucurin, *Manapar* est l'endroit de cette coste le plus remarquable. Les Chrestiens y avoient autrefois une belle Eglise, mais elle fut convertie en Magasin par les Hollandois, & on a esté obligé d'en bastir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite, la hauteur du pôle est de 8^{d}. 27′. Pour ce qui est de la longitude, elle

eſt aſſez régulierement marquée à 98^{d}. 45′.

Je diray icy en paſſant que j'ay ſouvent admiré la connoiſſance parfaite que les Indiens ont des Rhumbs de vent : il n'y a pas juſqu'aux Enfans qui n'en ſoient inſtruits. Qu'on diſe à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rhumb de vent, il ne ſe trompe jamais. Je me ſuis fait quelquefois un plaiſir en marchant avec eux, de m'éloigner tant ſoit peu du Nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller ; à peine avois-je fait quatre pas, qu'ils reconnoiſſoient l'erreur.

Il ne m'eſt pas permis d'oublier *Manar*, cette Iſle ſi celebre par le grand nombre d'Idolâtres que S. Xavier convertit à la foy, du nombre deſ-

quels estoit le propre fils du Roy de *Jafanapatan*, qui furent tous égorgez par les ordres de ce Prince inhumain en haine du Baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de Martyrs. Il n'est pas vray que *Manar* appartienne au Roy de Maduré, comme le disent quelques Relations. Les Portugais la possedoient il y a plus de cent ans, & ce n'est que depuis l'année 1656. qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandois se furent emparez de Ceylan. C'estoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pesche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à present. L'Isle de Manar n'est separée de l'Isle de Ceylan que

par un petit canal qui n'eſt en quelques endroits que de 30. ou 40. pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine ſur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre Egliſes, dont l'une eſtoit dediée à S. Jean. C'eſt dans les fondemens d'une de ces Egliſes, qu'ils trouverent une medaille de l'Empereur Claude : il n'eſt pas aiſé de comprendre comment elle a pu y eſtre portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoyque j'aye eſté à Ceylan, je n'y ay pas demeuré aſſez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roy de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ſes Officiers qui revenoit des Indes. Cet Officier lui répondit que c'eſtoit une Iſle, dont les mers qui l'environnoient eſ-

toient ſemées de perles, dont les bois eſtoient de canelle, & les foreſts d'ébene, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cryſtal : en un mot le lieu que Dieu avoit choiſi pour le Paradis terreſtre. Cette deſcription eſt ſans doute exaggerée ; néanmoins on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit la plus belle Iſle qui ſoit au monde. Les Indiens l'appellent *Larki*, & tous les Idolâtres de l'Aſie la regardent comme le ſejour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui eſt une des principales Divinitez Indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pegouans aſſurent qu'*Anouman* Singe célebre qu'ils adorent, y a accompagné *Vichnou* metamorphoſé en *Ramen*. Les Siamois diſent que leur Dieu

Somonocodon a un de ses pieds marqué dans l'Isle. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux Etrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles est venuë de Ceylan. Cette Isle à environ 200. lieuës de tour, elle est arrosée de quantité de belles rivieres, & les moissons y sont abondantes. La Religion Chrestienne y florissoit, sur tout à *Jafanapatan*, avant que les Hollandois s'en fussent rendus les maistres : il y a encore d'excellens Missionnaires qui se sont retirez à Candé, & dans les autres Provinces interieures de l'Isle. Le Roy de Candé est fort gesné dans son commerce, & toutes les raretez de son Isle luy sont assez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par luy-même sa canel-

le & ses Elephans, qui sont les plus beaux & les plus genereux de toute l'Asie.

Entre Manapar & Tutucurin se trouve une grande Bourgade appellée Pumicael, & nommée par les Indiens *Pounneicayel*, où le P. Antoine Criminal fut le premier de nostre Compagnie qui reçût la couronne du Martyre, lorsqu'il cultivoit la Chrestienté de la Coste de la Pescherie. Il expira noyé dans son sang sur la porte de son Eglise, & aux pieds des mêmes Autels où il venoit de sacrifier l'Agneau sans tâche. La latitude de Pumicael est de 8d. 38′.

Il est temps de venir à la Coste de Malabar : mais comme elle est assez connuë, je ne m'y arresteray que pour marquer les hauteurs du pôle que

le P. Noël y a priſes avec toute l'exactitude qu'on peut deſirer.

A *Tangapatan* la diſtance du Zenith à l'Equateur eſt de 8ᵈ. 19′. cet endroit eſt éloigné du Cap de Comorin de huit lieuës & demie Portugaiſes.

Coilan qui eſt une ville plus élevée, a de hauteur de pôle 8ᵈ. 48′.

Tanor capitale d'une Principauté du même nom, a 11ᵈ. 4′.

Calecut ville autrefois trés célebre, a 11ᵈ. 17′.

Cananor a 11ᵈ. 58′.

Depuis le Cap de Comorin juſques à Cochin & au de-là, les deux Eſtats les plus conſiderables ſont ceux de Travancor & de Zamorin. Le premier eſtoit il n'y a pas longtemps ſous la domination d'une Reine qui ſe gouvernoit entie-

rement au gré de ses Ministres. La Ville de Cotate est ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce Royaume. Elle est située aux pieds des montagnes environ à 4. lieuës du Cap de Comorin, & est fort peuplée. On y a basti une Eglise en l'honneur de S. François Xavier, au mesme endroit où les habitans voulurent le brusler vif dans sa cabane. Ils y mirent le feu lorsqu'il y recitoit son breviaire : le Saint vit tranquilement voler la flamme, & continua sa priere sans s'émouvoir. Après que la cabane eust esté réduite en cendres, il parut sain & sauf, sans avoir reçû aucune atteinte du feu. C'est un miracle que l'on sçait dans le payis par tradition, & dont il n'est point fait mention dans les differentes vies qu'on a publiées

de cet Apôtre. Les graces singulieres que Dieu accorde à ceux qui visitent cette Eglise, y attirent un grand concours de peuples.

Pour ce qui est des Estats du Zamorin, Calecut qui en estoit la Capitale, estoit autrefois très célebre, & c'est là que les Portugais aborderent la premiere fois qu'ils vinrent aux Indes. C'est aujourd'huy très peu de chose, & à peine y trouve-t'on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites. La Mer gagne tous les jours du terrain sur cette Coste.

Cochin est une autre ville célebre sur la coste de Malabar. Lorsqu'elle estoit sous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes Apostoliques, qui alloient porter

les lumieres de la foy chez les Nations Idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandois. Ils l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défenduë d'un costé par la mer, & de l'autre par une grande riviere. Les maisons y sont belles, & les ruës plus larges que dans les autres villes de la Coste. Le P. Noel y trouva la hauteur du pôle de 9^d. 58'.

Goa par où je finis de parler de cette Coste, est éloigné de Cochin de plus de 100. lieuës. Quand on y aborde par Mer, on trouve à l'embouchure du fleuve *Mendoua* deux forts construits aux pieds des montagnes & bien garnis de canons qui en défendent l'en-

trée. Cette entrée eſt fort étroite parce que les montagnes qui ſont de chaque coſté ſe rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa & les terres des environs juſqu'à l'embouchure, plus de 400. pieces de canon. La riviere eſt large, belle, & majeſtueuſe. Ceux qui ont navigé ſur ce fleuve, diſent que c'eſt un des plus agreables ſpectacles qui ſoit dans l'Univers. On voit de tous coſtez de très jolies maiſons, des jardins utiles & agréables, des bois de Palmiers plantez à la ligne, qui forment des allées à perte de vuë. La Ville eſtoit autrefois comparable & meſme ſuperieure en beaucoup de choſes aux plus belles Villes de l'Europe : mais elle n'eſt plus ce qu'elle eſtoit il y a ſoixante ans. Il ne laiſſe pas d'y avoir

encore de superbes édifices : le Palais du Viceroy & celuy de l'Inquisiteur sont d'une magnificence achevée. Il y a plusieurs belles Eglises, & nostre Compagnie y a cinq maisons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'est le bonheur qu'elle a de posseder le corps miraculeux de S. François Xavier. L'air n'y est plus si bon, & c'est peut-estre ce qui fait qu'elle n'est plus si peuplée. En récompense il est admirable à la campagne & dans les lieux circonvoisins. C'estoit pour les anciens Empereurs de Bisnagar une contrée délicieuse, où ils venoient passer plusieurs mois de l'année. Goa a d'élevation de pôle 15d. 31'. sa longitude est de 93d, 55'.

Comme les Indiens vantent extrêmement la Ville de *Ca-*

chi qui eſt vers le Nord, & *Ramanancor* qui eſt vers le Sud, & que ce ſont là les deux pôles de leur Geographie, je ne puis me diſpenſer d'en parler. Il n'eſt pas aiſé de dire ce que c'eſt que *Cachi*, non plus que l'endroit où il ſe trouve. Je rapporteray ſimplement quelques conjectures, qui me perſuadent que *Cachi* n'eſt autre choſe que la Ville de *Banare*, ſituée ſur le Gange. Les voici :

Les Pelerins de *Cachi* diſent qu'en partant de Ramanancor, Golconde ſe trouve à la moitié du chemin. Or ſi Ramanancor eſt à 9^{d}. 10′. & que Banare ſoit à 26^{d}. 30′. comme le marquent nos Voyageurs, il s'enſuit que Golconde qui eſt, comme on l'aſſure, à 17^{d}. eſt preſque au milieu de la route

qu'on doit tenir.

D'ailleurs des Indiens m'ont assuré que quelques Brames appellent *Cachi* du nom de *Vana raja*, comme qui diroit le desert Royal, ou plustost, le Roy des deserts, parce que, disent les Indiens, c'est dans un desert aux environs de *Cachi* que les plus célebres hermites se sont retirez pour faire penitence. Or comme le changement de l'*V*. au *B*. est facile, je ne doute presque pas que par *Vana raja* ils n'entendent la Ville de *Banare*.

Cela paroist encore par les deux routes que tiennent les Pelerins pour se rendre à *Cachi* : ceux qui vont par *Golconde*, disent qu'au sortir de *Bagnagar*, il faut prendre tant soit peu à l'Est, & que par là ils se rendent droit à leur ter-

me. Les autres qui vont par Agra, afin de visiter *Matura* qui se trouve sur cette route, & qui est un autre Pagode fameux par la naissance de *Krichnen*, assurent pareillement qu'on quitte le *Gemma* à main gauche, & qu'on marche presque toujours vers l'Orient; or il est certain qu'il n'y a de lieu considerable que *Banare*, auque laboutissent ces deux routes.

Autre conjecture : *Cachi* est parmi les Indiens, ce qu'estoit Athenes parmi les Grecs : c'est, disent-ils, la plus fameuse Université du monde; c'est là qu'on enseigne toutes les sciences; & quoyque maintenant il y ait peu d'Estudians, il y a néanmoins plusieurs Docteurs, qui ont chacun un certain nombre de Disciples. Ils s'assemblent sous de grands arbres,

ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à *Banare* : un de nos plus célebres voyageurs assure qu'il y a auprès du Pagode un College qui a esté basti aux frais du plus puissant *Raja* de l'Empire Mogol, afin d'y élever la jeune Noblesse. Il ajouste que deux enfans de ce Prince y estoient actuellement sous la conduite des Brames, & qu'ils apprenoient à lire & à écrire dans une langue bien differente de celle du peuple. Cette langue est sans doute le *Samouseradam* qu'on parle vers le Nord, ou le *Grandam* qui est en usage dans l'Inde meridionale.

Mais, dira-t'on, pourquoy tant s'embarasser de *Cachi* ? C'est que les Idolâtres en parlent sans cesse & en des termes les plus magnifiques. C'est selon eux un lieu Sacré & Divin,

c'eſt le ſejour de leurs Divinitez : *Ramen* & les plus célebres Hermites ont accompli leur penitence dans les bois qui environnent *Cachi* : quiconque meurt dans une terre ſi ſainte, ſes pechez luy ſont pardonnez, il va droit au Ciel : un homme qui a fait le voyage de *Cachi*, eſt par cette ſeule raiſon infiniment reſpectable ; n'euſt-il aucun merite d'ailleurs, c'en eſt un grand d'avoir eſté à *Cachi*. Enfin ils ſe plaignent de n'avoir pas d'expreſſions aſſez nobles pour repreſenter dignement la ſainteté d'un lieu ſi venerable.

Pour ce qui eſt de *Banare* que je croy eſtre le *Cachi* des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'en ay appris des Europeans qui y ont voyagé. C'eſt, à ce qu'ils aſſurent, la Ville la

mieux baſtie des Indes : preſque toutes les maiſons y ſont de pierres de taille ou de briques : on y voit de très beaux Caravanſeras*, les ruës y ſont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la Ville : la ſituation en eſt belle ; le payis d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple juſqu'au Gange, il y a pluſieurs marches de pierre interrompuës de temps en temps par des plateformes. Ce recit eſt conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de *Cachi* ; ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parleray avec plus de certitude de *Ramanancor*, que les Indiens appellent *Rameiſſouram*, parce que dans le premier voyage que j'ay fait à la

* Bâtiment deſtiné à loger les Voyageurs.

Coste de la Pescherie, je demeuray dix jours dans l'Isle où est ce Pagode. Cette Isle a huit à neuf lieuës de circuit. Quoy qu'elle soit très sablonneuse, on y voit pourtant de beaux arbres : il n'y a que quelques Villages. Le Pagode est vers la partie méridionale. Je n'y ay point vu ces trois cens colomnes de marbre dont parle une Relation imprimée. Le Pagode m'a paru moins beau & plus petit que plusieurs autres qui sont dans les terres : je croy qu'il n'est si fort estimé qu'à cause du bain qu'on prend dans la mer ; car les Idolâtres sont persuadez que ce bain efface entierement les pechez, sur tout si on le prend au temps des Eclypses du Soleil & de la Lune. J'eus alors la consolation d'apprendre, que dans un lieu où l'on

rend tant d'honneurs au Démon, Dieu s'estoit choisi de fideles adorateurs. La Providence me conduisit dans un petit Village où je trouvay une Chappelle bastie par les Chrestiens qui s'y estoient retirez, & j'y baptisay plusieurs de leurs Enfans.

Avant que de penetrer dans l'Inde Meridionale, je diray encore un mot de *Golconde* & de *Visapour*, deux Villes don il est à propos de donner la connoissance, parce que nos Missionnaires ont souvent occasion d'en parler.

La Ville qu'on appelle aujourd'huy *Golconde*, n'estoit autrefois qu'un Jardin agreable à deux lieuës de la Forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, & dans la suite le nom de *Gol-*

conde luy eſt reſté. Elle eſt à peu près de la grandeur d'Orleans : elle eſt bien ſituée, & les ruës en ſont belles. La Riviere qui y paſſe & qui va ſe jetter dans la Mer de *Maſsulipatan*, eſt large, & roule des eaux fort claires. On y a baſti un Pont qu'on dit eſtre auſſi beau que le Pont-neuf de Paris ; le Palais du Roy eſt magnifique. Depuis que cette Ville eſt devenuë la conqueſte du Mogol, elle n'eſt plus ſi peuplée qu'elle l'eſtoit auparavant. Aurengzeb la pilla entierement avant que de prendre la Forvtereſſe. C'eſt dans le Royaume de *Golconde* que ſe trouve la fameuſe mine de Diamans.

Viſapour Capitale du Royaume de *Decan* eſt une autre grande Ville ſituée ſur le fleu-

ve *Mendoua.* Le Palais du Roy eſt vaſte : il eſt entouré de foſſez pleins d'eau où il y a grand nombre de Crocodiles, qui ſervent, ſelon l'uſage des Indiens, à rendre une fortereſſe moins acceſſible. Le Roy, que les Portugais appellent l'*Idalcan*, avoit trois bons Ports ſur la Coſte qui regne depuis Goa juſqu'à Surate. Le principal eſt *Rajapour*, qu'on ne trouve point marqué dans pluſieurs Cartes, non pas même dans celles que les Hollandois ont fait graver avec beaucoup de ſoin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes Memoires que Viſapour eſt à 17^{d}. 30'. d'élevation de pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde Meridionale, qui contient les Royaumes de *Madu-*

ré, de *Mayssur*, de *Tanjaor*, de *Gingi*, & de *Carnate*, où sont établies les Missions de nostre Compagnie ; & parcourons ces petits Estats l'un après l'autre.

Je commence par le Royaume de *Maduré*. Il est borné à l'Orient par les Estats du Roy de *Tanjaor* ; au midi par la Mer meridionale des Indes ; à l'Occident par les Estats des Princes de Malabar ; au Nord par les terres de *Mayßur* & par celles qui appartiennent au Gouverneur de *Gingi*. Ce Royaume est aussi grand que le Portugal. Son revenu est d'environ huit millions. On y compte 70. *Palleacarens* : ce sont des Gouverneurs absolus dans leurs petits Estats, & qui ne sont tenus qu'à payer une taxe que le Roy de *Maduré*

leur impose. Ce Prince peut mettre aisément sur pied vingt mille hommes d'Infanterie & cinq mille de Cavalerie. Il a près de cent Elephans qui luy sont d'un grand secours pour la guerre.

Maduré est la Capitale du Royaume : elle est environnée d'une double muraille : chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours quarrées avec des parapets, & garnie d'un bon nombre de canons. La Forteresse dont la forme est quarrée, est entourée d'un fossé large & profond avec une Escarpe & Contrescarpe très fortes. Il n'y a point de Chemin couvert à l'Escarpe. Au lieu de Glacis, on voit quatre belles ruës, qui répondent aux quatre costez de la Forteresse. On en peut faire le tour en

moins de deux heures. Les maiſons qui bordent ces ruës, ont de grands jardins du coſté de la Campagne qui eſt belle & fertile.

L'interieur de la Fortereſſe ſe diviſe en quatre parties: celles qui ſont à l'Orient & au Midi contiennent le Palais du Roy. C'eſt un labyrinthe de ruës, d'étangs, de bois, de ſales, de galleries, de colomnades, & de pluſieurs maiſons ſemées çà & là. Quand on y a une fois pénetré, il n'eſt pas aiſé d'en trouver l'iſſuë. Lorſque les Rois de *Maduré* y faiſoient leur ſejour, on n'y trouvoit que des Femmes & des Eunuques. Le fameux *Troumoulanaiken* qui a le plus contribué aux embelliſſemens de ce Palais, y tenoit pluſieurs milliers de Femmes renfermées. Les

Salles publiques où l'on donnoit audience estoient magnifiques. A l'entrée se trouvoit une grande gallerie soutenuë par 20. grosses colomnes de marbre noir bien travaillées. De-là on passoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde : chaque Corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé & chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes estoient réunis par huit galleries dont les angles estoient flanquez de tourelles. Le dessein de ce Palais, à ce que m'a assuré un ancien Missionnaire, a esté dressé par un European : on y voit effectivement plusieurs ornemens d'Architecture d'Europe meslez avec l'Architecture Indienne.

Dans la ſeconde partie de la Fortereſſe eſt le Temple de *Chokanaden* ; c'eſt l'Idole qu'on adore au *Maduré*. A l'Orient du Pagode, ſont pluſieurs beaux portiques. Au Nord d'un de ces portiques ſe voit un char magnifique deſtiné à porter l'Idole en triomphe le jour de ſa Feſte. Le Pagode eſt environné d'une triple muraille, & entre chaque muraille ſont pluſieurs belles allées de grands arbres, très unies & bien ſablées. On trouve quatre grandes tours à l'entrée des quatre principales portes du Pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont couſté des ſommes immenſes. Texeira rapporte qu'il y a à *Maduré* des tours dorées : pour moy je n'y en ay point vu de cette eſpece. Le reſte de l'eſpace interieur de

la Forteresse est partagé en plusieurs ruës, en des étangs, & en des places publiques.

La Riviere qui passe auprès de *Maduré* seroit belle, si on ne la faisoit pas couler dans de grands étangs qui la tarissent : elle dégenere enfin en ruisseau. Au dessous de la Ville on a construit un Canal qui va du Nord au Sud, & qui se jetre dans cinq beaux étangs à l'Ouest de *Maduré*. Il y a dans ces étangs d'autres canaux, qui conduisent l'eau dans les fossez lorsqu'on le souhaitte.

A l'Orient de la Forteresse on voit trois autres chars de triomphe : ils sont magnifiques quand on les a ornez. Le plus grand ne peut estre tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes : je n'en suis pas surpris, la ma-

chine en elle meſme eſt énorme, on y fait monter juſqu'à 400. perſonnes dont les fonctions ſont differentes : de groſſes poutres forment cinq étages, & chaque étage a pluſieurs galleries. Quand cette machine eſt couverte de toiles peintes, de pieces de ſoye de diverſes couleurs, de banderolles, d'étendarts, de paraſols, de feſtons de fleurs repreſentez ſous differentes figures, & que tout cela ſe voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le ſpectacle n'en ſoit agréable. Le Char eſt traiſné au ſon des tambours, des trompettes, des haut bois, & de pluſieurs autres inſtrumens ; & il eſt traiſné ſi lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la forterreſſe. Tels ſont les honneurs que cette aveugle

Gentilité rend aux Demons.

Du costé du Nord au dessus de la Forteresse dans la ruë qui va Est & Ouest, estoient autrefois les Eglises des Chrestiens: l'une qui avoit esté fondée par le P. de Nobilibus ; & l'autre plus ancienne dédiée à Nostre Dame, & desservie par les Jesuites. Ces Eglises furent tout-à-fait renversées, lorsque la Ville fut prise & ruinée en partie par le Roy de *Mayssur* : on en a basti une nouvelle dans un des faux bourgs auprès de la riviere qui s'appelle *Vaighei.* *Maduré* a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des Mayssuriens, & depuis que les derniers Rois ont transporté leur Cour à *Trichirapali*, qui par là est devenuë la Capitale du Royaume. La latitude de *Maduré*

eſt à peu près de 10^{d}. 20′. ſa longitude de 98^{d}. 32′.

Trichirapali où le Prince réſide, eſt une Ville fort peuplée, & d'une grande étenduë : elle contient plus de trois cens mille ames : c'eſt la plus grande Fortereſſe qui ſoit depuis le Cap de *Comorin* juſqu'à *Golconde*. De nombreuſes Armées l'ont ſouvent aſſiégée, & toûjours inutilement ; auſſi les Indiens diſent-ils qu'elle eſt imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de ſoixante tours quarrées éloignées les unes des autres de 80. ou de 100. pas. La ſeconde enceinte eſt plus élevée que la premiere, & eſt garnie de 130. pieces de canon d'un aſſez gros calibre. Cette ſeconde enceinte eſt encore partagée en deux

Forteresses qu'ils appellent la Forteresse du Nord & la Forteresse du Sud : celle-cy a la muraille interieure plus basse que l'autre : on y voit une haute montagne qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne est l'Arsenal, & au bas est le Palais du Prince. Le dedans de la Forteresse interieure est assez agreable : c'est un grand amphitheâtre quarré avec ses degrez de tous costez pour monter sur les remparts. Le dernier degré le plus voisin de la terre est à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a 18. autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche & les munitions de guerre, qui n'ont pû entrer dans l'Arsenal. On renouvel-

le tous les ans les provisions de ris, & celuy qu'on tire des greniers, est livré aux Soldats pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ 6000. hommes & quelquefois davantage.

Le Fossé qui environne la Forteresse est large & profond : il est plein d'eau & il y a quelques Crocodiles. On a esté obligé de creuser ce Fossé dans le roc en plusieurs endroits, ce qui n'a pû se faire sans de grandes dépenses. *Trichirapali* a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux, sçavoir celle du Septentrion & celle du Midi qui soient ouvertes. Celle d'Orient qu'on appelle aussi la porte de *Tanjaor*, a esté long-temps murée : cel-

le d'Occident n'est libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la Place : la premiere au son des Tambours & des Trompettes lorsque le jour baisse : la seconde vers neuf heures avec le Haut-bois & quelques autres instrumens : la troisiéme se fait en silence vers minuit. On en fait quelquefois une quatriéme à trois heures aprés minuit.

La riviere de *Caveri* va de l'Oüest à l'Est de la Forteresse. Au dessus de *Trichirapali* on a construit un canal large & profond qui porte l'eau autour de la Ville. De ce grand canal sortent plusieurs autres petits canaux, qui vont se rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au dedans & au dehors de la Ville. On y voit plu-

ſieurs places publiques & plu-ſieurs Bazars : il y en a deux conſiderables qui ſont placez aux deux principales Portes : celuy du Nord s'étend juſques ſur les bords du *Caveri*. Au de-là du *Caveri* on trouve un autre bras du fleuve *Coloran*. & c'eſt au milieu de ces deux grandes rivieres qu'on a baſti le Pagode de *Chirangam*, le plus beau que j'aye vû aux Indes.

Il s'en faut bien que le Palais de *Trichirapali* ſoit auſſi ſuperbe que celuy de *Maduré*. J'y ſuis entré trois fois : il conſiſte dans un amas de Salles, de Galleries, & d'Appartemens interieurs. Le Divan * qu'a fait baſtir le *Talavai* ** , eſt ſoutenu par de beaux piliers fort élevez

* Tribunal où l'on rend la Juſtice.

** Géneral d'armée.

élevez contre la couſtume des Indiens. On voit au deſſus une belle platteforme. Les Jardins ne ſont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée d'un de ces Jardins une grande Salle ouverte de tous coſtez & entourée de foſſez aſſez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais : les pilliers qui ſoutiennent cette Salle, ſont alors couverts de brocards d'or, & le haut de la Salle eſt orné de feſtons de fleurs, & de pieces de damas de differentes couleurs. Les Chreſtiens ont quelques Egliſes à *Trichirapali*, mais comme on ne peut pas y demeurer longtemps avec ſeureté, j'en ay fait baſtir une à trois lieuës de la Ville, où les Miſſionnaires ré-

ſident plus ordinairement. La hauteur du pôle y eſt de 11^{d}. 40'. la longitude de 98^{d}. 42'. On compte environ 40. lieuës de *Trichirapali* à *Maduré*, à cauſe des détours qu'on eſt obligé de prendre pour éviter les bois qui ſont infeſtez de voleurs : mais le Voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au ſortir de la Ville, & qui continuë juſqu'aux portes de *Maduré*.

A l'Orient de *Maduré* eſt le Royaume de *Tanjaor*. Les terres de ce petit Eſtat ſont les meilleures de toute l'Inde Méridionale : le fleuve *Caveri* ſe partage en pluſieurs bras, qui arroſent & fertiliſent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont juſqu'à douze millions. *Tanjaor* qui en eſt la Capitale,

n'estoit autrefois qu'un Temple d'Idoles, comme estoient dans les commencemens la plufpart des Forteresses de ces petits Royaumes. Cette Forteresse a une double enceinte comme celle de *Trichirapali*, mais elle n'est pas si bien bastie: ses fossez sont moins profonds, & il est moins aisé de les remplir d'eau. La Forteresse interieure se divise en deux parties, dont l'une est au Nord, & l'autre au Sud. Dans celle du Nord on voit le Palais du Roy qui n'a rien de magnifique: il n'y a que quelques tours assez jolies. On a basti dans la partie du Sud le Pagode de *Peria Oureyar.* Au Nord du Temple est un vaste étang bordé de pierres de taille: les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs; j'en ay vû

qu'on admireroit en Europe. Les environs de *Tanjaor* ne ſont arroſez que par un petit ruiſſeau : plus loin on trouve la petite riviere de *Vinnarou*, & au de là le *Caveri*, qui eſt un des grands bras du *Coloran*. La latitude de *Tanjaor* eſt de 11^d. 27'. la longitude de 99^d, 12'.

En allant de *Tanjaor* au Nord, & tirant un peu vers l'Eſt, on trouve la Forteresſe de *Gingi* capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ 50. à 60. ans que le fameux Sevagi, s'en eſtoit rendu le maiſtre, & par conſéquent de tout le payis : car c'eſt une choſe conſtante aux Indes que les terres qui environnent une Forteresſe en ſont inſeparables. Le fils de Sevagi la conſerva quelques années ;

mais Aurengzeb, après la conqueste des Royaumes de Golconde & de Visapour, y envoya une armée, dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur Mogol ne se rebuta point, il mit à la teste de son armée un Géneral de réputation nommé *Julfakarkan*. Le dessein du Géneral estoit de prolonger le siége, parce qu'il trouvoit son interest dans sa durée : mais *Daourkan* un de ses Officiers subalternes pressa si vivement l'attaque de son costé, qu'il emporta la place, & mit par cette conqueste tout le Royaume sous la puissance d'Aurengzeb.

Ce que cette Forteresse a de particulier, ce sont trois montagnes qui y forment une espece de triangle. On a basti un Fort sur la cime de chaque

montagne, d'où l'on peut abyſmer à coups de canon ceux qui ſe ſeroient emparez de la Ville. Cette Ville eſt au bas des montagnes qui s'uniſſent entre elles par des murailles, & par des tours placées d'eſpace en eſpace. Un de ces Forts a communication avec un bois épais, qui favoriſe le ſecours qu'on peut faire entrer aiſément dans la place. La hauteur du pôle de *Gingi* eſt de $12^{d}. 10'$. la longitude d'environ 100^{d}.

Au Nord de *Gingi* l'on découvre le Royaume de *Carnate*. C'eſt un payis aſſez ſemblable à ceux dont je viens de parler. *Cangibouran* en eſt la Capitale : c'eſtoit autrefois une Ville célebre qui renfermoit dans ſes murs plus de trois cens mille habitans, ſi l'on en croit

les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des Temples, des Salles publiques, & de fort beaux Etangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du Royaume de *Mayssur*, qui est à l'Occident de *Carnate*. Ce petit Estat est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjuguez, celuy qui est devenu le plus considérable par les conquestes que ses Princes ont faites de plusieurs Forteresses, soit dans le Royaume de *Maduré*, soit dans les autres Estats voisins. On luy donne près de quinze millions de rente. Il a mis sur pied des Armées de trente mille hommes d'Infanterie, & de dix mille de Cavalerie. Le P. Cinnami Jesuite, fondateur de la Mission établie dans ce Royaume, as-

ſure que dès l'année 1650. les Eſtats de *Mayſſur* s'étendoient depuis le commencement de l'onziéme degré de latitude Septentrionale juſqu'à la fin du treiziéme & au de-là. Les terres du Zamorin & des autres Princes de Malabar, le bornent du coſté de la Mer.

Ce qui a rendu les Mayſſuriens ſi redoutables à leurs voiſins, c'eſt la maniere cruelle & ignominieuſe dont ils traittent les priſonniers de guerre: ils leur coupent à tous le nez: on met enſuite les nez coupez dans un vaſe de terre, on les ſale, pour les garder & les envoyer à la Cour. Les officiers & les ſoldats ſont récompenſez à proportion du nombre de priſonniers qu'ils ont traitez avec cette inhumanité. *Chirangapatnam* eſt la Capitale du

Royaume : elle est située environ 13d. 15'. de latitude Nord. La Forteresse ressemble à nos anciennes Villes qui estoient fortifiées par des Tours : elle a un bon fossé : le Palais du Roy n'a rien de remarquable. Le Pagode est célebre. Les Chrestiens y ont une assez jolie Eglise.

Je suis entré, comme vous voyez, mon R. P. dans un assez grand détail de ce qui concerne cette partie de l'Inde où sont établies nos Missions, connuës depuis longtemps sous le nom de *Maduré*. Les remarques que cette Lettre contient, rendront & plus utile & plus agréable la lecture des Lettres que les Missionnaires ont écrites jusqu'icy, ou qu'ils pourront écrire dans la suite, & faciliteront l'intelli-

gence de la Carte que je vous envoye. J'ay l'honneur d'eſtre dans la participation de vos ſaints Sacrifices, &c.





LETTRE
DU
PERE DENTRECOLLES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

A Madame ***.

A Pekin le 19. Octobre 1720.


ADAME,

La P. de N. S.

L'obligation que vous a cette Mission, autorise la liberté que je prends de vous témoigner nostre reconnoissance, sans

avoir l'honneur de vous connoiſtre que ſous le titre de Mere Spirituelle d'une foule d'enfans Chinois régenerez chaque année dans les eaux du Bapteſme par les Catechiſtes, que vous entretenez à ce deſſein. J'ignore, Madame, & vôtre nom, & le rang que vous tenez en Europe : je vois ſeulement ſur la liſte des Bienfaicteurs pour leſquels nous devons offrir à Dieu nos prieres, qu'une Dame Angloiſe fournit liberalement depuis pluſieurs années dequoy entretenir des Catechiſtes, dont la principale fonction ſoit d'aller chercher chaque jour & de baptiſer les enfans, qu'on expoſe en grand nombre dans les ruës, & que la pauvreté de leurs Parens condamne à la mort preſque au meſme inſtant

qu'ils ont commencé de vivre. La vie que vous leur donnez, en leur procurant le Bapteſme, eſt ſans comparaiſon plus précieuſe que celle qu'ils perdent: lavez dans le Sang de J. C. ils ſont auſſi-toſt recueillis & mis en ſeureté comme le pur froment dans les greniers du Pere de famille, ſans que les puiſſances de l'Enfer & la malignité du ſiecle, puiſſent les luy enlever. Dans la deſtination que vous avez ordonné qu'on fiſt de vos aumoſnes, j'oſe dire, en me ſervant des paroles du Sauveur, que vous avez choiſi la meilleure part, puiſqu'elle ne peut ny vous échaper, ny ſe perdre: cette portion de l'heritage de J. C. qui vous eſt échûë, n'a rien ſouffert des temps fâcheux où s'eſt trouvée cette Egliſe naiſſante: vos

innocentes colonies n'ont point diminué, & elles n'ont jamais cessé de peupler la vraye terre promise. Aussi ne devez-vous pas douter que ce grand nombre d'Enfans qui sont maintenant devant le trône de l'Agneau, ne benissent sans cesse la main charitable qui leur a procuré le bonheur dont ils joüissent, & qu'ils ne soient autant de précurseurs qui vous recevront un jour dans les Tabernacles éternels.

Il n'y a gueres d'année, où nos seules Eglises de Pekin ne comptent cinq ou six mille de ces Enfans purifiez par les eaux du Baptesme : cette récolte est plus ou moins abondante, à proportion du nombre de Catechistes que nous pouvons entretenir. Si l'on en avoit un nombre suffisant, leur

ſoin ne s'étendroit pas ſeulement aux Enfans moribonds qu'on expoſe : ils auroient encore d'autres occaſions d'exercer leur zele, ſur tout en certain temps de l'année, que la petite verole, ou des maladies populaires enlevent une quantité incroyable de petits enfans. Quelques libéralitez faites à propos, engageroient les Médecins Chinois à ſe laiſſer accompagner par un Catechiſte, qui auroit par là une entrée libre dans les differentes maiſons où ces Médecins ſont appellez. On gagneroit de meſme des Sagefemmes infideles, qui permettroient à des filles Chreſtiennes de les ſuivre. Il arrive ſouvent que les Chinois, ſe trouvant hors d'eſtat de nourrir une nombreuſe famille, ordonnent aux Sagefem-

mes d'étouffer dans un baſſin plein d'eau les petites filles, auſſi-toſt qu'elles ſont nées. Ainſi ces triſtes victimes de l'indigence de leurs parens, trouveroient la vie éternelle dans ces mêmes eaux, qui leur oſtent une vie courte & périſſable.

Le croirez-vous, Madame, que nous avons ſçû gagner un Preſtre des Idoles, & l'intereſſer dans une œuvre ſi ſainte ? C'eſt forcer en quelque ſorte le Démon à cooperer au ſalut des ames. Nous y avons réuſſi après bien des difficultez que noſtre patience nous a fait ſurmonter. Le Bonze dont je parle, préſide à un Temple ſitué dans le quartier le plus grand & le plus peuplé de Pekin : c'eſt-là qu'on raſſemble chaque jour les petits enfans expoſez dans le quar-

tier : moyennant une somme d'argent que nous donnons chaque mois au Bonze, un Catechiste a la permission d'entrer tous les jours dans le Temple, d'en parcourir tous les endroits, & d'y exercer librement ses fonctions.

Je ne puis m'empescher de vous rapporter ici quelques traits d'une providence toute particuliere de Dieu, sur plusieurs de ces enfans livrez par leurs parens à une mort certaine. Vous admirerez avec moy les voyes secrettes & misericordieuses, par lesquelles la bonté divine leur ouvre la porte du Ciel. Un de nos Freres qui est employé au service de l'Empereur, fut appellé à la Maison de plaisance de ce Prince pour y soulager quelques malades : il partit dès le

matin; & comme dans le chemin il s'occupoit interieurement de Dieu, il se sentit pressé tout à coup, de prendre un sentier plus écarté, apparemment afin d'y estre plus recueilli. A peine y fut-il entré, qu'il apperçut un Cochon qui tenoit un enfant entre ses dents, & qui estoit prest de le devorer : il poursuit l'animal, & luy enleve sa proye. L'enfant tout sanglant donnoit encore des signes de vie : il reçut le Baptesme, & peu après il s'envola au Ciel.

Un Chrestien s'acquittant d'une corvée dont on l'avoit chargé, se détermina, sans sçavoir pourquoy & contre toute apparence de raison, à marcher le long de la riviere : il trouve sur les bords une petite caisse, où il devoit juger qu'estoit

un enfant mort ; cependant il se sent inspiré de l'ouvrir, & il apperçoit que l'enfant se remuë, & semble luy dire à sa maniere : *Voici de l'eau, à quoy tient-il que je ne sois baptisé ?* Le Chrestien ne perdit pas de temps, & luy confera le Baptesme.

Tout recemment un de nos Chrestiens passant de grand matin dans une ruë, apperçut une petite caisse vuide à la porte d'une maison qui estoit encore fermée : il se douta que cette caisse estoit destinée à mettre quelque petit enfant, qu'on devoit venir prendre à la pointe du jour pour l'enterrer : sur quoy il prend de l'eau, & se cache aux environs de la maison pour mieux observer toutes choses. Il ne se trompa point dans sa conjecture :

au bout de quelque temps la porte s'entrouve, il accourt, & il trouve à terre un enfant preſt d'expirer, qu'il baptiſe ſans que perſonne en eût connoiſſance.

Un Medecin, dont je connois depuis long-temps le zele & la pieté, voulant planter un arbre au milieu de ſa cour, envoya un domeſtique dans la place voiſine pour y creuſer & luy apporter de la terre. Ce domeſtique dans la vûë d'épargner ſa peine, alla dans un autre endroit où il apperçut de la terre fraiſchement remuée; à peine y eût il foui, qu'il découvrit une petite bierre qui venoit d'y eſtre miſe: il l'ouvre, & il trouve un enfant qui reſpiroit encore: il va ſur le champ en donner avis à ſon maiſtre: celui-ci

prend de l'eau benite, & arrive à temps pour baptiser l'enfant, qui meurt un moment après avoir reçu le Baptesme. N'a-t'on pas, Madame, dans un pareil évenement dequoy répondre à cette demande du Prophete Roy ? S'en trouve- « ra-t'il quelqu'un, Seigneur, « qui estant deja dans le tom- « beau, éprouve encore vos « misericordes ? Ceux qui sont « entrez dans la région de l'ou- « bli & des tenebres, peuvent- « ils esperer d'avoir part aux « effets admirables de vostre « bonté ? Les Médecins vien- « dront ils les mettre en estat « de chanter vos louanges ? « *Numquid Medici suscitabunt* « *& confitebuntur tibi* ? «

A ces traits de la misericorde de Dieu sur les enfans nez de parens infideles, je joindray

un trait de la Justice Divine, qui vient d'éclater sur un cruel persecuteur de nostre sainte foy. Nous voyons arriver dans cette Eglise naissante, ce qui arrivoit vers les premiers siécles du Christianisme : Dieu permettoit aux Tyrans de tourmenter ses fideles serviteurs, mais son bras vengeur ne tardoit gueres à s'appesantir sur eux. Ces punitions éclatantes confirmoient les véritez chrestiennes, soutenoient les justes dans l'oppression où ils estoient, & servoient de frein à la malice des ennemis de J. C. qui s'estoient flattez jusques-là de l'impunité de leurs crimes, & qui osant blasphemer contre son saint Nom, se vantoient d'abolir sur la terre, les festes & les solemnitez de son Eglise. C'est le P. Gozani Mission-

naire de nostre Compagnie, qui m'apprend ce que j'ai l'honneur de vous mander. Sa lettre est dattée du 28 Juin de cette année.

Vous aurez appris sans dou- « te, me dit-il, ce que nos Chres- « tiens souffrirent l'année der- « niere dans la Ville de *Lou y* : « Dieu vient de punir avec éclat « le Mandarin auteur de cette « persecution. Ce Ministre de « Satan avoit proscrit le Chris- « tianisme de tout son district « par divers actes publics, où il « s'efforçoit de décrier & de ren- « dre odieux les Prédicateurs de « l'Evangile. Peu aprés il vou- « lut forcer tous les Chrestiens « du Village de *Kao kia tan*, « d'abjurer leur foy. Sa rage se « déploya toute entiere sur Fran- « çois *Ou* chef de cette Chres- « tienté : il envoya arracher de «

» ſa maiſon les images de J. C.
» & de ſa Sainte Mere, il ſe les
» fit apporter devant ſon Tribu-
» nal, & les remit en des mains
» ſacrileges pour les bruſler en
» ſa preſence : après quoy il fit
» donner juſqu'à trois fois au
» Neophyte une ſi cruelle baſton-
» nade, qu'il expira ſous les
» coups. Nous n'oſaſmes pas a-
» lors porter nos plaintes au pied
» du trône de l'Empereur ; Sa
» Majeſté n'avoit fait que trop
» connoiſtre qu'elle eſtoit peu ſa-
» tisfaite des Europeans. Mais le
» Seigneur prit ſa cauſe en main,
» & ſa vengeance ſuivit de près
» tant de crimes. Cette même
» année le Mandarin a perdu un
» fils qu'il aimoit avec paſſion ;
» peu après la mort luy a enlevé
» ſa belle fille : vers le meſme
» temps il apprend que ſa mai-
» ſon paternelle fort éloignée du
lieu

lieu de son Mandarinat, a esté «
embrasée tout à coup & reduite «
en cendres, sans qu'on ait ja- «
mais pû découvrir la cause de «
l'incendie. Ce Mandarin en «
proye au chagrin & à la dou- «
leur, y succombe enfin, & une «
mort précipitée livre son ame «
criminelle au feu de l'Enfer. Il «
semble que la justice divine ait «
voulu poursuivre son cadavre «
jusqu'après sa mort. Le cer- «
cueil estoit porté en pompe «
dans une barque sur le grand «
fleuve *Hoam ho*: ce qui restoit «
de sa famille accompagnoit le «
cercueil, & se retiroit dans son «
payis chargé des richesses qui «
estoient le fruit des injustices «
u Mandarin. Tout à coup des «
oleurs viennent fondre sur la «
ırque, blessent une partie de «
ux qui y estoient, écartent «
; autres, & pillent les tresors «

» qu'ils y trouvent. Le cercueil
» fut abandonné par les Domes-
» tiques sur un rivage desert, ce
» qui est à la Chine le comble
» de l'infortune. On a remar-
» qué pareillement que les trois
» Gentils dont le Mandarin s'es-
» toit servi pour brusler les sain-
» tes Images, ont péri tous trois
» cette mesme année.

Mais pour revenir, Madame, aux enfans de nos Chinois infideles, qui sont l'objet de vostre zele & de vos libéralitez, j'ay cru que vous verriez volontiers quelques extraits d'un livre Chinois qui m'est tombé depuis peu entre les mains. Vous y trouverez des sentimens d'une compassion naturelle à l'égard des enfans exposez & des autres malheureux, qui vous affectionneront encore davantage à une Na-

tion, où l'on naiſt avec des inclinations ſi bienfaiſantes, & qui vous inſpireront de l'eſtime pour les Sages de la Chine. Vous y verrez ce que dit l'Apoſtre, *que les Gentils qui n'ont pas la loy, font naturellement ce qui eſt de la loy ; & que ces gens là n'ayant pas la loy, ſont leur loy à eux-meſmes.* Enfin ce zele des Infideles à ſecourir des miſerables, picquera peut eſtre d'une ſainte émulation tant de Chreſtiens que l'Apoſtre S. Pierre appelle la race choiſie, la nation ſainte, le peuple bien aimé de Dieu, qui cherit toutes ſes creatures, mais ſur tout celles qui ont eſté formées à ſon image & à ſa reſſemblance.

Le livre dont j'ay tiré les textes que je traduits, a pour titre : *Le parfait bonheur des*

peuples. J'aurois mieux aimé l'intituler : *Le parfait Mandarin faiſant le bonheur des peuples :* parce qu'en effet l'auteur de ce livre eſtoit un excellent Mandarin, qui n'a fait que ſe copier luy-meſme en preſcrivant les devoirs d'un Gouverneur de Ville. Les endroits que je vais citer, ſont tirez des Ordonnances ou des Inſtructions qu'un ſage Mandarin doit afficher publiquement, ſoit lorſqu'il entre en charge, ſoit dans le cours de ſon adminiſtration. J'ajoûteray au texte quelques remarques qui en faciliteront l'intelligence, & qui vous aideront à mieux connoiſtre le genie, les mœurs, & les couſtumes des Chinois.

PROJET D'UN HOSTEL de Misericorde pour les Enfans exposez.

Exhortation pour l'execution de ce projet.

C'est la grande perfection du Ciel suprême, que d'aimer à donner l'estre & à le conserver : de mesme c'est le caractere d'une belle ame, que d'avoir de la sensibilité & de compatir aux miseres d'autruy. Le Ciel en consequence de cet amour qu'il a pour ses ouvrages, a soin, lorsque dans le printemps les plantes & les arbres commencent à pousser, qu'il ne tombe ny neige ny gelée blanche, qui causeroient la mort à ces premieres productions : c'est par la mesme raison qu'en certain temps de l'an-

née, viennent les grandes cruës d'eau, qui ne permettent pas de peſcher dans les rivieres. Si le Ciel eſt ſi attentif aux beſoins des plantes, des animaux, & des poiſſons ; s'il les aime, s'il les protege ; quelle doit eſtre ſa providence & ſon amour envers l'homme ?

Cependant nous voyons parmi le peuple des gens ſi pauvres, (1) qu'ils ne peuvent fournir les alimens neceſſaires à leurs propres enfans : c'eſt pour cela qu'on en expoſe un ſi grand nombre. Autrefois ſous une ancienne Dynaſtie, on taſcha de pourvoir à la conſervation de ces Enfans expoſez : on baſtit à ce deſſein un Edifice, qu'on nomma l'Hoſtel des Enfans de la miſericorde. Quand on trouvoit un enfant expoſé, on le portoit à l'Hôpital, & le Man-

darin luy donnoit une nourrice pour l'allaiter. Cette nourrice recevoit du Tresor Royal une somme d'argent & certaine quantité de ris. C'est ainsi que l'Empereur, (2) par une libéralité digne d'un grand Monarque, se montroit le Pere de son peuple, en prenant soin de ces pauvres orphelins.

Sous une autre Dynastie deux Grands de l'Empire, l'un nommé *Kia piao*, l'autre nommé *Tchin-hoen*, entreprirent de faire nourrir & élever les enfans exposez : on prétend qu'ils sauverent la vie à plusieurs milliers d'Enfans, qu'on surnommoit par reconnoissance des noms de ces grands hommes *Kia* & *Tchin.* Ainsi on les appelloit les petits *Kia tchin.*

Mon Peuple, on a destiné une somme à l'éducation des

Orphelins de voſtre Ville : c'eſt là une ſuite du parfait gouvernement ſous lequel nous vivons : je vous exhorte à concourir à cette bonne œuvre ; la chair & le ſang (3) n'y ont, comme vous ſçavez ; nulle part, puiſque je n'ay icy ny parens ny alliez.

A la verité c'eſt dans la Ville où réſide la Cour, dans les Capitales de Province, & dans les lieux de grand commerce, qu'on expoſe un plus grand nombre d'Enfans : néanmoins on ne laiſſe pas d'en trouver dans les lieux les moins fréquentez, (4) & meſme à la campagne. Comme les maiſons ſont plus ramaſſées dans les Villes, auſſi s'en apperçoit-on plus aiſément qu'ailleurs : mais par tout on a beſoin de ſecours pour l'entretien de ces petits

infortunez. Si plusieurs person-nes pieuses vouloient former à ce dessein une societé, on trouveroit abondamment dequoy executer un projet si utile.

Voici quelles sont mes vuës : il faudroit choisir un vaste emplacement dans un lieu sain & agréable. Là, à l'exemple de ce qui s'est pratiqué dans des siécles plus reculez, on construiroit un logement, qu'on nommeroit, comme autrefois, Hostel des Enfans de la misericorde : on inviteroit les gens de Qualité & les Lettrez de distinction dont la probité est connuë, à entrer dans ce dessein. Vostre Mandarin en qualité de Pere du peuple, sera à la teste de cette bonne œuvre, il s'y employera de toutes ses forces, & fournira exactement l'argent que donne l'Empereur :

il aura pour adjoints les plus diſtinguez de la Ville, les Lettrez, & les perſonnes riches qui voudront y contribuer. Les Officiers qu'on chargera de recueillir les enfans expoſez, partageront la Ville entre eux, & tous les matins ils viſiteront le quartier qui leur aura eſté aſſigné. Ils ſe rendront à l'Hoſtel vers le midi. Tous les ans on choiſira parmi les aſſociez, douze perſonnes qui préſideront chacun à leur tour pendant un mois à cet établiſſement, & qui auront ſoin que tout ſoit dans l'ordre & que rien ne manque. Ce Preſident ne doit ſous aucun prétexte s'abſenter de l'Hoſtel pendant ſon mois.

De plus on choiſira un homme d'âge & de probité, à qui on donnera d'honneſtes appoin-

temens pour loger dans l'Hôpital, & n'en jamais sortir. Il sera l'Econome de la maison, & en aura le détail. Comme le nombre des Enfans & des nourrices augmentera chaque jour & chaque mois, il faut avoir soin que les vivres & l'argent ne viennent point à manquer. Ainsi c'est aux principaux Associez, & sur tout au President à faire éclater leurs liberalitez, & à inventer de nouvelles adresses pour amasser des aumosnes, afin de fournir à la dépense, & mesme au de là s'il se peut. Du surplus & des épargnes, on achetera des terres fertiles, afin d'avoir une ressource dans le temps de la cherté, & de rendre cet établissement durable.

Pour ce qui est du corps de l'édifice, telle est mon idée :

On éleveroit d'abord un grand portail, avec une vaſte enceinte de murailles bien ſolides. Après le frontiſpice & ſa cour, ſe verroit un peu au de-là une ſeconde cour terminée par un grand corps de logis deſtiné aux aſſemblées, à recevoir les viſites, & à traitter des affaires communes. Sur les deux aiſles de la cour, il y aura deux galeries pour communiquer avec l'interieur de la maiſon, ſans paſſer par la ſale du Conſeil. D'un coſté de ce Corps de logis, ſeront les Offices, & de l'autre les Greniers.

Dans le grand vuide de l'enceinte qu'on a laiſſé de chaque coſté des baſtimens que je viens de marquer, le logement des nourrices (5) formera de grandes cours : il y aura, par exemple, trente chambres de

plein pied : on pourra loger trois nourrices dans chaque chambre. Derriere ces logemens il faudra laisser un grand terrain, & y faire une espece de jardin, afin que durant les chaleurs le vent frais penetre par tout, & qu'on soit moins incommodé de cet air bruslant & étouffé qui cause tant de maladies differentes. Outre cet avantage, on aura encore celui d'y secher commodément le linge & les habits.

Ces corps de logis destinez à loger les nourrices, auront deux portes qui seront gardées avec soin par deux Matrones, ausquelles on donnera de bons appointemens : elles prendront garde que des gens inconnus & oisifs ne se glissent dans l'interieur de l'Hostel. Chaque nourrice, outre la nourriture

qu'elle aura dans la maison, recevra encore des gages, afin qu'elle soit en estat de secourir sa famille. Mais afin qu'on ne soit pas trompé au choix qu'on fera des nourrices, on n'en recevra point qui n'ait une caution.

Outre les nourrices entretenues dans l'Hostel de misericorde, on en pourra avoir au dehors selon le besoin : on donnera à chacune des gages, & trente * mesures de ris par mois. L'Econome visitera de trois en trois jours les petits enfans qui sont dans l'Hostel & au dehors. S'il les trouve haves, défaits & en mauvais estat, il avertira sérieusement la nourrice de son devoir. S'ils sont malades, il fera venir un

* Une mesure de ris suffit & au de-là pour la nourriture d'un jour.

Médecin propre pour les enfans. Si c'estoit la nourrice qui fust malade, il appellera le Médecin des personnes âgées, afin que par le pouls (6) il juge de la nature du mal. On trouvera sans doute des Médecins charitables qui feront gratuitemeut ces visites. Sinon, on arrestera ce qu'on doit leur donner par reconoissance : l'esperance d'un gain honneste, les engagera à apporter leurs soins, pour bien traitter & guérir les malades.

Que si l'on se contente de bastir un Hôpital, sans se mettre en peine si le logement des nourrices est humide, étroit, obscur, sans air, chaud en esté, froid en hyver, sans ordre & sans propreté, les maladies y seront continuelles. On doit s'attendre que des nourrices

qui n'ont point l'affection d'une mere, & que le seul interest retient dans l'Hostel, ne seront gueres sensibles à la santé ou à la maladie des petits orphelins qu'on leur a confiez : & si on ne les veille, la mort enlevera un grand nombre de ces pauvres Enfans. En ce cas là dequoy auroit-il servi de les ramasser avec tant de soins & de fatigues ? il eust esté aussi à propos de les laisser mourir d'abord. S'il n'est question que de leur prolonger la vie de quelques jours, pourquoy s'engager à tant de frais ? La charité dont on use à leur égard seroit assez inutile.

Voici encore un reglement à observer : on arrestera un jour de chaque mois le rôle des aumosnes qu'on aura ramassées, ou qu'on a apportées : trois

jours auparavant l'Econome envoyera des billets chez le President & ses associez, pour leur donner avis du jour destiné à cette assemblée. On donnera un petit repas avant qu'on tienne le conseil : chaque table n'aura que cinq assiettes. On doit éviter la dépense afin de garder long-temps des coustumes une fois établies. Il faut en interdire le Vin qui conduiroit à un traitement dans les formes : ce n'est pas pour se régaler qu'on s'assemble, c'est pour traiter d'affaires. Cependant lorsqu'il fera grand froid, on se permettra trois coups de Vin. Les restes du repas seront abandonnez aux Domestiques des Officiers, avec du ris à discretion. J'ay crû devoir établir ce petit repas, de crainte que plusieurs ne termi-

naſſent les affaires avec trop de précipitation, pour ſe rendre au pluſtoſt chez eux.

Quant aux aumoſnes faites en argent, le Preſident du mois & l'Econome marqueront exactement & le nom du Bienfaicteur, & la qualité de l'aumoſne : on fera un rôle du total pour eſtre preſenté aux Officiers aſſemblez, qui examineront combien dans le mois on a reçû, ſoit en argent, ſoit en denrées ; combien on a dépenſé, & ce qui reſte de ſurplus ; combien on a reçû d'enfans expoſez ; combien on en a livré à ceux qui ont voulu s'en charger ; combien il en eſt mort ; enfin à quoy monte le nombre de perſonnes qui ſont à la charge de la maiſon. On confrontera de la ſorte la recette, la dépenſe, & ce qu'il y

aura de reste ; tout cela s'écrira sur un Registre qui demeurera entre les mains du President du mois : l'argent sera enfermé dans un coffre, & on marquera la somme qui y est contenuë : le ris se mettra dans les greniers, & on écrira la quantité qu'il y en a. En tout cela on aura un grand soin que les comptes soient exacts.

Pour déterminer le nombre des hommes qu'on chargera de ramasser les enfans exposez, il faut avoir égard à l'étenduë du lieu où l'on est : Communément on peut partager en quatre quartiers le dedans de mesme que le dehors de la Ville : Ainsi il faudroit huit hommes, un pour chaque quartier. Ils auront chacun une brouette ombragée d'un dais, lequel en hyver sera couvert d'un bon

tapis, pour défendre du vent & du froid les Enfans qu'on y recueillerá : on le couvrira en esté d'une toile fine & déliée, qui soit propre à briser les rayons du Soleil, & à recevoir la fraischeur de l'air. S'ils trouvent quelque Enfant qui vienne d'expirer, ils doivent aussi le recueillir pour luy donner la sepulture : c'est un devoir d'humanité qui ne peut se refuser.

J'ay dit qu'il se trouve des gens (7) qui viennent demander des petits enfans pour les élever : il faut fixer un jour chaque mois pour traiter de cette affaire. Le President du mois & l'Econome, s'informeront du nom de celui qui souhaite un de ces Enfans, de son payis, de ses mœurs, & de sa profession ; ils feront un mémoire de tous ces articles ; &

pour n'estre pas trompez, ils s'instruiront de la verité par des perquisitions secrettes. D'ordinaire on expose beaucoup plus de filles que de garçons : ceux qui viennent demander des filles, qu'on a déja nourries pendant quelque temps, n'ont souvent d'autre vûë que de les vendre ; & pourvû qu'il leur revienne de l'argent, ils se mettent peu en peine à qui, & pour quels usages ils les vendent. C'est à quoy l'on doit faire des attentions serieuses.

Une fois chaque année le Mandarin & tous les Officiers de la maison s'assembleront ; on marquera sur un Registre, les Bienfaicteurs de l'année, avec leur nom, leur surnom, ce qu'ils ont donné en argent ou en denrées : on aura aussi un

catalogue exact des petits Enfans, soit garçons, soit filles, qui ont esté admis dans l'Hôpital.

Quand les enfans seront parvenus à un certain âge, on leur donnera le nom de ceux qui leur ont tenu lieu de véritables peres en leur conservant la vie, & en leur procurant l'éducation qu'ils ont euë : & en cela on a principalement en vuë d'immortaliser la mémoire d'un si grand bienfait, & de faire benir sans cesse un gouvernement, où l'on trouve de si sages loix établies.

REMARQUES.

(1) Les Chinois multiplient beaucoup, & c'est ce qui cause leur pauvreté. D'ailleurs un Pere vit sans honneur, s'il ne marie tous ses enfans : un fils manque au premier devoir de fils, s'il ne laisse pas une

posterité qui perpetuë sa famille. De-là les Concubines, & ensuite l'indigence.

(2) Il n'est pas croyable combien l'Empereur donne tous les ans de ses revenus en aumosnes, pour l'entretien des pauvres. Il suit en cela un usage constamment établi dans l'Empire.

(3) L'Auteur dit que la chair & le sang n'ont point de part à ses exhortations, qu'il n'a dans la Ville ny parens ny alliez : sur quoy il est à observer qu'aucun Mandarin ne peut estre Gouverneur de sa propre Ville, ny mesme de sa Province : le parent d'un Viceroy ne peut estre Gouverneur d'une Ville de son district. On prend cette précaution afin que le Mandarin gouverne ses peuples avec plus d'équité.

(4) Dans les Provinces il meurt quantité de ces enfans exposez, parce que des Mandarins avares chargent une seule nourrice d'en allaiter plusieurs. A *Jao tcheou*, & dans

les Villes qui se trouvent aux environs, on expose peu d'enfans : les pauvres les mettent pendant la nuit à la porte de l'Hôpital ; en hyver il y a une espece de creche avec du coton, on y met l'enfant, on sonne la cloche, & on s'enfuit aussi-tost. Le Portier accourt, & prend l'enfant qu'il remet entre les mains des nourrices. Je viens d'apprendre qu'il ne me sera pas difficile de gagner le portier de l'Hôpital de *Jao tcheou*, & de procurer par ce moyen-là le Baptesme à plusieurs Enfans moribons. Un Vainqueur enrichi des dépoüilles de ses ennemis, ne ressent pas plus de joye que j'en ay en ce moment. *Sicut qui invenit spolia multa.*

(5.) A la Chine les Bastimens publics ont en profondeur, ce que ceux d'Europe ont en hauteur : il y a très peu de maisons à deux étages : les maisons n'ont point de vuë sur la ruë. On y voit plusieurs appartemens à la suite les uns des autres, qui sont séparez par de

grandes

grandes cours. Dans toutes les maisons, mesme dans celles des particuliers, il y a toûjours une Salle destinée à recevoir les visites.

(6) L'Auteur désigne les Médecins des personnes âgées, en disant que par le pouls ils connoissent les symptomes de la maladie. Il est certain que les Chinois ont sur cela une experience qu'on n'a point en Europe. Un Médecin m'a assuré qu'en tastant le pouls, il connoissoit seurement si une femme estoit enceinte d'un garçon ou d'un fille.

(7) Un Chinois qui a peu de bien, va souvent à l'Hôpital demander une petite fille afin de l'élever & de la donner pour épouse à son enfant. Par-là il épargne l'argent qu'il luy faudroit fournir pour l'achat d'une femme. D'ailleurs il se persuade qu'une fille qu'il a ainsi tirée de l'Hôpital luy sera plus soumise. Il est rare qu'avant le temps des nôces il se passe rien contre la décence & l'honnesteté : la mere qui ne sort pas de la mai-

ſon a toûjours ſa petite Bru ſous ſes yeux, outre que la pudeur qui regne à la Chine parmi les perſonnes du ſexe, ſeroit ſeule un rempart aſſuré contre toute apparence de deſordre. Les riches qui n'ont pas d'enfans, feignent quelquefois que leur femme eſt enceinte : puis ils vont la nuit chercher un enfant dans l'Hôpital, qu'ils font paſſer pour leur propre fils. Ces enfans, lorſqu'ils étudient, ont le privilége de ſe faire examiner & de parvenir aux degrez de Bachelier & de Docteur. C'eſt un droit qui ne s'accorde pas aux enfans adoptifs. A la verité les parens du Pere putatif peuvent y mettre oppoſition, mais ils ne le font pas toûjours.

(8) L'Auteur a raiſon de louer les ſages loix de la Chine : il ſeroit ſeulement à ſouhaitter qu'elles fuſſent mieux obſervées. Il y a quelques années que l'Empereur excita par une acte public le zele & la liberalité des Mandarins à l'égard des enfans qu'on expoſe : il renou-

vella en mesme temps les anciens Edits contre les parens homicides de leurs propres enfans, & il défendit d'acheter ou d'épouser la femme d'un homme qui est encore en vie. Cet ordre eut de tous costez de bons effets, mais peu durables par la négligence, ou plustost par l'avarice des Officiers accoustumez à détourner ailleurs l'argent du tresor Imperial, destiné à entretenir dans chaque Ville ces sages & pieux établissemens.

EDIT portant défense de noyer les petits Enfans.

Quand on jette sans pitié, dans les flots un fruit tendre qu'on vient de produire, peut-on dire qu'on luy a donné & qu'il a reçû la vie, puisqu'il la perd aussi-tost qu'il commence d'en joüir? La pauvreté des parens est la cause de ce desordre; ils ont de la peine à se

nourrir eux meſmes, encore moins peuvent-ils payer des nourrices, & fournir aux autres dépenſes neceſſaires pour l'entretien de leurs enfans; c'eſt ce qui les deſeſpere, & ne pouvant ſe réſoudre à laiſſer mourir deux perſonnes pour en faire vivre une ſeule, il arrive qu'une mere, afin de conſerver la vie à ſon mari, conſent à l'oſter à ſon enfant. Cependant il ne laiſſe pas d'en couſter à leur tendreſſe naturelle; mais enfin ils ſe déterminent à ce parti, & ils croyent pouvoir diſpoſer de la vie de leurs Enfans, afin de prolonger la leur. S'ils alloient expoſer leurs enfans dans un lieu écarté, l'enfant jetteroit des cris, leurs entrailles en ſeroient émuës: que font-ils donc? Ils jettent ce fils infortuné dans le courant

d'une riviere, afin de le perdre de vûë d'abord, & de luy oster en un instant toute esperance de vie. Vous me donnez le nom de Pere du peuple : quoyque je ne doive pas avoir pour ces Enfans la tendresse des parens qui les ont engendrez, cependant je ne puis m'empescher d'élever ma voix pour vous dire avec un vif sentiment de douleur, que je défends absolument de semblables homicides. Le Tygre, dit un de nos livres, tout tygre qu'il est, ne déchire pas ses petits, il a pour eux un cœur tendre, il en prend un soin continuel. Quelque pauvres que vous soyez, est-il possible que vous deveniez les meurtriers de vos propres Enfans? C'est avoir moins de naturel que les Tygres les plus feroces.

EDIT PUBLIC, qui destine un lieu aux sépultures de charité.

Les Pauvres n'ont pas, comme les autres, (1) des lieux destinez à leur sepulture : c'est-pourquoy on voit hors des (2) portes de la Ville des cercueils exposez qui n'attendent que des mains charitables pour les mettre en terre. Il en est de mesme des Etrangers que le commerce attire dans des contrées éloignées de leur terre natale, & qui y meurent inconnus ; leur cercueil est sans sepulture, & il se passe quelquefois bien des années sans qu'aucun de leurs parens vienne les reconnoistre. C'est principalement lorsqu'il regne des maladies populaires que les

chemins ſe trouvent couverts de cadavres capables d'empeſter l'air fort au loin. Alors un Mandarin qui eſt le Paſteur du peuple, pour peu qu'il ait d'entrailles, peut-il n'eſtre pas ému juſqu'au fond de l'ame ? Il faut donc acheter un terrain vaſte & élevé qui ſerve à la ſepulture des pauvres & des étrangers, & on l'appellera le Cimetiere de pieté. On permettra d'y enterrer les pauvres qui n'ont pas dequoy avoir un ſépulcre, & les étrangers pour qui perſonne ne s'intereſſe.

Quant aux cercueils des étrangers qui portent une étiquette où ſont marquez leur nom, leur payis, & leur famille, ſi on les trouve en des lieux écartez, les chefs de quartier en avertiront le Mandarin. S'ils ont eſté mis en dépoſt dans

quelque Pagode, ce ſera aux Bonzes d'en donner avis ; & quand le Mandarin aura permis de les enterrer, on écrira ce que contenoit l'ancienne étiquette ſur une petite planche qu'on élevera près du tombeau, afin d'inſtruire plus aiſément ceux de la famille du Deffunt, qui pourroient venir dans la ſuite faire des informations (3) de leur parent.

Dans les années de contagion, les pauvres ſçauront par ce moyen, en quel endroit ils doivent enterrer leurs parens décedez. Au regard des étrangers que tout le monde abandonne, le Mandarin n'aura pas de peine à trouver des gens charitables, (4) qui donneront par aumoſne un cercueil; ou bien il obligera les chefs de quartier à ramaſſer dequoy

fournir à cette dépense ; ou enfin il commandera aux Bonzes d'enterrer ces cadavres abandonnez. On aura grand soin de marquer sur une petite planche l'année que cet étranger est mort, quelle étoit sa figure, & de quelle maniere il estoit vestu. On ordonne que chaque Chef de quartier, de mesme que le Bonze qui préside au Pagode, fassent tous les mois un Registre de ceux qu'ils auront inhumez, & qu'ils viennent le montrer au Mandarin.

Si l'on trouvoit des cadavres ou des ossemens de morts (5) qui n'auroient pas esté enterrez, ou qui l'auroient esté si mal, que des chiens ou d'autres animaux les auroient découverts, on s'informera de quelle maniere cet accident est

arrivé, & l'on punira la négligence de ceux qui ont esté chargez de l'inhumation. Les devoirs de pieté envers les morts ne sont point sans récompense, l'experience le prouve assez. On compte sur l'inclination qui portera sur tout les gens de qualité à cette bonne œuvre. L'on espere qu'ils veilleront à ce qu'on ne trouve plus de sepulcres à demi decouverts, & qu'ils obligeront les Bonzes à recueillir ce qu'il y auroit d'ossemens inhumez, pour les brusler & en conserver les cendres. Plus ils en recueilliront, plus ils amasseront de merites.

Cependant il faut prendre garde de ne pas confondre les ossemens des hommes avec les ossemens de bœufs & d'autres animaux qui sont épars çà &

là dans les Campagnes. Je dis cela parce qu'on pourroit proposer une récompense à ceux qui apporteroient une charge d'ossemens, comme il s'en trouve en quantité dans les lieux de grand abord, & où il meurt beaucoup de gens inconnus. Mais non, je fais reflexion que le desir du gain porteroit des ames sordides à déterrer les morts, à voler leurs ossemens, & à y mesler ceux des animaux, afin d'augmenter la charge; & bien loin de rendre par là aux Deffunts un devoir de pieté, on seroit cause, sans le vouloir, que leurs ames pousseroient des cris lamentables. (6) Il suffit que le Mandarin ordonne aux Bonzes de recueillir les ossemens des hommes, & de les separer de ceux des animaux : il ne faut point établir

de récompenſe pour cette bonne œuvre ; ç'en eſt une aſſez grande que d'avoir la réputation d'homme charitable, & elle doit ſuffire.

REMARQUES.

(1) Les Chinois gardent d'ordinaire chez eux leur cercueil, qui eſt tout preſt à les recevoir quand le moment de leur mort arrivera, & ils ont une vraye complaiſance à le conſiderer. Ces cercueils ſont fort épais, & peuvent reſiſter long-temps à l'air & à la pluye. Il faut quelquefois quatre & meſme huit perſonnes pour porter un cercueil vuide : on en voit qui ſont ciſelez délicatement, & tout couverts de vernis & de dorures. Souvent l'on vend ou l'on engage le fils pour procurer un cercueil à ſon pere.

(2) Les ſepultures ſont ici hors des Villes, & autant qu'on le peut, ſur des hauteurs. Souvent on y plante des Pins & des Cyprès. Les ſepulchres ſont la pluſpart bien blan-

chis & d'une construction assez jolie. On n'enterre point plusieurs personnes, mesme les parens, dans une mesme fosse, tant que le sepulchre garde sa figure.

(3) Des gens mesme d'une condition médiocre, font souvent la dépense de faire transporter le cercueil de leurs parens d'une Province en une autre, afin de le placer dans la sepulture de la famille. On vient quelquefois de fort loin examiner à la couleur, des ossemens si un Etranger a fini sa vie par une mort naturelle, ou par une mort violente. Le Mandarin préside à l'ouverture du cercueil.

(4) Il y a des personnes riches, & j'en connois plusieurs, qui font sans peine l'aumosne d'un cercueil, ou du moins qui contribuent volontiers à cette dépense.

(5) Ce seroit ici une chose monstreuse de voir des ossemens de morts entassez les uns sur les autres, comme on le voit en Europe : mais ce seroit une cruauté inouie, de tirer

le cœur & les entrailles du mort pour les enterrer ſéparement. Il s'en trouve qui ouvrent les ſepulchres pour y prendre des joyaux ou des habits précieux. C'eſt icy un crime qu'on punit très ſéverement.

(6) On compte à la Chine, cent hiſtoires de morts qui ont apparu aux vivans ; & l'on y craint les eſprits encore plus que quelques-uns ne font en Europe.

(7) Un des grands motifs qui portent les Sages de la Chine à la pratique des actions vertueuſes, c'eſt la beauté de la vertu, & la gloire qui en eſt inſeparable.

EDIT ſur le ſoin que doit avoir un Mandarin, d'exciter les Laboureurs au travail.

Il y a des choſes qu'on néglige parce qu'elles ſont communes : cependant elles ſont ſi néceſſaires que le Pere du peuple y doit apporter ſes prin-

cipaux ſoins. Telle eſt l'application du Mandarin à animer (1) les Laboureurs au travail. Ainſi quand le temps eſt venu de labourer & d'enſemencer les terres, le Mandarin ſort hors de la Ville, & va viſiter les campagnes. Quand il trouve des terres bien cultivées, il honore de quelque diſtinction le Laboureur vigilant. Au contraire il couvre de confuſion le Laboureur indolent, dont les terres ſont négligées ou en friche. Quand on a ſçû profiter de la ſaiſon des ſemences, le temps de la récolte amene la joye & l'abondance : le peuple éprouve alors, que ceux qui le gouvernent, ſont attentifs aux beſoins de l'Eſtat ; c'eſt ce qui le ſoutient dans un rude travail. Un Ancien a bien dit : Viſitez les Campagnes au Prin-

temps, aidez ceux qui ne sont pas en estat de les cultiver : c'est-là une maniere excellente d'animer les gens au travail. Suivant cette maxime, un Mandarin qui est le Pasteur du peuple, voyant qu'un Laboureur n'a pas dequoy avoir un bœuf pour cultiver son champ, & manque de grain pour l'ensemencer, luy avance l'argent nécessaire, & luy fournit des grains : puis en Automne quand la récolte est faite, il se contente de reprendre ce qu'il a avancé, sans éxiger aucun interest. (2) Cette conduite luy attire les plus grands éloges. (3) On l'appelle avec complaisance le Pere du peuple ; on gouste le plaisir d'avoir un Magistrat charitable ; le Laboureur n'épargne point sa peine ; les campagnes deviennent

un ſpectacle agréable aux yeux; dans les hameaux, femmes & enfans, tout eſt dans la joye & l'abondance ; par tout on comble le Mandarin de benedictions.

REMARQUES.

(1) Les quatres Eſtats differens à la Chine ſont ceux de *Se*, *Num*, *Kum*, & *Cham* : c'eſt-à-dire, de Lettrez, Laboureurs, Artiſans, & Marchands. C'eſt la neceſſité qui regle leur rang. Tous les ans au Printemps l'Empereur luy-meſme va ſolemnellement labourer quelques ſillons, pour animer par ſon exemple les Laboureurs à la culture des terres. Les Mandarins de chaque Ville en uſent de meſme. Quand il vient quelques deputez des Vicerois, l'Empereur ne manque jamais de leur demander en quel eſtat ils ont vû les Campagnes. Une pluye tombée à propos eſt un ſujet de rendre viſite au Mandarin, & de le complimenter.

(2) Souvent le Laboureur doit une partie de sa récolte à l'usurier qui luy a avancé du ris.

(3) Depuis peu un Mandarin juge criminel de la Province, se déguisa pour visiter les Campagnes sans estre connu. Il trouva un Laboureur, qui poussoit sa charuë traisnée par ses deux Enfans, & il apprit qu'un homme riche l'avoit réduit à cette extrémité, en le contraignant de vendre ses bœufs pour le payer. Il fit sur le champ un acte de charité & de justice, qui seroit admiré en Europe.

EDIT sur la compassion qu'on doit avoir des pauvres Orphelins & des pauvres Veuves.

Le Gouvernement de *Ouen ouam* * estoit rempli de pieté. Il employoit son autorité à soulager les pauvres Vieillards (1)

* *Ouen ouam* est un des anciens Rois de la Chine.

qui se trouvoient sans enfans & sans nul secours. Peut-on imaginer un Regne plus heureux que celui où le Prince maintient l'Estat dans une tranquillité parfaite, & donne des marques de sa tendresse paternelle à ceux de ses sujets qui sont sans apui ? Tels sont les pauvres, qui dans un âge avancé se trouvent sans enfans, (2) ou les enfans qui ont perdu leurs parens dans un âge encore tendre. Les uns & les autres sont accablez de misere, & n'ont nulle ressource. C'est ce qui touche vivement le cœur d'un bon Prince. Maintenant chaque Ville a des Hôpitaux établis pour l'entretien des pauvres. Il faut l'avouer, les bienfaits de l'Empereur sont infinis, & à qui ne s'étendent-ils pas ? Si cependant ces Hopi-

taux tombent en ruine, ſans qu'on ſonge à les réparer, que deviendra le bienfait de l'Empereur? Les pauvres ſe répandront de toutes parts, ou rempliront de vieux Temples ruinez. Ce deſordre vient de ce qu'on ne veille pas aſſez & au nombre des pauvres, & à la dépenſe qu'on doit faire pour les entretenir. Le Mandarin ſe repoſe de ce ſoin là ſur des officiers ſubalternes, qui appliquent ſecrettement à leur profit une bonne partie des liberalitez (3) de l'Empereur, tandis que les pauvres meurent de faim & de miſere. N'eſt-ce pas là agir contre les intentions de noſtre Monarque, dont le cœur eſt ſi bienfaiſant & ſi miſericordieux? Le Mandarin qui eſt le Paſteur du peuple, (4) doit donc examiner ſoigneuſe-

ment ce qu'il doit & peut fournir à l'Hôpital, soit en argent, soit en vivres, soit en toile & en coton pour les habits fourrez. Le nombre des pauvres doit estre fixé : au commencement de chaque mois, le Mandarin examinera en pleine audience le registre de la dépense & des pauvres qui sont entretenus. C'est environ le dixiéme mois de l'année que se fera la distribution du coton & des étoffes pour les habits d'hyver. Cela doit se marquer avec exactitude, & se distribuer avec fidelité. Cette charité ne regardera que ceux qui sont véritablement pauvres, malades, fort vieux, ou fort jeunes, & réduits à une telle misere, qu'ils ne puissent pas se soulager eux-mesmes. Quand quelqu'un viendra à mourir,

on en donnera avis au Mandarin, afin qu'il le remplace auſſi-toſt. De cette ſorte on ne verra plus de pauvres errans & vagabonds : ils auront une demeure fixe, où ils ſeront entretenus aux frais du public. Le Mandarin viſitera de temps en temps le bâtiment, (5) pour voir s'il a beſoin de réparation. Ainſi les grands bienfaits de l'Empereur ſe répandront de toutes parts, & ſa charité attirera ſur ſa perſonne & ſur l'Eſtat, des biens dont la ſource eſt intariſſable.

REMARQUES.

(1) Les Chinois ſont accouſtumez dès leur jeuneſſe a reſpecter les viellards. Nos Chreſtiens en ſe confeſſant rapportent au quatriéme commandement, les fautes qu'ils font en cette matiere.

(2) Il faut que la miſere d'un

Chinois soit extrême pour l'obliger à vivre dans l'Hôpital : il aime quelquefois mieux mourir de faim, sur tout s'il a esté autrefois à son aise. Aussi en voit-on mourir un grand nombre. On auroit peine à croire jusqu'où va la misere parmi le peuple : il y en a qui passent deux ou trois jours sans prendre autre chose que du thé. Les habitans de certaines contrées peu fertiles, n'ont pas plustost ensemencé leurs terres, qu'ils vont presque tous ailleurs, pour y vivre d'aumosne durant l'hyver.

(3) L'Empereur entrant dans sa soixantiéme année remit des sommes immenses qui estoienr dues au tresor Royal, & outre cela il fit de grandes largesses à tous les vieillards en ris, en toiles, & mesme en soyeries.

(4) L'Auteur donne au Mandarin le nom de Pasteur du peuple, parce qu'à la Chine un Gouverneur de Ville, est le chef de la Police & de la Religion.

(5) C'est peu de chose à la Chine

que les maiſons du ſimple peuple : mais les maiſons des Mandarins ou de ceux qui l'ont eſté, & génerale-ment tous les édifices publics ont leur agrément & leur magnificence. Les pauvres obligent ſouvent leurs parens malades, à ſe retirer dans les Hôpitaux. Il y a à Canton une de ces maiſons où tous les pauvres ſont Chreſtiens. Le Miſſionnaire qui en a ſoin, eſt bien conſolé de la ferveur de ces bonnes gens, qui luy ſont d'un grand ſecours, pour gagner à J. C. ceux qui y viennent de nouveau.

EDIT ſur le ſoin de rendre aux Voyageurs les chemins aiſez & commodes.

Les grands chemins (1) ont beſoin d'eſtre ſouvent reparez : ce ſoin doit s'étendre aux montagnes & aux lieux les plus écartez des Villes. En applaniſſant les chemins on donnera une

une issuë aux eaux afin qu'elles s'écoulent. Quoy de plus incommode à un Voyageur, que de trouver au milieu d'un grand chemin des abysmes & des précipices ? Dans les contrées où il y a de larges & de profondes rivieres, il est à propos que le Mandarin y entretienne une barque de passage: ce qu'il en couste pour les gages d'un bâtelier est peu de chose, & le secours qu'on en retirera est considerable. Dans les endroits où les ruisseaux & de petites rivieres coupent les chemins, on construira des ponts de bois. (2) Le Mandarin contribuera le premier à cette dépense, & il engagera d'autres à y concourir. Dans les routes où il se trouve peu de Bourgades, on élevera de distance en distance des loges,

où les Voyageurs puiſſent ſe repoſer, (3) & ſe délaſſer de leurs fatigues. Quant aux grands chemins, qui ne ſont point au milieu des terres labourables, on doit planter de chaque coſté des Saules ou des Pins qui forment de grandes allées. En Eſté le Voyageur ſera à couvert des ardeurs du Soleil, & en Hyver ces arbres (4) fourniront du bois pour le chaufage. L'execution de ce projet regarde les habitans des Bourgades circonvoiſines. S'ils refuſent d'entrer dans cette dépenſe, Le Mandarin prendra ce ſoin-là luy meſme, & alors les arbres appartiendront au public, & nul particulier n'y pourra toucher. Ainſi tout le monde profitera de la commodité des chemins, & on louera ſans ceſſe celui à qui

on en est redevable.

REMARQUES.

(1) Dans les Provinces du Nord, c'est la poussiere qui rend les chemins incommodes : dans les Provinces du Sud, ce sont les regorgemens des eaux.

(2) Les Chinois riches construisent volontiers ces sortes de ponts en faveur du public : on en trouve beaucoup de pierre sur les ruisseaux. Sur une riviere assez près de *Jaotcheou*, il y a deux grands ponts de pierre dont l'un a des arcades très élevées & très hardies. J'en ay vû un tout plat long de près d'un quart de lieuë : les quartiers de pierre estoient d'une longueur & d'une largeur surprenante : il servoir à passer un bras de mer dans les hautes marées.

(3) On trouve souvent sur les chemins de ces sortes de reposoirs, qui sont assez propres & fort commodes dans le temps des grandes chaleurs. Un Mandarin qui est hors

de charge, cherche, aussi-tost qu'il est de retour en son payis, à se rendre recommandable par ces sortes d'ouvrages. On trouve aux avenues de certaines Bourgades, sur tout dans le *Hoci tcheou*, de grands chemins pavez de belles pierres quarrées. Sur les chemins, il y a aussi des Temples & des Pagodes : on peut s'y retirer pendant le jour, mais il n'est pas seur d'y passer la nuit, quelque bon accueil qu'on fasse. En Esté des personnes charitables ont des gens à leurs gages qui donnent gratuitement du thé aux pauvres Voyageurs : on veut seulement qu'ils sçachent le nom de leur bienfaicteur. Les grands chemins ne manquent point d'Hostellerie, mais les honnestes gens ne peuvent gueres s'en accommoder ; ou bien il faut qu'ils portent avec eux tout l'attirail d'un lit.

(4) Quoy qu'il fasse froid dans la Province de *Kiam si*, & qu'il y tombe de la neige, cependant plusieurs arbres de la campagne conser-

vent leur verdure toute l'année.

EDIT, par lequel on exhorte les Maistres à ne pas traitter leurs Esclaves avec dureté.

Quoyque les hommes soient de conditions bien differentes, (1) que les uns naissent nobles, & les autres roturiers; cependant la nature est dans tous la mesme, tous ont une ame & un corps de mesme espece. Cependant à voir la conduite qu'on tient communément, il ne paroist pas qu'on soit persuadé de cette verité. Qu'un homme ait des réprimandes à faire à son fils, on s'apperçoit aisément qu'il est pere, il use de ménagemens, il craint de contrister ce fils qu'il aime. S'il est obligé de le chastier, la main qui le frappe, apprehende de le blesser.

Mais s'agit-il d'un Eſclave ? on l'accable d'injures & de maledictions. Une bagatelle en quoy il n'aura pas ſuivi les vuës de ſon maiſtre, luy attire à l'inſtant une greſle de coups. Quoy donc ? cet Eſclave n'eſt-il pas fils d'un homme, & par conſéquent homme luy-meſme ? La difference de ſa condition a-t'elle dépendu de luy ? La pauvreté a contraint ſes parens de vendre ſon corps ; c'eſt ce qui le réduit à l'eſtat humiliant où il ſe trouve. Pour vous qui eſtes devenu ſon maiſtre, vous devez en avoir compaſſion. Quand vous lui commandez des choſes qu'il ignore, inſtruiſez-le avec bonté, appliquez-vous à connoiſtre ſes talens, & ne luy ordonnez rien dont il ne ſoit capable : fourniſſez-luy des habits & des ali-

mens; s'il est malade, faites venir les Médecins, procurez luy les remedes nécessaires; qu'il s'apperçoive que vous estes touché des maux dont il se plaint. Des Esclaves ne peuvent pas manquer de s'attacher (2) à un Maistre bienfaisant; ils le regardent moins comme leur Maistre que comme leur Pere. S'ils aïment le plaisir, si par leur négligence ils nuisent à vos affaires; punissez-les, cela est dans l'ordre. Mais que vos chastimens soient moderez: ce sera le moyen de les corriger, & la pensée mesme ne leur viendra pas de se venger.

Il faut le dire, & il n'est que trop vray, il y a des Maistres tout à fait déraisonnables. Ils empescheront les Esclaves mariez d'habiter ensemble, ils solliciteront en secret leurs femmes & leurs filles, & ils met-

tront en uſage les careſſes, les preſens, les menaces & les mauvais traittemens, pour les faire conſentir à leurs infames deſirs. De pareils crimes ſeront-ils ſans chaſtiment ? D'un coſté il arrivera que la femme deshonorée déclarera ſon opprobre à ſon mari, & celui-ci cherchera nuit & jour les moyens de ſe vanger de l'affront qu'il a reçû. D'un autre coſté le maiſtre qui apprehende que ſon deſordre ne ſoit révelé au Mari, & qui en craint encore plus les ſuites funeſtes, forme le deſſein de perdre ce malheureux, & n'eſt point content qu'il ne luy ait oſté la vie. Des actions ſi noires ſeront-elles inconnuës aux Eſprits, eux à qui les choſes les plus ſecrettes ne peuvent échapper ? D'ailleurs à quels excès ne conduit

pas l'amour déreglé d'une simple Esclave ? Il desespere la femme légitime, qui décharge sa colere sur l'Esclave infortunée; la rage s'empare des cœurs, qui ne respirent plus que haine & que vengeance, toute la famille est en combustion, parce que le maistre ne distingue pas ce qui merite d'estre respecté, d'avec ce qui est moins digne de consideration. Enfin ce desordre aboutit à ruiner une famille noble & riche. Encore un peu de temps, les enfans d'un mauvais maistre, ou du moins ses petits-fils deviendront eux-mesmes les Esclaves d'autruy. N'est-ce pas là un malheur dont la seule pensée est capable de jetter l'effroy dans les cœurs ? Ainsi, ô vous, riches, gouvernez vos Esclaves avec bonté, traittez.

les avec équité, ayez pour eux un cœur compatissant & liberal. Confucius a bien dit : Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fist, ne le faites pas à un autre. C'est en cela que consiste la vertu de douceur. Il a dit encore : N'avoir ny au dehors ny chez soy personne qui nous veuille du mal, c'est le fruit d'une charité sincere. On est aimé de tout le monde parce qu'on aime tout le monde. C'est ce qui attire aux chefs de famille une longue suite de prosperitez. Comme je suis venu ici pour estre vostre Gouverneur & vostre Pasteur, je dois vous faire ces importantes leçons. Moy-mesme je pratique la charité, quand je vous apprends le moyen d'estre heureux. Tant que durera mon employ, ma principale étude

sera de porter au plus haut point qu'il me sera possible, le zele pour le bien solide de mon peuple, & ce zele sera meslé d'une tendresse, qui me rendra infiniment sensible à tous vos maux.

REMARQUES.

(1) *Noutsai, Keoü noutsai*, Esclave, chien d'Esclave, ce sont des injures atroces. Cependant un homme vend son fils, se vend luy-mesme avec sa femme, pour un prix très modique. La misere & le grand nombre d'habitans de l'Empire y causent cette multitude prodigieuse d'esclaves : presque tous les valets & generalement toutes les filles de service d'une maison sont esclaves. Souvent un grand Mandarin de Province qui a pour domestiques une foule d'esclaves, est luy-mesme l'esclave d'un Seigneur de la Cour, pour lequel il amasse de l'argent. Un Chinois de merite qui se donne à un Prince Tartare,

eſt ſeur d'eſtre bien toſt grand Mandarin : il peut devenir Viceroy d'une Province. Que ſi l'Empereur le deſtitue de ſon employ , il retourne ſervir ſon maiſtre du moins pendant un certain temps à ſa volonté. Les riches en mariant leurs filles , leur donnent une ou pluſieurs familles d'eſclaves à proportion de leurs richeſſes. Il arrive aſſez ſouvent qu'on donne la liberté aux eſclaves, ou qu'on leur permet de ſe racheter. Il y en a qu'on laiſſe à demi libres, à condition qu'ils payeront tous les ans une certaine ſomme. Il y en a d'autres qui s'enrichiſſent dans le négoce ; leur maiſtre ne les dépouille pas de leurs biens, il ſe contente d'en tirer de gros preſens, & les laiſſe vivre avec honneur , ſans néanmoins conſentir qu'ils ſe rachetent.

(2) Un Maiſtre eſt perdu ſans reſſource, dès qu'on peut prouver en juſtice qu'il a abuſé de la femme de ſon eſclave.

(3) Il y a des Eſclaves d'une fide-

lité à toute épreuve & d'un attachement inviolable pour leurs Maistres. Aussi le Maistre les traite-t'il comme ses propres enfans. Un Grand disoit à un de nos Missionnaires, qu'on ne devoit confier des affaires importantes qu'à des esclaves, parce qu'on est le maistre de leur vie.

EDIT, sur l'éducation de la jeunesse, & sur la compassion qu'on doit avoir pour les prisonniers.

On regarde quelquefois comme une bagatelle, ce qui est très important au bien de l'Estat, parce qu'on n'en considere pas les suites. Je m'explique & j'entre dans le détail. Un Pere a-t'il des Enfans? Un Aisné a t'il des Freres au dessous de luy? On doit les former de bonne heure, les instruire de leurs obligations, (1) leur apprendre à avoir du res-

pect pour leurs parens, & de la déference pour leurs aisnez. Quand un Enfant avance en âge, il faut le porter à la vertu, l'instruire des devoirs de la vie civile, luy inspirer l'amour de l'estude. Un jeune homme élevé de la sorte parviendra infailliblement aux honneurs, & tiendra son rang parmi les personnes illustres. Je dis plus: tout un peuple se trouvera rempli de gens d'honneur & de probité. Au contraire, abandonnez dès l'enfance un jeune homme à luy-mesme, élevez-le delicatement, ayez pour luy trop de complaisance; ses vices croistront & se fortifieront avec l'âge; il n'aura ny politesse, ny équité, ny droiture; il se plongera dans la débauche, & se livrera à la volupté. Enchaisné par les

liens honteux de ses passions, il ne voudra ou ne pourra plus s'en dégager. Quelle est la source de ce desordre ? Le défaut d'éducation de la part des parens ; (2) le défaut d'obéissance de la part des jeunes gens.

Maintenant que je suis établi vostre Gouverneur pour entretenir parmi vous le bon ordre, il est de mon devoir de vous donner des marques de mon zele sincere & desinteressé, & de mon amour juste & tendre pour le peuple. Je commence par vous exhorter à bien élever vos enfans : c'est de cette sage éducation que dépend le bon gouvernement : c'est par là que le peuple apprend à bien conduire sa famille, à cultiver les terres, à nourrir des vers à soye, à éta-

blir des manufactures pour les étoffes : c'est par là que les regles de la pudeur inspirent au sexe l'amour de la retraite ; c'est par là qu'on sçait s'honorer & se respecter les uns les autres ; c'est par là qu'on apprend à ne pas dissiper son bien en procès, à conserver sa vie par l'exacte observation des loix, à payer au Prince le tribut qu'on luy doit, ce qui est un devoir de justice indispensable. Enfin c'est là ce qui forme les bonnes mœurs, & ce qui donne du prix à la vertu.

Pour y réussir, le Mandarin doit prendre d'abord des voyes de douceur : mais si elles ne suffisent pas, il est forcé d'en venir aux chastimens, afin qu'on se reconnoisse, qu'on se corrige, & qu'on avance dans le chemin de la vertu. Voilà

ce qui rend le peuple heureux, & ce mesme peuple étonné du changement de ses mœurs, ne cesse d'exalter le merite de celuy qui le gouverne.

Au contraire si un Mandarin manque de droiture & de sagesse, s'il est severe à l'excès, si son cœur est fermé à la compassion, s'il rafine sans cesse sur la maniere de punir ; (3) qu'arrive-t'il ? Les méchans s'obstinent dans leur malice, leur vertu ne consiste plus qu'à chercher des artifices, pour se dérober aux chastimens qu'ils méritent : c'est à qui sçaura mieux l'art de tromper ; les grands & les petits voleurs inonderont les Provinces ; en un mot le peuple s'abandonnera au crime & au desordre : c'est ce qui augmente l'indignation & la colere du Mandarin. Il tempeste,

il frappe, il met aux fers, il fait expirer ſans pitié les coupables ſous les coups. Helas! dans quelle erreur eſt ce Mandarin! Il ne va point à l'origine du mal auquel il prétend remedier. Quand dans les ſiecles paſſez le grand *Yu* ce Prince incomparable, rencontroit par hazard un criminel ſur ſon chemin, il deſcendoit de ſon char, il fondoit en pleurs. Ce n'eſtoit pas un ſimple ſentiment de compaſſion pour ce malheureux qui faiſoit couler ſes larmes; ſa douleur avoit un autre principe: il penſoit que ce qui avoit conduit cet infortuné au ſuplice, c'eſt que ceux qui gouvernoient, n'avoient pas aſſez de vertu pour changer & réformer les mœurs du peuple: ce bon Prince eſtoit deſolé de la part que lui & ſes

Magistrats pouvoient avoir à la perte d'un criminel, à qui les salutaires instructions avoient sans doute manqué. Nous avons eu d'autres grands hommes qui ont pris les mesmes sentimens de cet Empereur célebre. Aujourd'hui on voit par tout des prisons, les Mandarins exercent la justice & punissent les crimes. Mais ne peut-on pas dire que les Mandarins sont eux-mêmes coupables, puis que le peuple ne peche que parce qu'il n'est pas instruit? Voilà quelle est la source du mal. La vraye compassion & le sage gouvernement doivent tendre à y remedier. (4)

REMARQUES.

(1) Le Gouvernement politique de la Chine roule tout entier sur les

devoirs des peres à l'égard de leurs enfans, & des enfans envers leurs peres. L'Empereur est appellé le Pere de tout l'Empire, le Mandarin est le Pere de la Ville qu'il gouverne, & il donne à son tour le nom de Pere à celuy qui est au dessous de luy. Les loix de police & de bienseance sont fondées sur ce principe general qui est très-simple. Le premier & le quinziéme de chaque mois les Mandarins s'assemblent en céremonie dans un lieu où l'on lit une ample instruction pour le peuple, & cette pratique est ordonnée par un Statut de l'Empire. Le Gouverneur fait en cela l'office d'un pere qui instruit sa famille. On joint le nom de pere à celuy d'oncle paternel : le frere aisné, quand il n'auroit rien herité de son pere, est chargé d'élever ses cadets, & de leur acheter à chacun une femme.

(2) Quand dans une Ville il s'est commis un grand vol ou un assassinat, il faut que le Mandarin découvre les voleurs ou les assassins : au-

trement il est cassé de sa charge. De mesme s'il se commet quelque crime énorme, par exemple, si un fils tuë son pere ; le crime n'est pas plustost déferé aux tribunaux de la Cour, que tous les Mandarins sont destituez de leurs employs, parce qu'ils n'ont pas eû soin de veiller aux bonnes mœurs. Il y a pareillement des cas extraordinaires, où l'on punit de mort les parens avec leurs enfans coupables. Les parens peuvent avec l'agrément des Mandarins s'assembler dans la Salle des Ancestres, & là condamner & mettre à mort un enfant incorrigible, quand on craint de lui quelque mauvaise action capable de deshonorer sa famille.

(5) Quand un Mandarin est trop severe, il ne manque pas d'estre noté dans les informations que les Vicerois envoyent de trois en trois ans à la Cour ; & cette note suffit pour le dépoüiller de son employ. Si un prisonnier vient à mourir dans la prison, il faut une infinité d'attesta-

tions qui prouvent que le Mandarin n'a pas esté suborné pour lui procurer la mort. On meurt quelquefois dans le tourment de la question qui est très rigoureuse à la Chine : cette question brise les os des jambes, & va jusqu'à les applattir. On a des remedes pour diminuer, & mesme pour amortir le sentiment de la douleur. Le Mandarin empesche qu'on ne se serve de ces remedes, & ce n'est qu'après la question qu'il permet de les employer pour guérir le patient, qui en effet par leur moyen recouvre en peu de jours le premier usage des jambes. Quand un criminel doit estre condamné à mort, on luy donne avant que de lire sa Sentence un repas appellé *Hi*, semblable à celuy qu'on donne pour les ancestres. Le Criminel qui se voit sur le point d'estre condamné, éclate quelquefois en injures & en reproches contre le Mandarin. Celui ci écoute ces invectives avec patience & compassion: mais la Sentence n'est pas plustost lûë, qu'on met un bail-

lon à la bouche du criminel. Avoir la teste tranchée, c'est à la Chine une mort honteuse, parce que les parties du corps sont séparées : au contraire estre étranglé à un poteau, c'est une mort douce & honorable.

(4) Un bon Mandarin met sa gloire à rendre le peuple heureux : j'en connois un qui a fait venir de son payis plusieurs Ouvriers, pour apprendre à élever des vers à soye, & à faire des étoffes dans tout son district, ce qui va enrichir sa Ville. Il y a des Mandarins qui font de temps en tems des largesses aux prisonniers : j'en connois un à *Jao tcheou*, qui leur envoya une fois des habits. Un autre de la mesme Ville, dans un jour de Feste Chinoise, leur fit un régal qui pensa luy couster cher : il les avoit delivré de leurs fers, afin que la joye fust complette : eux, après avoir bien bu, se saisirent du Geolier, & prirent la fuite à la réserve d'un seul qui ne voulut pas profiter de l'occasion. Les fugitifs fu-

rent repris, & celui qui resta eut sa grace. Les prisonniers languissent d'ordinaire dans les fers, parce qu'il faut un temps considérable, pour que leur condamnation ait passé dans tous les tribunaux, & qu'elle ait esté ratifiée par l'Emperenr.

Les occasions où les Mandarins affectent le plus de marquer leur sensibilité pour les malheurs du peuple, c'est lorsqu'on craint que la récolte ne manque, ou par la secheresse, ou par l'abondance des pluyes, ou par quelque autre accident, comme par la multitude des sauterelles, qui inondent quelquefois certaines Provinces de la Chine. Alors le Mandarin soit par affection, soit par interest ou par grimace, n'oublie rien pour se rendre populaire. La pluspart, bien qu'ils soient Lettrez, & qu'ils détestent les Idoles des Sectes du *Fo* & du *Tao*, ne laissent pas de parcourir solemnellement tous les Temples, & cela à pied contre leur coustume, pour demander à ces Idoles de la pluye

ou

ou du beau temps. Le Mandarin auteur de cet écrit propose seulement d'invoquer *Tchim hoam*, selon l'ancien usage, & il ne donne de formule de prieres que pour cet Esprit tutelaire de la Ville. Peut-être verra-t'on avec plaisir quelques endroits de cette formule de prieres que fait un Mandarin pour détourner les calamitez publiques, & de quelle maniere il s'adresse à l'esprit protecteur de la Ville.

Formule de priere à Tchim hoam. (1)

Esprit tutelaire, si je suis le Pasteur & le Gouverneur de cette Ville, vous l'estes encore plus que moy, tout invisible que vous estes. Cette qualité de Pasteur m'oblige à procurer au peuple ce qui luy est avantageux, & à écarter ce qui pourroit luy nuire. Mais c'est de vous proprement que le

peuple reçoit ſon bonheur, c'eſt vous qui le preſervez des malheurs dont il eſt menacé. Au reſte quoyque vous ſoyez inviſible à nos yeux, cependant lorſque vous agréez nos offrandes & que vous exaucez nos vœux, vous vous manifeſtez, & vous vous rendez en quelque ſorte viſible. Que ſi on vous prioit en vain, le cœur n'auroit point de part aux honneurs qu'on vous rend : vous ſeriez à la verité ce que vous eſtes, mais vous ſeriez peu connu : De meſme que moy qui ſuis chargé par eſtat de proteger & de défendre le peuple, je ferois douter de mon Mandarinat, ſi je n'agiſſois jamais en Mandarin. Dans les calamitez publiques, auſquelles on ne voit point de remedes, nous devons implorer voſtre ſecours,

& vous exposer nos besoins. Voyez donc la desolation où est le peuple. Depuis le sixiéme mois jusqu'au huitiéme il n'est point tombé de pluye, on n'a encore recueilli aucun grain : si tout périt comment pourra-t'on l'année prochaine ensemencer les terres ? C'est ce que je dois vous representer. J'ay ordonné plusieurs jours de jeûne, les Bouchers ont défense d'ouvrir leurs boutiques, on s'interdit l'usage de la viande, du poisson, & mesme du vin ; on songe serieusement à se purifier le cœur, à examiner ses défauts, & à s'en repentir. Mais nos vertus & nos mérites ne sont gueres capables de flechir le Ciel. Pour vous, ô Esprit Gouverneur invisible de cette Ville, vous approchez de luy, vous pouvez

demander des graces pour nous autres mortels, & le ſupplier de mettre fin à nos maux. Une telle faveur obtenuë par voſtre entremiſe, mettra le peuple au comble de ſes vœux ; je verray accompli ce que mon employ m'oblige de ſouhaitter avec ardeur ; voſtre culte croiſtra de plus en plus dans cette Ville, lorſqu'on verra que ce n'eſt pas en vain que vous y préſidez.

REMARQUES.

(1) Quand le peuple veut louer la penetration d'un Mandarin, à qui les moindres indices font découvrir la verité, & aux lumieres duquel rien n'échape, il l'appelle, comme je l'ay lû dans quelques-uns de leurs livres, *Seng tching hoang*, c'eſt-à-dire, un *Tching hoang* incarné. J'ay lû de meſme pluſieurs traits d'un Recueil de jugemens rendus avec ſageſſe, où le Mandarin dit au criminel qu'il

interroge, que *Tching hoang* luy à revelé telle ou telle circonstance cachée : ce qui prouve la persuasion où sont les Chinois que les Esprits apparoissent, & viennent découvrir des crimes secrets, soit pour punir le coupable, soit pour délivrer l'innocent.

J'ay parlé plus haut des sauterelles qui inondent quelquefois certaines Provinces : c'est un fleau terrible, à en juger par ce qu'en rapporte l'Auteur que je traduits. On en voit, dit-il, une multitude étonnante, qui couvre tout le Ciel ; elles sont si pressées que leurs aisles paroissent se tenir les unes aux autres : elles sont en si grand nombre, qu'en élevant les yeux, on croit voir sur sa teste de hautes & vertes montagnes, c'est son expression. Le bruit qu'elles font en volant, approche du bruit que fait un tambour. Ce que j'ay vû moy-mesme aux Indes dans le Bengale, me persuade que cette description n'est pas trop exaggerée. L'Auteur que je

cite remarque qu'on ne voit d'ordinaire cette quantité incroyable de ſauterelles, que lorſque les inondations ſont ſuivies d'une année de grande ſechereſſe ; & philoſophant à ſa maniere, il prétend que les œufs des poiſſons qui ſe ſont répandus ſur la terre, venant a éclorre par la chaleur, produiſent cette multitude prodigieuſe d'inſectes.

EDIT pour l'entretien des barques de miſericorde deſtinées à ſecourir ceux qui font naufrage, ou qui ſont en danger de le faire.

Vous ſçavez ſans doute l'hiſtoire de *Yam pao* : il trouva en ſon chemin un Oyſeau qui traiſnoit avec peine une corde dont on l'avoit attaché. *Yam pao* touché de l'embarras où ſe trouvoit l'Oyſeau, le débaraſſe de ſa corde, & luy donne la liberté. Il fut bien toſt récom-

pensé de ce service : l'Oyseau revint peu après tenant en son bec un anneau d'or, qu'il mit entre les mains de son liberateur. L'histoire en rapportant ce trait d'un cœur aisé à attendrir, ajoute que la famille de *Yam pao* devint florissante, & qu'elle a donné des premiers Ministres à l'Estat. C'est ainsi que de petits services attirent du Ciel de grandes récompenses. Si donc on prend de sages mesures, pour sauver la vie à tant de malheureux, qui font naufrage faute de secours, ou qui sont en danger de le faire, une action si charitable sera-t'elle sans récompense ? Dans le district de cette Ville il y a des Lacs (1) & des Rivieres où l'on navige sans cesse pour le commerce : on y éprouve souvent des coups de

vent terribles & d'affreuſes tempeſtes. il faut donc ſonger comment à travers les flots on pourra ſauver ces infortunez, qui s'efforcent en vain de s'attacher aux debris de leurs barques, & qui implorent du ſecours avec des cris capables d'amolir les cœurs les plus inſenſibles. Des gens vertueux s'uniront ſans peine pour l'execution d'un projet ſi louable. Il faut pour cela équiper des barques, (2) qui ſoient toûjours en eſtat de donner du ſecours dans les endroits des rivieres ſujets aux orages, & où le rivage eſt le plus eſcarpé & de plus difficile abord. Quand on ſe verra menacé d'une tempeſte, les barques ſe tiendront preſtes pour courir auſſi toſt au ſecours de ceux qui en auront beſoin. Quand ceux qui ſont

entretenus dans ces barques, auront ſauvé la vie à quelqu'un, le Mandarin les récompenſera d'une banniere, qui faſſe foy qu'ils ont acquis ſept degrez de merites. Si au contraire ils laiſſent perir quelqu'un par leur faute, ils en répondront vie pour vie, & on les condamnera à perir eux meſmes dans les eaux. Afin qu'ils s'acquittent bien de leur devoir, il faut eſtre exact à les payer chaque mois, & à ne les pas laiſſer manquer du neceſſaire.

REMARQUES.

(1) Le Lac de *Po yang* ou de *Jao tcheou* eſt formé par le confluent de quatre rivieres auſſi grandes que la Loire, qui ſortent de la Province de *Kiang ſi* : il a trente lieuës de circuit ; on y eſſuye des Typhons comme ſur les mers de la Chine : c'eſt ce que j'y ay éprou-

vé moy-mesme. Je passois ce Lac ; un Typhon, où en moins d'un quart d'heure le vent tourna aux quatre costez opposez, me fit courir le plus grand danger que j'aye encore couru de ma vie. Tous tant que nous estions, matelots & passagers, nous nous crusmes perdus sans ressource. J'ay lieu de croire que Dieu nous sauva, pour conserver à nostre Eglise de Pekin, un morceau de la vraye Croix que je portois avec moy, & qui m'avoit esté envoyé par le R. P. Verjus, avec les témoignages autentiques nécessaires pour l'exposer à la véneration publique. Quand on approche de l'endroit le plus périlleux du Lac, on voit un Temple placé sur un rocher escarpé. Les Matelots battent alors d'une espece de tambour de cuivre, pour avertir l'Idole de leur passage ; ils allument en son honneur des bougies sur le devant de la barque ; ils bruslent des parfums, & sacrifient un Coq.

(2) J'ay vû plusieurs de ces bar-

ques entretenuës pour secourir ceux qui courent quelque risque de naufrage : me promenant un jour sur le rivage du Lac de *Jao tcheou*, je fus témoin du prompt secours qu'on donna à une barque qui estoit sur le point de périr. On me raconta à cette occasion que quelquefois ceux qui sont établis dans ces barques pour prester du secours, sont les premiers à faire périr les marchands, afin de s'enrichir de leurs dépouilles, sur tout s'ils esperent de n'estre pas découverts. C'est ainsi que la malice des hommes tourne le bien en mal, malgré la vigilance des Magistrats qui est grande à la Chine : car un Mandarin fait consister sa gloire à assister le peuple, & à montrer qu'il a pour luy un cœur de pere. J'ay sû que depuis peu dans un temps d'orage, un Mandarin ne se contenta pas de défendre qu'on traversast la riviere, mais encore qu'il se transporta sur le rivage, & y demeura tout le jour, pour empescher par sa presence que

quelque temeraire se laissant emporter à l'avidité du gain, ne s'exposast au danger de périr miserablement.

Voila, Madame, divers traits de misericorde, que la raison & le sentiment naturel inspirent à des Infideles : ces œuvres, toutes louables qu'elles sont, n'ont point pour principe la vraye charité ; aussi toute leur récompense se borne t'elle à l'estime des hommes, & à une felicité temporelle. Neanmoins il est étonnant que l'olivier sauvage & inculte produise tant de sortes de fruits, & que l'olivier franc, planté au milieu du Christianisme, & arrosé du Sang précieux de J. C. en produise si peu ; qu'une charité toute payenne soit si ingenieuse à secourir le prochain dans ses besoins temporels ; &

que la charité Chreſtienne inſpire ſi peu de zele pour le bien ſpirituel des ames, qu'il ſeroit ſi facile de placer dans le Ciel. Le venerable Pere de Sanvitores, qui fonda de ſes ſueurs & de ſon ſang la Miſſion des Iſles Marianes, écrivoit tous les ans en Eſpagne des lettres remplies d'un zele Apoſtolique, par leſquelles il ſollicitoit la charité des riches du ſiecle en faveur des Enfans infideles, dont on pouvoit aſſurer le ſalut, en les regenerant dans les eaux du bapteſme. Combien de per- « ſonnes puiſſantes, s'écrioit-il, « leſquelles pour conſerver la « vie à un fils unique, offrent à « Dieu dans des Chapelles de « devotion des figures d'enfans « en or ou en argent ! J'approu- « ve leur pieté, ajouſtoit-il; mais « qu'ils feroient une œuvre bien «

» plus glorieuſe à Dieu & bien
» plus utile à la ſanté de leurs
» fils, s'ils mettoient dans le Ciel
» un grand nombre d'enfans d'I-
» dolâtres, en leur procurant la
» grace du bapteſme ! C'eſt la conſolation que vous avez, Madame, puiſque vous envoyez tous les jours devant vous au Ciel, pluſieurs Enfans Chinois, qui ſont redevables à vos liberalitez, de leur bonheur éternel : & c'eſt principalement de cette ſorte d'aumoſne qu'on fera l'éloge dans l'aſſemblée des Saints. *Eleemoſynas illius enarrabit omnis Eccleſia Sanctorum.* J'ay l'honneur d'eſtre avec la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, &c.



LETTRE
DU PERE HYPOLITE DESIDERI, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au Pere Ildebrand Grassi Missionnaire de la mesme Compagnie dans le Royaume de Mayssur.

Traduite de l'Italien.

A Lassa le 10. Avril 1716.



MON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

Ayant esté destiné à la Mission de Thibet, je partis de

Goa le 20. Novembre 1713. & j'atrivai à Suratte le 4. Janvier 1714. Comme je fus obligé d'y faire quelque ſejour, je profitay du loiſir que j'avois pour m'appliquer à la langue Perſane. Le 26. de Mars je pris la route de Delhy, & j'y arrivay le 11. May. J'y trouvay le P. Manuel Freyre qui eſtoit deſtiné à la meſme Miſſion, & ce fut le 23. Septembre que nous commençaſmes enſemble noſtre marche vers le Thibet. Nous paſſaſmes par Lahor, où nous arrivaſmes le 10. d'Octobre, & nous euſmes la conſolation d'y adminiſtrer les Sacremens de la Penitence & de l'Euchariſtie à quelques Chreſtiens deſtituez de Paſteurs. Nous partimes de Lahor le 19. d'Octobre, & en peu de jours nous nous trouvaſmes au pied du Caucaſe.

Le Caucase est une longue suite de Montagnes très hautes & très escarpées. Aprés en avoir passé une, on en trouve une seconde plus haute que la premiere : celle-ci est suivie d'une troisiéme, & plus on monte, plus on trouve à monter, jusqu'à ce qu'on arrive à la plus élevée de toutes, qui se nomme *Pir-pangial.*

Les Gentils ont un profond respect pour cette montagne, ils y apportent des offrandes, & ils rendent un culte plein de superstitions à un venerable Vieillard, auquel ils prétendent que la garde de ce lieu est confiée. C'est-là sans doute un reste du souvenir qu'ils ont de l'histoire fabuleuse de Promethée, lequel, selon la fiction des Poëtes, fut attaché au Caucase.

Le sommet des plus hautes

Montagnes eſt toûjours couvert de neiges & de glaces. Nous employaſmes douze jours à paſſer ces montagnes à pied, traverſant avec des peines incroyables d'impetueux torrens, qui ſe forment de la fonte des neiges, & qui ſe precipitent avec rapidité à travers les pierres & les Rochers. Ces Rochers & ces torrens auſquels il faut réſiſter ſans ceſſe, rendent ces paſſages extremement difficiles, & je me ſuis ſouvent vû forcé de m'attacher à la queuë d'un bœuf de charge, qui paſſoit en meſme temps que moy, pour n'eſtre pas emporté par la violence de ces courans : je ne parle point du froid extrême que j'ay eu à ſouffrir, pour n'avoir pas pris la precaution de me pourvoir de veſtemens convenables à un ſi rude climat.

Ce payis de Montagnes, quoyque d'ailleurs si affreux, ne laisse pas d'estre agreable en plusieurs endroits par la multitude & la varieté des arbres, par la fertilité du terroir, & par les differentes peuplades qu'on y rencontre. Il y a quelques petits Estats dont les Princes dépendent du Mogol. Les chemins ne sont point par tout si impratiquables, que des voyageurs ne les fassent à Cheval, ou dans un *Giampan*, qui est une espece de Palanquin.

Le 10. de Mars nous arrivasmes à Kaschemire : la prodigieuse quantité de neiges qui tombe pendant l'hyver, & qui ferme absolument les passages, nous obligea d'y demeurer six mois. Une maladie causée apparemment par les premieres fatigues que j'avois essuyées,

me réduisit à l'extremité. Je ne laissay pas de continuer l'étude de la Langue Persanne, & de faire des recherches sur le Thibet : mais quelque soin que je pus prendre, je n'eus alors connoissance que de deux Thibets : l'un s'étend du Septentrion vers le couchant, & s'appelle petit Thibet, ou *Baltistan* : il est à peu de journées de Kaschemire ; ses habitans & les Princes qui le Gouvernent, sont Mahometans & tributaires du Mogol. Quelque fertile que soit d'ailleurs ce payis, il ne peut estre que très sterile pour les Prédicateurs de l'Evangile ; une longue experience ne nous a que trop convaincus, du peu de fruit qu'il y a à faire dans les Contrées, où la secte impie de Mahomet domine.

L'autre Thibet qu'on nomme le grand Thibet, ou *Buton*, s'étend du Septentrion vers le Levant, & est un peu plus éloigné de Kaschemire, La route en est assez frequentée par les Caravannes qui y vont tous les ans chercher des laines : on passe d'ordinaire par des defilez. Les six ou sept premieres journées ne sont pas fort rudes, mais dans la suite les chemins deviennent très-difficiles à cause des vents qui y regnent, des neiges, & de la rigueur extrême d'un froid très-piquant : à quoy il faut ajouster la necessité où l'on est de prendre le repos de la nuit sur la terre nuë, quelquefois mesme sur la neige ou sur la glace.

Le grand Thibet commence au haut d'une affreuse mon-

tagne toute couverte de neiges nommée *Kantel.* Un costé de la montagne est du domaine de Kaschemire, l'autre appartient au Thibet. Nous estions partis de Kaschemire le 17. May de l'année 1715. & le 30. feste de l'Ascension de N. S. nous passasmes cette montagne, c'est-à-dire, que nous entrasmes dans le Thibet. Il estoit tombé quantité de neiges sur le chemin que nous devions tenir : ce chemin jusqu'à *Leh*, qu'on nomme autrement *Ladak*, qui est la Forteresse où reside le Roy, se fait entre des montagnes, qui sont une vraye image de la tristesse, de l'horreur, & de la mort mesme. Elles sont posées les unes sur les autres, & si contigues, qu'à peine sont-elles separées par des torrens, qui se precipitent avec

impetuosité du haut des montagnes, & qui se brisent avec tant de bruit contre les rochers, que les plus intrepides voyageurs en sont étourdis & effrayez. Le haut & le bas des montagnes sont également impratiquables; on est obligé de marcher à mi-coste, & le chemin y est d'ordinaire si étroit, qu'à peine y trouve-t'on assez d'espace pour poser le pied; il faut donc marcher à pas comptez & avec une extrême précaution. Pour peu qu'on fist un faux pas, on rouleroit dans des précipices avec grand danger de la vie, ou du moins de se fracasser les bras & les jambes, comme il arriva à quelques-uns qui voyageoient avec nous. Encore si ces montagnes avoient des arbriseaux ausquels on pût se tenir; mais elles sont si steriles,

qu'on n'y trouve ny plante, ny mesme un seul brin d'herbe. Faut-il passer d'une montagne à l'autre ? On a à traverser des torrens impetueux qui les separent, & l'on ne trouve point d'autre pont, que quelque planche étroite & tremblante, ou quelques cordes tendues & entrelassées de branchages verds : on est souvent contraint de se déchausser pour appuyer le pied avec moins de risque. Je vous avoue que je fremis encore au seul souvenir de ces affreux passages.

La difficulté des chemins n'est pas la seule incommodité de cette route : il faut y joindre le froid le plus piquant, des vents furieux, des neiges abondantes, la nécessité de dormir sur la terre exposé aux injures d'un si rude climat, & de

de ne se nourrir que de la farine de *Sattu*, qui est une espece d'orge. Les habitans du payis la mangent telle qu'elle est : pour nous, nous la prenions d'ordinaire en bouillie, & ce n'estoit pas un petit avantage de pouvoir trouver un peu de bois pour la faire cuire.

Les yeux souffrent une nouvelle incommodité de la réverberation des rayons du Soleil, qui tombant sur la neige, éblouissent & rendent presque aveugle. Je fus obligé de me bander les yeux, ne laissant de jour que ce qui estoit précisement necessaire pour me conduire. Enfin de deux en deux jours on trouve des Doüanniers, qui non contens d'exiger les droits ordinaires, demandent tout ce qu'il leur plaist, & à quel titre il leur plaist.

Dans ces Provinces montagneuſes on ne trouve point de groſſes Villes ; il n'y a point de Monnoye particuliere, on ſe ſert de celle du Mogol : chaque piece vaut cinq Jules Romains. Le Commerce ſe fait plus ordinairement par l'échange des denrées. Nous fiſmes à pied le voyage de Kaſchemire à *Ladak* qui dura 40. jours, & nous n'y arrivaſmes que le 25. Juin. Ce Royaume du ſecond Thibet commence, comme je l'ay déja remarqué, au mont *Kantel*, & s'étend du Septentrion vers le Levant. Il a un ſeul *Ghiampo* ou Roy abſolu : celuy qui regne aujourd'hui ſe nomme *Nima Nangial* ; il a ſous luy un Roy tributaire. Les premieres peuplades qu'on rencontre ſont Mahometanes : les autres ſont habitées par des

Gentils moins ſuperſtitieux qu'on ne l'eſt dans les autres contrées Idolâtres.

Voici ce que j'appris de la Religion du Thibet. Ils appellent Dieu *Konciok*, & ils ſemblent avoir quelque idée de l'adorable Trinité ; car tantoſt ils le nomment *Konciok-cik*, Dieu un ; & tantoſt *Konciok-ſum*, Dieu trin. Ils ſe ſervent d'une eſpece de chapellet, ſur lequel ils prononcent ces paroles : *Om, ha, hum.* Lorſqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que *Om* ſignifie intelligence ou bras, c'eſt-à-dire, puiſſance ; que *ha* eſt la parole ; que *hum* eſt le cœur ou l'amour ; & que ces trois mots ſignifient Dieu. Ils adorent encore un nommé *Urghien*, qui nacquit, à ce qu'ils diſent, il y a ſept cens ans. Quand on

leur demande s'il eſt Dieu ou homme, quelques-uns d'eux répondent qu'il eſt tout enſemble Dieu & homme, qu'il n'a eu ny Pere ny Mere, mais qu'il eſt né d'une fleur. Néanmoins leurs Statuës repreſentent une Femme qui a une fleur à la main, & ils diſent que c'eſt la mere d'*Urghien*. Ils adorent pluſieurs autres perſonnes qu'ils regardent comme des Saints. Dans leurs Egliſes on voit un autel couvert d'une nappe avec un parement : au milieu de l'autel eſt une eſpece de tabernacle, où, ſelon eux, *Urghien* reſide, quoyque d'ailleurs ils aſſurent qu'il eſt dans le Ciel.

Les Thibetains ont des Religieux nommez *Lamas*. Ils ſont veſtus d'un habit particulier, different de ceux que portent les perſonnes du ſiecle :

ils ne treſſent point leurs cheveux, & ne portent point de pendans d'oreilles comme les autres; mais ils ont une tonſure ſemblable à celle de nos Religieux, & ils ſont obligez à garder un célibat perpetuel. Leur employ eſt d'eſtudier les livres de la loy, qui ſont écrits en une langue & en des caracteres differens de la langue & des caracteres ordinaires. Ils recitent certaines prieres en maniere de chœur. Ce ſont eux qui font les ceremonies, qui preſentent les offrandes dans les Temples, qui y entretiennent des lampes allumées. Ils offrent à Dieu du bled, de l'orge, de la paſte, & de l'eau dans de petits vaſes fort propres. On mange comme une choſe ſainte ce qui a eſté offert de la ſorte. Les

Lamas ſont dans une grande veneration : ils vivent d'ordinaire en communauté & ſéparez de tout commerce prophane : ils ont des Superieurs locaux, & outre cela un Superieur general, que le Roy meſme traitte avec beaucoup de reſpect.

Le Roy & pluſieurs autres de ſa Cour nous regardoient comme des *Lamas* de la Loy de J. C. venus d'Europe. Lorſqu'ils apperçurent que nous recitions nôtre office, ils eurent la curioſité de voir les livres que nous liſions, & ils nous demandoient avec empreſſement ce que repreſentoient les images qu'ils y trouvoient. Après les avoir bien examinées, ils diſoient tous enſemble, *Nuru*, cela eſt fort bien. Ils ajouſtoient deux choſes, 1°. que leur livre eſt aſſez ſemblable

au nostre : c'est ce que je ne puis me persuader : ce qui me paroist de plus certain, est qu'à la verité plusieurs d'entre eux sçavent lire leurs livres mysterieux, mais que personne ne les entend. 2°. Ils disoient souvent : « O si vous sçaviez nostre langue, « ou bien si nous comprenions « la vostre, que nous aurions de « plaisir à vous entendre expli- « quer vostre Religion ? Ce qui « fait voir que ces peuples seroient assez disposez à gouster les veritez Chrestiennes.

Les Thibetains sont d'un naturel doux & docile, mais inculte & grossier. Il n'y a parmi eux ny sciences, ny art, quoyqu'ils ne manquent pas d'esprit. Ils n'ont point de communication avec les Nations étrangeres ; nulle sorte de viande ne leur est interdite,

ils rejettent la Metempſycoſe, & la Polygamie n'a point de lieu parmi eux ; trois articles en quoy ils ſont bien differens des Idolâtres Indiens.

Quant à la nature du climat, il eſt fort rude, ainſi qu'on peut l'inferer de ce que j'ay dit. L'Hyver eſt preſque la ſeule ſaiſon qui y regne toute l'année. En tout temps la cime des montagnes eſt couverte de neiges. La terre ne produit que du bled & de l'orge : on n'y voit preſque ny arbres, ny fruits, ny legumes. Les maiſons ſont petites, étroites, faites de pierres poſées groſſierement & ſans art les unes ſur les autres. Ils n'uſent que d'étoffes de laines pour leurs veſtemens. Depuis que nous ſommes à *Ladak*, nous n'avons eû pour logement que la cabane

d'un pauvre homme de Kaschemire qui vit d'aumosnes.

Deux jours après nostre arrivée, nous allasmes visiter le *Lompo* : c'est la premiere personne après le Roy, & on l'appelle son bras droit. Le 2. Juillet nous eusmes la premiere audience du Roy, qui nous reçut assis sur son trône. Le 4. & le 8. nous fusmes appellez pour la seconde & troisiéme fois, & alors il nous traita plus familierement. Le 6. nous rendismes visite au grand *Lama* : il estoit accompagné de plusieurs autres *Lamas*, dont un est fils du *Lompo*, & un autre est proche parent du Roy. Ils nous reçurent avec beaucoup d'honnestetez, & nous presenterent quelques rafraichissemens selon l'usage du payis.

Ces honneurs & ces témoi-

gnages d'amitié n'empeſchèrent pas qu'on ne nous inquietaſt. Le Commerce de Laine attire à *Ladak* quantité de Mahometans qui viennent de Kaſchemire. Quelques-uns d'eux ſoit par jalouſie, ſoit par haine du nom Chreſtien, dirent au Roy & à ſes Miniſtres que nous eſtions de riches Marchands, qui portions avec nous des Perles, des Diamans, des Rubis, diverſes Pierreries, & d'autres Marchandiſes precieuſes. Il n'en fallut pas davantage pour donner lieu à quelques vexations. Un deputé de la Cour vint faire la viſite dans noſtre logis : tout luy fut ouvert, & le rapport qu'il fit au Roy excita ſa curioſité. Il ſe fit apporter une Corbeille, & une Bourſe de cuir où eſtoient nos petits meubles, c'eſt-à-dire,

du Linge, des Livres, divers Ecrits, quelques instrumens de mortification, des Chapelets, & des Médailles. Le Roy ayant tout examiné, dit hautement, qu'il avoit plus de plaisir à considerer ces sortes de meubles, qu'à voir des Perles & des Rubis.

Telle estoit ma situation, & je ne pensois plus qu'à fixer mon sejour dans un payis, où j'estois résolu de souffrir tout ce qu'il plairoit au Seigneur: j'estois mesme au comble de la joye d'avoir enfin trouvé un état fixe, où je pourrois travailler au salut des ames: je commençois déja à apprendre la langue, dans l'esperance de voir un jour naistre parmi ces rochers du Thibet, quelque fruit agreable aux yeux de la Divine Majesté, lorsqu'on nous

apprit qu'il y avoit un troiſiéme Thibet. Après pluſieurs déliberations, il fut conclu contre mon inclination que nous irions en faire la découverte. Ce Voyage eſt d'environ 6. à 7. mois par des lieux deſerts & dépeuplez : ce troiſiéme Thibet eſt plus expoſé aux incurſions des Tartares, qui ſont limitrophes, que les deux autres Thibets.

Nous partiſmes donc de *Ladak* le 17. Aouſt de l'année 1715. & nous arrivaſmes à *Laſſa*, d'où j'ay l'honneur de vous écrire, le 18. Mars 1716. Je vous laiſſe à conjecturer ce que j'ay eu à ſouffrir durant ce Voyage au milieu des neiges, des glaces, & du froid exceſſif qui regne dans ces montagnes. Peu après noſtre arrivée, certains tribunaux du Royaume

nous firent une affaire assez embarassante : il a plu à Dieu d'appaiser cet orage de la maniere que je vais vous le raconter. Je passois devant le Palais pour me rendre à un de ces Tribunaux : Le Roy qui m'apperçut d'un Balcon, où il estoit avec un de ses Ministres, s'informa qui j'estois : ce Ministre estoit instruit de nostre affaire, & comme il est plein de droiture & d'équité, il prit cette occasion de representer au Prince l'injustice qui nous estoit faite. Le Roy me fit appeller sur le champ, & donna ses ordres afin qu'on cessast de nous chagriner.

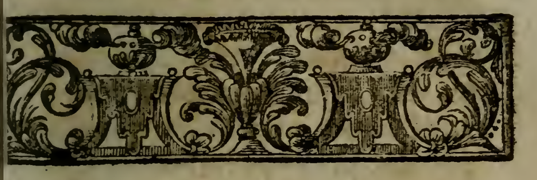
Quelques jours après estant allé rendre visite au Ministre dont je viens de parler, il me fit des reproches avec bonté sur ce que je ne m'estois pas

encore preſenté au Roy. Je m'excuſay ſur ce que la couſtume du payis ne permettant pas d'approcher des Grands, ſans leur faire quelque preſent, je n'avois rien qui meritaſt d'eſtre offert à un ſi grand Prince. Mon excuſe, toute légitime qu'elle eſtoit, ne fut pas écoutée. Il me fallut donc obéir & me rendre au Palais. Plus de cent perſonnes de diſtinction ſe trouverent dans la Salle, qui demandoient Audience. Deux Officiers vinrent prendre leurs noms ſelon la couſtume, & porterent la feüille au Roy, qui me fit entrer auſſi-toſt avec un grand *Lama*. Le preſent du *Lama* eſtoit conſiderable, & le mien de très-peu d'importance : cependant celuy du *Lama* reſta à la porte ſelon l'uſage, & le Roy ſe fit

apporter le mien ; & pour témoigner combien il en estoit content, il le garda auprès de luy, ce qui est en cette Cour une marque singuliere de distinction. Il me fit asseoir vis-à-vis & fort près de sa personne, & pendant près de deux heures il me fit une infinité de questions, sans parler à qui que ce soit de ceux qui estoient présens. Enfin après avoir fait mon éloge, il me congedia. Je cherchay plusieurs fois à profiter des bonnes dispositions du Prince, pour l'entretenir dès cette premiere visite de nostre sainte Religion, & de la Mission que j'estois prest d'entreprendre dans ses Estats ; mais les circonstances ne me le permirent pas. Ce Prince est Tartare de nation : il y a quelques années qu'il a conquis ce Royau-

me qui n'eſt pas fort éloigné de la Chine, car on ne compte que quatre mois de voyage d'ici à Pekin. Il en eſt venu depuis peu un Ambaſſadeur qui s'en eſt déja retourné.

Après ce petit recit, mon R. P. que je viens de vous faire de ce qui s'eſt paſſé dans le cours de mes voyages, & depuis que je ſuis arrivé dans la Capitale du troiſiéme Thibet, il ne me reſte plus qu'à vous demander, comme je le fais avec inſtance, le ſecours de vos prieres. Après tant de courſes penibles, j'en ay un extrême beſoin pour me ſoutenir dans les travaux attachez au miniſtere, auquel la bonté Divine a daigné m'appeller, tout indigne que j'en ſois. C'eſt donc dans la participation de vos SS. SS. que j'ay l'honneur d'eſtre, &c.



LETTRE
DU
PERE BOUCHET, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

*Au P.*** de la mesme Compagnie.*



ON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

J'ay esté également édifié & attendri, quand j'ay vû par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le de-

ſir ardent qui vous preſſe de vous conſacrer aux Miſſions, & les inſtances réiterées que vous faites auprès de vos Superieurs pour obtenir d'eux cette grace, qui vous paroiſt la plus grande qu'ils puiſſent jamais vous accorder. Voſtre attrait, dites-vous, eſt pour la Miſſion de Maduré : Vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler & à ſouffrir, & j'oſe dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vûë, vous vous adreſſez à moy comme à un des plus anciens Miſſionnaires de cette partie de l'Inde, pour vous inſtruire des travaux & des peines qui y ſont attachées au miniſtere Apoſtolique, & en meſme temps des benedictions que Dieu répand ſur ces peines & ſur ces travaux. Il

ne me ſera pas difficile de vous ſatisfaire, & je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer ſur ces trois articles, ne vous laiſſera rien à deſirer.

Il faut compter d'abord que voſtre vie ſera des plus auſteres : vous ſçavez ſans doute, que la viande, le poiſſon, les œufs, & géneralement tout ce qui a vie, eſt interdit à nos Miſſionnaires, qu'ils ne boivent ny vin, ny autre liqueur capable d'enyvrer ; que leur nourriture conſiſte dans du ris cuit à l'eau ; qu'on y peut joindre quelques herbes fades, inſipides, & la pluſpart fort ameres. La maniere dont cette ſorte de mets s'appreſte par les Indiens, cauſe un nouveau dégouſt. A la verité on peut uſer de lait & de fruits ; mais les fruits des Indes n'ont la pluſ-

part nulle ſaveur, & dans les commencemens on ſe ſent bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on eſt obligé de boire eſt aſſez ſupportable durant l'hyver : mais il n'en eſt pas de meſme quand les grandes chaleurs commencent à ſe faire ſentir. Les étangs où elle ſe conſerve, venant alors à ſe deſſecher, l'eau en eſt toûjours bourbeuſe. On a le ſecret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en ſepare les parties groſſieres ; mais quelque ſoin qu'on ſe donne, elle ſent la bourbe, & elle eſt très deſagreable au gouſt. Si l'on creuſe des puits, l'eau qu'on y trouve eſt ſalée, & ainſi l'on eſt forcé de boire de celle des étangs.

Ajoûtez à cela qu'un Miſſion-

naire est condamné ici à un jeusne perpetuel. Il n'est pas permis de souper à un *Sanias*: il peut seulement s'il le veut prendre le soir quelques fruits ou des confitures du payis : ces confitures qui se font avec de la farine de ris, du poivre, & du sucre noir meslé avec la terre, ont quelque chose de si dégoutant, qu'on a bien de la peine à s'y accoustumer.

J'ay vû des Missionnaires dont l'estomac n'a jamais pû se faire à ce genre de vie. Ils ont enfin esté obligez de se retirer sur les costes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé dequoy satisfaire leur zele, & ne pouvant mener la vie penitente de Maduré, ils ont eû la consolation de cultiver les Neophytes qui descendent de ces pre-

miers Chreſtiens, auſquels l'Apoſtre des Indes S. François Xavier a autrefois conferé le Bapteſme.

Une Cabane de terre, couverte de paille, ſert de logement. Il y a d'ordinaire à l'entrée un petit Salon d'environ dix pieds, qui eſt ouvert d'un coſté. C'eſt-là où le Miſſionnaire entretient les Neophytes qui luy rendent viſite. Dans la ſaiſon des pluyes, ces cabanes deviennent fort incommodes : le pavé & les murs ſont alors fort humides à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencemens on n'avoit de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de feneſtre.

Trois ou quatre vaſes de terre font tout le meuble du Miſ-

ſionnaire. Dans l'un il met ce qui luy eſt néceſſaire pour le S. Sacrifice de l'Autel : les autres ſervent à mettre ſon ris & d'autres choſes ſemblables. Des feüilles d'arbre tiennent lieu de table, de plats, de nappes, & de ſerviettes. C'eſt ſur ces feüilles qu'on peſtrit en quelque ſorte le ris avec les herbes, & l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers Miſſionnaires couchoient autrefois à plate terre : les maladies frequentes cauſées par l'humidité, les ont obligez d'étendre ſur des ais une peau de Tygre ou de Cerf, ſur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puiſſe nous ſoutenir dans les travaux de la Miſſion avec des alimens ſi legers. L'aſſidui-

té à entendre les confeſſions eſt peut eſtre une des occupations les plus penibles. On a couſtume de diſpoſer chaque fois les Neophytes au Sacrement de la Penitence, comme ſi c'eſtoit la premiere fois qu'ils duſſent s'en approcher. On leur fait faire des Actes de Foy, d'Eſperance, de Contrition, & d'Amour de Dieu ; & dans le temps qu'ils ſe confeſſent, on leur fait renouveller les meſmes Actes. Le nombre des Penitens eſt quelquefois ſi grand, que le Miſſionnaire en eſt accablé, & il y a des occaſions où à peine peut il trouver le tems de dire ſon Breviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cens Neophytes, avec leurs femmes & leurs enfans, qui n'ont préciſement de ris que pour le temps de leur voyage ;

voyage ; qui ſont ſous la dépendance de Maiſtres Idolâtres, leſquels comptent les momens de leur abſence ; quand un Miſſionnaire ſe voit environné de ces fervens Chreſtiens qui luy crient : » Mon Pe-«
re il y a deux jours que nous «
ſommes ici, nous en avons «
mis trois à venir, il nous en «
faut autant pour nous en re- «
tourner, & nos petites provi- «
ſions ſont ſur le point de nous «
manquer. Quand, dis-je, un Miſſionnaire ſe ſent preſſé de la ſorte, bien qu'il ne puiſſe ſuffire à tout, ſon cœur eſt attendri, & il prend aiſément la réſolution de paſſer la nuit à confeſſer les hommes, après avoir employé tout le jour à entendre les confeſſions des femmes : cependant faute de ſommeil les forces manquent,

les maux de teste succedent, avec un dégoust si grand, que le temps du repas devient un supplice. C'est sur tout pendant le Caresme & au temps Paschal que cette fatigue est si continuelle, que sans un secours particulier de Dieu, il seroit impossible d'y resister deux ans de suite. J'ay connu un Missionnaire qui succombant sous le poids du travail, disoit au Seigneur avec larmes : Vous connoissez mon accablement, ô mon Dieu, fortifiez ma foiblesse, aidez moy, afin que je puisse contenter ces bons Neophytes.

La visite des malades qui sont en danger n'est pas moins penible. On vient quelquefois chercher le Missionnaire de quatre endroits differens très-éloignez les uns des autres : à

peine est-il arrivé d'une Bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, sans qu'il puisse prendre un instant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement, & après bien des fatigues il est étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir à l'entrée de sa Bourgade. On seroit tenté alors de reprocher aux Neophytes les peines qu'ils causent avec si peu de raison : mais on se donne bien de garde de le faire, de crainte que dans un danger réel ils ne devinssent trop circonspects, & n'exposassent leurs parens à mourir sans recevoir les derniers secours de l'Eglise. Je vous raconteray ingenuëment ce qui m'est arrivé dans une semblable rencontre.

Le Soleil se couchoit, lors-

qu'on vint m'avertir qu'un Chreſtien eſtoit à l'extremité: il demeuroit à une grande journée de l'endroit où j'eſtois: je me diſpoſay à partir ſur l'heure ; mais mes Catechiſtes me repréſenterent qu'il n'y avoit aucun lieu ſur la route où nous puſſions nous arreſter ; que les pluyes extraordinaires qui eſtoient tombées depuis quelques jours, avoient tellement détrempé les terres, qu'on y enfonçoit juſqu'aux genoux ; que ces terres eſtoient remplies d'épines ; que la nuit eſtoit ſi obſcure, qu'il eſtoit impoſſible de ne pas s'écarter du droit chemin ; que d'ailleurs il y avoit trois rivieres à paſſer ; qu'aucune n'eſtoit guéable, parce que les pluyes les avoient fort enflées ; qu'en partant ſi tard, nous nous expoſions à ne

pas mesme nous rendre le lendemain à la Bourgade, & qu'il seroit beaucoup plus seur de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raisons. Cependant je passay la nuit dans d'étranges inquiétudes sur l'estat du malade ; & je ne pus dormir un quart d'heure de suite, me réveillant sans cesse avec la pensée qu'il pourroit mourir sans Sacremens.

Dès que l'aurore parut, je partis avec mes Catechistes : je n'eus pas fait une demie lieuë, que je fus convaincu de la verité de ce qu'ils m'avoient dit. Nous entrions jusqu'aux genoux dans la bouë, & je ne m'en fusse jamais tiré, si je m'y estois engagé pendant la nuit. Il me fallut passer deux petites rivieres à la nâge : j'aborday à une troisiéme beaucoup plus

large ; on mit dans l'eau une longue perche que j'embraſſay par le milieu, tandis que deux Chreſtiens qui la tenoient aux extremitez, me conduiſirent ainſi à l'autre bord. Je marchay enſuite près d'une demie lieuë dans un canal, où l'eau me venoit à la ceinture : enfin j'arrivay fort haraſſé à la Bourgade. Je demanday en tremblant où eſtoit la maiſon du malade, dans l'apprehenſion où j'eſtois qu'on ne me répondiſt que je venois trop tard. Je fus fort ſurpris de le trouver qui m'attendoit ſur le ſeuil de ſa porte : il ſe réjouit de mon arrivée, en me témoignant néanmoins qu'il eſtoit faſché des fatigues qu'il m'avoit cauſées ; mais qu'on luy avoit dit que ſa maladie eſtoit dangereuſe, & qu'il l'avoit cru.

Vous pouvez juger de-là, mon cher Pere, quelle est l'incommodité des voyages que nous sommes obligez de faire presque continuellement, soit pour parcourir les divers lieux où nous avons des Eglises & des Chrestientez nombreuses, soit pour assister les moribonds & leur administrer les Sacremens, soit pour prévenir les persecutions qu'attireroit le trop long sejour du Missionnaire dans le mesme endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des Hostelleries sur la route comme en Europe : à la verité il y a dans les chemins les plus battus, de grandes Salles tout-à-fait ouvertes d'un costé, où les voyageurs peuvent se reposer de leurs fatigues ; mais outre que dans certaines contrées elles sont

fort rares, on n'en trouve jamais dans les chemins de traverſe que nous ſommes le plus ſouvent obligez de prendre, pour aller d'une Bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire, leur couſtume eſt de faire cuire leur ris la veille de leur départ : ils en expriment l'eau, afin de le porter plus commodément : ce ris eſt tout froid, & reſſemble aſſez à du mortier à demi ſec. Non ſeulement il eſt beaucoup plus inſipide que celuy qu'on appreſte pour manger chez ſoy, mais encore il s'aigrit aiſément, & devient inſuportable au gouſt. C'eſt cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque ſaiſon qu'on entreprenne un voyage, on a beaucoup à ſouffrir : durant les

chaleurs on est exposé tout le jour aux rayons d'un Soleil très ardent qui brusle le visage, les pieds, & les mains. Il y a tel Missionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, sur tout au visage : l'air est quelquefois si embrasé, qu'on a de la peine à respirer ; & il y a plusieurs mois de l'année, où il est absolument impossible de marcher depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi.

La saison des pluyes a d'autres inconveniens : comme alors elles sont presque continuelles, & que nous ne sommes couverts que d'un simple vetement de toile, on est bien-tost trempé. On passe la journée dans cet estat ; & lorsqu'à la fin du jour on ne trouve ny bois ny paille pour se secher, comme

il arrive ſouvent ; il faut bien ſe réſoudre à coucher ſur la terre nuë dans des habits tout moüillez, & à prendre un ſommeil qui ne peut eſtre provoqué que par l'extreme fatigue où l'on ſe trouve.

J'eſtois encore nouveau venu dans la Miſſion, lorſque je fus mis à une aſſez rude épreuve. Je demeurois depuis deux mois avec le P. Laynez qui m'enſeignoit la langue du payis. Le P. Telles autre Miſſionnaire qui faiſoit ſa réſidence à *Cornepattou*, vint nous trouver à *Aour* pour y rétablir ſa ſanté. On vint les chercher tous deux en meſme temps ; le premier pour un malade qui demeuroit à une bonne journée d'*Aour* : le ſecond pour un de ſes Neophytes de *Cornepattou*, qui eſtoit en danger. Le P.

Laynez partit sur l'heure. L'estat de langueur où estoit le P. Telles, ne luy permettoit pas d'aller au secours de son malade : je m'offris aussi-tost à tenir sa place. Il me representa que n'estant pas encore accoustumé à ces sortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y resister, & que je courois risque de demeurer à mi-chemin. Je presumay peut-estre un peu trop de mes forces, & sans avoir égard à ses representations, je pars pour *Cornepattou*. Je n'eus pas fait une lieuë que j'eus la plante des pieds à demi-bruslée : je me les envelopay avec de la toile, mais le sable s'y estant glissé m'écorcha toute la peau, & s'insinuant entre cuir & chair me causa des douleurs si aigues que je fus contraint d'y succomber.

Nous gagnaſmes un Village ; & je paſſay la nuit à l'entrée d'une maiſon où l'on eut la charité de me recevoir. Un peu de lait qu'on me preſenta, fut un vray régal pour moy, car il eſt rare d'en trouver lorſqu'on eſt en route. Je tiray comme je pus les grains de ſable qui m'eſtoient entrez dans la chair, & je me traiſnay enſuite environ une demie lieuë. Comme je ne pouvois preſque me ſoutenir, un Indien Gentil qui m'apperçut, demanda à mes Catechiſtes ce que j'avois : ceux-cy luy ayant repondu que j'eſtois un nouveau *Sanias* qui n'eſtoit pas accouſtumé à marcher ſur ces ſables bruſlans, il en fut touché, & s'approchant » de moy : Seigneur, me dit-il, » ſouffrez que je vous ſoulage » dans la peine où vous eſtes. Il

commanda ensuite à son valet de m'amener son cheval & de me suivre. Avec ce secours je me rendis le soir au Village ; à peine eus-je confessé le malade, que je fus saisi d'une fievre très violente, qui me dura toute la nuit : elle n'eut pourtant pas de suites, & je fus en estat de dire la Messe le jour suivant. A mon retour je pensay estre fait prisonnier ; nous rencontrasmes une compagnie de soldats, qui cherchoient depuis quelques jours un de nos Missionnaires : on me fit cacher dans une ravine, où je demeuray une heure entiere, après quoy je continuay ma route.

Ce qui arriva au P. Gozzadini à son entrée dans la Mission, vous fera mieux comprendre ce que l'on a à souf-

frir dans nos voyages : quelques affaires m'avoient appellé à la coste de la Pescherie : les ayant terminées vers la fin de Novembre, je songeay aussitost à retourner dans ma Mission. Le P. Gozzadini voulut profiter de l'occasion pour entrer avec moy dans les terres. Je luy fis connoistre qu'un nouveau Missionnaire, tel qu'il estoit, devoit attendre une saison plus favorable ; que les pluyes qui tomboient en abondance dans cette saison, & qui continuoient d'ordinaire jusqu'à la fin du mois de Décembre, luy causeroient des fatigues ausquelles il succomberoit infailliblement ; & qu'il s'accoustumeroit plus aisément aux travaux de la vie Apostolique, s'il en faisoit l'apprentissage dans une saison moins

incommode. Ce fut inutilement. Son courage & l'ardeur qu'il avoit de se consacrer au plustost à la Mission, luy persuaderent trop facilement qu'il auroit peu de peine à surmonter ces premieres fatigues. Nous partismes de la coste pendant la nuit, afin de n'estre pas apperçus d'une Forteresse, où l'on nous auroit arresté en plein jour. On nous avoit donné des chevaux pour faire plus commodément le voyage ; mais ils nous furent inutiles, ainsi que je l'avois prévu : ils enfonçoient dans la bouë jusqu'aux sangles, & il nous estoit encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau Missionnaire eut beaucoup de peine à se débarasser des bouës. La pluye survint en mesme temps, nous nous égarasmes au milieu d'une campa-

gne immenſe, ſans ſçavoir quelle route tenir : la nuit eſtoit très obſcure, & nous n'avions de lumiere que celle de quelques éclairs. Enfin nous approchaſmes du Village. Les épines meſlées avec la bouë, causerent un nouveau tourment au Miſſionnaire : il en eut les pieds tout enſanglantez. Cependant ſon courage le mit encore au deſſus de cette épreuve. Nous arrivaſmes le lendemain à la cabane d'un Miſſionnaire : ſa charité nous fit oublier nos fatigues paſſées. Cependant la fievre ſaiſit le P. Gozzadini, & après trois jours de ſouffrances continuelles, il eut le courage de me ſuivre juſqu'à un Village aſſez éloigné, où reſidoit le P. Bernard de Sà : c'eſt où je le laiſſay pour me rendre à *Trichirapali*.

Pendant ce temps-là les pluyes devinrent encore plus fortes & plus continuelles. Comme le payis estoit inondé, la maison du Missionnaire, qui n'estoit bâtie que de terre, estoit sur le point d'écrouler. Un torrent éloigné seulement de 50. pas, s'estoit extraordinairement enflé, & rouloit ses eaux avec impetuosité vers la maison. Le P. de Sà avertit son nouvel hoste du danger où ils se trouvoient, d'estre accablez sous les ruines de cette maison, qui commençoit déja à tomber par morceaux. Ils prirent le parti de sortir dehors : mais ils apperçurent que la cour qui estoit vis-à-vis l'Eglise, ressembloit déja à un étang, & qu'il n'y avoit qu'un arbre où ils pussent se refugier. Ils détacherent la porte de leur maison, & l'ayant fait attacher

par un Catechiste aux plus grosses branches de l'arbre, ils y monterent, & y demeurerent toute la nuit. L'ancien Missionnaire qui estoit fait à la fatigue, ne laissa pas de prendre quelques heures de repos dans une posture si génante. Il n'en fut pas de mesme du P. Gozzadini: il ne put fermer l'œil, & il passa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux qui couloient avec rapidité, ne déracinassent l'arbre qui leur servoit d'asile. L'Eglise qui tomba vers le minuit, augmenta sa frayeur par le bruit de sa chute. Enfin il eut tant à souffrir cette nuit là du vent & de la pluye, que le lendemain il fut attaqué de la dyssenterie, dont il ne put se remettre qu'en retournant à Pontichery, encore lui fallut-il plusieurs mois pour y rétablir sa santé.

Dans ces frequentes & penibles courses que doit faire un Missionnaire, on peut compter pour quelque chose, le danger où l'expose le passage des rivieres ou des torrens, qu'il trouve d'ordinaire sur sa route. On ignore ici l'usage de construire des Ponts; rarement s'y sert-on de bateaux. Pour ce qui est des Indiens, comme ils sçavent la plusspart fort bien nager; une fascine leur suffit pour traverser les fleuves les plus larges. S'ils ont à passer un homme qui ne sçache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou six fagots; ils le mettent sur cette machine, & ils la poussent à l'autre bord en nageant. Je vous avouë que je fus fort effrayé la premiere fois que je passay ainsi le Coloran, qui estoit alors aussi lar-

ge que la Garonne vis-à-vis de Bourdeaux. Il eſt vray que, pour me raſſurer, pluſieurs Chreſtiens ſe jetterent dans l'eau, & environnerent la fragile machine où j'eſtois, juſqu'à ce que je fuſſe à l'autre bord.

On ſe ſert ſouvent de batons de *Netti*, dont les branches reſſemblent aſſez au liege : mais quelque choſe qu'on faſſe, le courant vous entraiſne d'ordinaire à un quart de lieuë, & ſouvent à une demie lieuë de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traverſent la riviere en embraſſant un grand vaſe de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau juſqu'à la moitié, pour luy donner plus de conſiſtance. Les Miſſionnaires qui y ſont accouſtumez,

trouvent cette maniere plus sûre & plus aisée, mais pour moy les fagots de *Netti* m'ont toûjours paru plus commodes.

Vous parleray-je, mon cher Pere, des persecutions où l'on se trouve presque continuellement exposé dans cette Mission ? Tout contribuë à inquieter les Missionnaires & leurs Neophytes : l'avarice des Princes & leur attachement aux Idoles ; l'orgueil des Brames qui ne peuvent supporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées ; les chefs des diverses Castes qui regardent l'Evangile que nous leur preschons, comme l'aneantissement de leurs loix & de leurs usages ; les Prestres des Idoles qui fremissent de rage de voir leurs fausses Divinitez tomber dans le mépris, & eux-mesmes re-

gardez comme des ſeducteurs : enfin les Penitens Gentils dont les aumoſnes diminuent dans les endroits où la foy s'établit : ces gens-là ſe réuniſſent contre nous, & répandent ſans ceſſe toute ſorte de calomnies, pour irriter les peuples & pour décrediter le Chriſtianiſme.

Les appuis qui ſont ſouvent ménagez par la Providence dans les autres Miſſions, nous manquent dans celle-ci. Il y en a où les ſervices rendus au Prince attirent ſa protection ſur les Prédicateurs de l'Evangile, & accreditent la Religion : dans d'autres endroits l'autorité des Européans fait reſpecter les Miſſionnaires : il ſe trouve quelquefois qu'un Miniſtre, ou un Grand du Royaume qui a embraſſé la foy, en devient le Protecteur. Rien de

tout cela ne se trouve dans la Mission de Maduré. Il est rare que les Princes nous protegent, encore moins qu'ils se fassent Chrestiens, si ce n'est dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embrassé le Christianisme dans les Castes les plus nobles, comme est celle des Brames, sont dès-là en butte aux plus indignes traittemens : les Brames Gentils les regardent comme des gens qui se sont dégradez, & qui ont avili leur noblesse. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européans, ny de faire tant soit peu paroistre que nous ayions le moindre commerce avec eux. Il n'est pas possible de faire comprendre l'affreuse idée que les Gentils, qui demeurent dans les terres, se sont formée des Européans qui ha-

bitent la Coſte : tout ce qu'on en a pu dire juſqu'ici, eſt infiniment au deſſous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos Miſſionnaires fut renfermé dans une rude priſon ; les Européans de la Coſte qui en furent informez, ſongerent auſſi-toſt à députer quelques-uns d'eux au Prince, pour demander ſa délivrance : le Miſſionnaire s'y oppoſa de toutes ſes forces, aimant mieux expirer dans la priſon, que d'employer un moyen qui auroit fait connoiſtre qu'il eſtoit lié avec les *Pranguis*, (car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Européans) & qui auroit expoſé ſa Chreſtienté à une perſecution génerale.

Dans ces orages qui s'élevent ſi frequemment contre nous, le moins que nous ayions à craindre,

craindre, c'est la prison : & c'est à quoy l'on est journellement exposé. Quand le Missionnaire se leve le matin, il n'oseroit s'assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Les lieux où l'on se croit le plus en seureté, sont souvent ceux où l'on est plus aisément surpris. Il y a quelques années qu'un Missionnaire nouvellement arrivé fut conduit dans le lieu de sa Mission par deux des plus anciens qui l'en mirent en possession : il fut d'abord si charmé des marques de tendresse que luy donnerent les Neophytes, qu'il s'écria transporté de joye : oh ! que de douceur & de consolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix & des souffrances ! « Ne vous y fiez « pas, luy dirent les plus an- «

» ciens Miſſionnaires, rien de
» plus trompeur que le calme
» preſent : tout eſt à craindre,
» lorſqu'on eſt le plus tranquille. Il ne répondit que par un ſouris plein de confiance. Mais ſa propre experience le détrompa bien-toſt. Le meſme jour des Soldats envoyez du Prince ſe ſaiſirent des trois Miſſionnaires, leur mirent les fers aux pieds, & les conduiſirent en priſon.

Il ne faut pas vous diſſimuler ce qu'on a à ſouffrir dans ces priſons : il y en a de pluſieurs ſortes : les unes ſont publiques, & le grand nombre des priſonniers les rend inſupportables. Nous y avons eu de nos Miſſionnaires qui n'avoient que l'eſpace neceſſaire pour ſe coucher durant la nuit. Dès la pointe du jour, les Of-

ficiers se rendoient à la prison avec des bourreaux pour tourmenter les prisonniers. Les coups horribles dont on accabloit ces malheureux Indiens, & les cris lamentables qu'ils poussoient, jettoient la frayeur dans les esprits, chacun attendant le moment où il alloit estre appellé pour souffrir les mesmes supplices. J'ay lû une lettre du P. André Freyre qui a esté nommé depuis à l'Archevesché de Cranganor, où il fait la description de la prison dans laquelle il fut renfermé à *Tanjaor* avec un autre Jesuite : le seul recit fait horreur.

Il y a d'autres prisons moins affreuses pour le lieu, mais toûjours très facheuses pour le genre de vie qu'on y mene. C'est la coustume des Penitens Indiens, de redoubler leurs

austeritez lorsqu'ils sont prisonniers ; c'est mesme un moyen d'obtenir plustost la liberté, dans la crainte qu'on a que ces Penitens n'expirent dans les fers. D'ailleurs comme on n'a point la commodité de faire cuire le ris & les herbes à la façon du païs, il faut necessairement se contenter de quelques poignées de ris froissées entre deux pierres, & trempées d'un peu d'eau. On y peut ajouster du lait, quand on en a la permission : mais ceux à qui on est obligé de l'acheter, y meslent d'ordinaire les trois quarts d'eau ; & il fait souvent plus de mal que de bien. Aussi voit-on des Missionnaires qui au sortir de la prison ont bien de la peine à se rétablir. L'œsophage se retrecit presque toûjours, & l'on se trouve surpris

d'une toux seche qui conduit quelquefois en peu de jours au tombeau. Le P. Loüis de Mello, bien que d'une complexion robuste, ne fut detenu en prison que quinze jours : cette toux seche le prit & l'enleva en moins d'un mois. Le P. Joseph Carvalho avec qui j'ay vêcu plusieurs années, mourut dans sa prison les fers aux pieds, & couché sur un peu de paille. Le P. Joseph Bertholdo son compagnon en sortit si defiguré, qu'il ressembloit bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas au reste que ces emprisonnemens soient peu fréquens : il est rare qu'il se trouve un seul Missionnaire qui échappe aux horreurs de ces prisons, & j'en ay connu qui ont esté emprisonnez deux fois en moins d'une année.

Mais quand on trouveroit le moyen de se dérober à la fureur des ennemis du nom Chrestien, on ne peut éviter les allarmes presque continuelles que donnent les Neophytes. Les Indiens naturellement timides se persuadent aisement ce qu'ils craignent, & souvent au milieu d'une grande feste, comme seroit celle de Noël ou de Pasques, que les Chrestiens sont assemblez en grand nombre, ils viennent la frayeur peinte sut le visage avertir le Missionnaire de renvoyer au plustost les Neophytes, que tout est perdu, que les Soldats sont déja en chemin, qu'ils arriveront en moins d'une heure; & ils ajoustent à ce qu'ils disent tant de circonstances que leur imagination craintive leur suggere, qu'ils jettent le Mis-

sionnaire dans l'embarras sur le parti qu'il doit prendre. Si d'un costé il ne doit pas tout-à-fait se fier à ces rapports qui sont souvent mal fondez ; d'un autre costé la prudence ne luy permet pas d'exposer cette multitude de fideles à la fureur des Idolâtres. Il faut s'estre trouvé dans de semblables occasions pour comprendre ce qu'on a à souffrir interieurement : je m'y suis trouvé plus d'une fois, & alors je me disois à moy-mesme : Troubleray-je la pieté & la ferveur de tant de Neophytes pour un danger qui n'est peut-estre qu'imaginaire ? mais aussi si ce danger est réel, quelle douleur pour moy de les avoir livrez entre les mains des Barbares ! En verité chaque moment alors est un vray supplice.

Les fréquentes revolutions de l'Estat sont une autre source de dangers ausquels on n'est pas moins exposé. Les Royaumes de l'Inde Meridionale sont partagez entre plusieurs *Palleacarens* ou Gouverneurs, qui, quoyque dépendans du Prince, sont tellement maistres de leur Estat, qu'ils peuvent se faire la guerre les uns aux autres, sans que le Prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la Mission. A la premiere allarme les habitans des Bourgades prennent la fuite & se retirent ailleurs. Quand ces incursions se font subitement & sans qu'on ait pû les prévoir, ils passent ce qu'ils rencontrent au fil de l'épée.

L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du Prince à qui appartiennent les terres où est bastie l'Eglise d'Aour, firent une semblable irruption : il se livra un petit combat dans la cour qui est vis-à-vis l'Eglise : le Missionnaire qui confessoit alors un Neophyte, entendoit de tous costez siffler les balles de Mousquet : peu après il s'apperçut qu'on avoit mis le feu à son Eglise ; elle fut neanmoins conservée, le feu s'éteignit de luy mesme aussi-tost que les ennemis eurent disparu.

Outre ces petites guerres qui sont très frequentes le Roy de Maduré envoye tous les ans une armée contre ces *Palleacarens*. Malheur à ceux qui se trouvent sur sa route, & qui n'ont pas le loisir de fuir dans

les bois, ou dans les Bourgades qui appartiennent à d'autres Princes. On ne peut attribuer qu'à une protection singuliere de Dieu, la maniere dont le P. Dabreu échappa à la fureur des Soldats dans une pareille rencontre. Il estoit dans une Peuplade qui fut tout à coup assiegée par l'armée de Maduré : dès la pointe du jour les Soldats y entrerent pesle mesle, & mirent tout à feu & à sang. Le Pere estoit retiré dans sa chambre avec ses Catechistes, où il se disposoit à la mort qu'il attendoit à chaque moment. Plusieurs Soldats y entrerent comme des furieux, & ayant envisagé le Pere pendant quelque temps, ils se retirerent sans luy dire le moindre mot ; & ce qui est plus étonnant, sans toucher aux pen-

dans d'oreille d'or des Catechistes, ni au sac où estoient renfermez les habits du Missionnaire. Lorsqu'ils furent sortis, un des Catechistes crut trouver ailleurs plus de seureté : il sortit de la maison, mais à peine eut-il fait quelques pas dans la ruë, qu'un Soldat luy trancha la teste. Cet évenement augmenta la confiance des autres Catechistes, & leur fit comprendre que Dieu protege visiblement les Missionnaires, & ceux qui les accompagnent.

La desolation est encore bien plus grande lorsque les troupes du Mogol se répandent dans cette partie de l'Inde : c'est un spectacle qui tire les larmes des yeux : on voit une multitude infinie de gens qui courent de costé & d'au-

tre ſans ſçavoir où ils vont ; hommes , femmes , enfans , chevaux , beſtiaux , tout eſt confondu , tout fuit, tandis que les Bourgades ſont en feu, & que le Soldat ſaccage tout. Les Maris ne reconnoiſſent plus leurs Femmes , les Peres & les Meres abandonnent leurs Enfans , bien qu'ils les aiment à l'excés : les Femmes ſe précipitent dans les flammes ou dans les rivieres , pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort meſme. Je me ſouviens qu'un jour , comme je finiſſois la Meſſe à *Aour* , on donna l'allarme à la Bourgade , & je fus témoin de ce triſte ſpectale. Comme je prenois la fuite avec mes Neophytes , je trouvay une pauvre Femme qui pouvoit à peine ſe traiſner avec deux enfans qu'el-

le portoit entre ses bras. J'en pris un que j'avois baptisé peu de jours auparavant, & nous nous retirasmes dans un bois épais qui estoit à demie lieuë de la Peuplade. Toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive souvent qu'en voulant éviter un peril, on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde meridionale une Caste particuliere d'Indiens qui fait profession publique de voler, & qui s'appelle pour cela, la Caste des Voleurs. Ils se retirent dans les bois, où ils ont leurs Bourgades à part, qui sont gouvernées par differens Chefs. Dans les troubles de l'Estat ils s'assemblent à differentes troupes, & ils pillent également ceux qui fuyent, & les Soldats qui ont déja fait quelque bu-

tin. Il est vray pourtant que ceux de cette Caste, ont du respect pour les Missionnaires, je ne sçai pas pour quelle raison. Ils nous admettent volontiers dans leurs Peuplades, & ils nous laissent une entiere liberté d'y exercer nos fonctions ; & mesme dans ces sortes d'occasions, pour peu qu'ils nous reconnoissent, ils s'abstiennent de nous faire du mal. Deux de nos Missionnaires l'éprouverent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils se trouverent meslez parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, & tomberent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non seulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aiderent mesme à sauver les ornemens de leur Eglise. Cependant dans les

premieres saillies ils ne connoissent personne, & les Missionnaires sont exposez comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps que ces Voleurs se font la guerre les uns aux autres ; & alors il n'y a nulle seureté. La premiere année que j'entray dans la Mission, je fus envoyé à *Counampati* : c'est une Bourgade de ces Voleurs, où il est facile de rassembler les Chrestiens de *Tanjaor*. Le Capitaine m'assura de sa protection, mais elle ne me fut gueres utile. Un autre Capitaine de Voleurs beaucoup plus redouté dans l'Inde, nous menaçoit sans cesse de nous surprendre, & de ne faire quartier à personne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornemens de l'Eglise dans un sac, afin d'estre prest à chaque instant

à me ſauver dans le bois qui environne la Bourgade. Un jour que je confeſſois des Chreſtiens de *Tanjaor*, on donna l'allarme, & mon Catechiſte plus timide encore que les autres, vint tout effaré m'apporter le ſac où eſtoient les Ornemens; & criant, Sauve qui peut, commença par courir le premier de toutes ſes forces. Il y avoit environ deux cens Chreſtiens dans la cour de l'Egliſe. Je vis alors une eſpece de miracle cauſé par la frayeur. Tous diſparurent en un clin d'œil, ſans que je puſſe comprendre comment ils avoient penetré ſi-toſt dans le bois, dont l'entrée eſtoit bordée d'épines. Peu aprés un des fuyards qui avoit grimpé au haut d'un arbre, avertit que les Ennemis paſſoient outre avec le butin qu'ils avoient fait

la nuit précedente : les esprits se calmerent, & les Chrestiens que j'avois vû disparoistre en un instant, furent plus de deux heures à se débarasser des épines, & ne sortoient qu'avec beaucoup de peine des endroits, où ils avoient passé auparavant sans y trouver le moindre obstacle.

Outre ces Voleurs qui font une Caste particuliere, il y en a d'autres qui sont d'autant plus à craindre qu'ils sont répandus dans cette partie de l'Inde, de sorte qu'un Missionnaire que ses fonctions engagent dans des voyages presque continuels, doit toûjours avoir sa vie entre les mains. Un seul trait vous fera juger des risques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le P. Emmanuel Rodriguez passoit

par un Village pour ſe rendre à une des Egliſes de ſa Miſſion : un Officier qui l'apperçut jugea à ſa phiſionomie qu'il eſtoit étranger, & il s'imagina en meſme temps, que ce pouvoit eſtre un Marchand de pierres precieuſes, & que les ſacs portez par ſes Catechiſtes eſtoient remplis de curioſitez de grand prix. Auſſi-toſt il dépeſcha cinq ou ſix de ſes Soldats, avec ordre de courir après l'étranger, & de le tuer auſſi bien que ceux de ſa ſuite. Le Chef de cette troupe atteignit le P. Rodriguez à l'entrée d'un bois, & luy ordonna de le ſuivre. Le Pere comprit qu'on en vouloit à ſa vie & à celle de ſes Catechiſtes : il ſe diſpoſa à la mort par des actes de contrition, & il donna l'abſolution à ſes Catechiſtes ſur les mar-

ques de douleur qu'ils luy donnerent de leurs pechez, car on luy refusa la permission de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arriverent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut-là que le Chef de la troupe annonça au Missionnaire qu'il falloit mourrir. Le Pere demanda un peu de tems pour se recueillir, & il luy fut accordé. Luy & ses Catechistes se mirent aussi-tost à genoux, prests à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces Barbares, ils furent attendris de ce spectacle, & ils ne purent se resoudre d'executer l'ordre qui leur avoit esté donné : ils se contenterent de leur voler ce qu'ils portoient. Comme ils visitoient les Sacs des Catechistes, on les enten-

dit qu'ils disoient entre eux ; C'eust esté un grand crime d'oster la vie à cet étranger pour si peu de chose. Ce fut ainsi que, par une Providence particuliere de la bonté divine, ce Missionnaire échapa à la fureur des Barbares.

A ces dangers j'en dois ajouster un autre qui est fort commun aux Indes. Il s'y trouve quantité de gros serpens dont la morsure est mortelle, & enleve un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit plus de vingt especes differentes ; les moins dangereux ont un venin qui cause la lepre, ou rend tout-à-fait aveugle. Il est vray qu'on a ici d'excellens remedes contre leur venin, mais ces remedes n'empeschent pas que plusieurs de ceux qui sont mordus ne

meurent, soit qu'on les applique trop tard ; soit que le venin soit si present, que tout remede devient inutile.

Les Missionnaires dont les maisons sont separées de celles du Village, sont encore plus exposez que les Indiens à la morsure des Serpens. J'ay couru une infinité de fois ce risque, & la main bienfaisante de Dieu m'en a toûjours preservé. Une fois, par exemple, que j'avois un grand nombre de Chrestiens rassemblez dans mon Eglise, je passay une partie de la nuit à confesser les hommes, afin d'employer le lendemain à confesser les femmes. J'avois laissé sans réflexion & contre ma coustume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournay, j'apperçus sur les ais où je de-

vois me coucher, un de ces gros Serpens tout noirs, & j'en fus si effrayé, qu'en voulant me retirer, je me blessay la teste contre la porte de ma cabane qui estoit fort basse. Quelques Catechistes que j'appellay le tuerent. Si je n'avois pas eu de lumiere dans ma chambre, j'aurois esté infailliblement mordu de ce Serpent, & je n'aurois survécu à sa morsure tout au plus qu'une demie heure.

Une autre fois en me couchant j'entendis un grand bruit sur le toict de ma cabane qui estoit couverte de paille. Je m'imaginay que ce bruit estoit causé par quelques rats, dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien surpris le matin, lorsqu'ouvrant ma fenestre, j'apperçus un de ces

Serpens dont le venin est si present, qui estoit suspendu à mi-corps sur l'endroit où j'avois reposé pendant la nuit. Dans une autre occasion un Catechiste lisant un livre auprès de moy, un Serpent tomba du toict sur son livre, & ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre Missionnaires conferoient ensemble assis sous des arbres, un Serpent se glissa dans la Soutane de l'un d'eux, & monta jusqu'à une de ses manches que nous portons ici fort larges à cause des grandes chaleurs, il sortit ensuite auprès du poignet, & on en donna avis au Missionnaire qui n'y faisoit nulle attention. Il eut assez de presence d'esprit pour ne pas se donner le moindre mouvement. Le Serpent se coula

tranquillement à terre, où on le tua.

Je pourrois vous rapporter un grand nombre d'exemples ſemblables, où je n'ay pû eſtre garanti de la morſure de ces animaux que par une protection ſinguliere de Dieu. Ce qui m'arriva à *Aour*, tient en quelque ſorte du prodige. J'y ay baſti une aſſez belle Egliſe en l'honneur de l'Immaculée Conception : la Statuë de la Vierge que j'ay fait venir de Goa, y eſt repreſentée tenant ſous les pieds le Serpent Infernal. Les Chreſtiens viennent l'y honorer avec beaucoup de pieté. La veille de Noël que l'Egliſe eſtoit remplie de monde, un Serpent ſe gliſſa entre les jambes des Neophytes, & penetra juſqu'à une des deux croiſées où eſtoient les

les femmes ſeparées des hommes. Là il grimpa ſur une petite fille de cinq à ſix ans, qui le ſentant fit un grand cri, & l'ayant pris avec les mains le jetta ſur les femmes qui eſtoient auprès d'elle. La frayeur devint generale. Neanmoins le Serpent ſe ſauva, & gagna la porte de l'Egliſe ſans avoir mordu perſonne. Cela parut d'autant plus ſurprenant, que dans le meſme temps pluſieurs Indiens s'eſtant retirez dans une de ces Salles qui ſe trouvent ſur les chemins publics, ſept ou huit furent mordus d'un ſemblable Serpent qui s'y eſtoit gliſſé. Il eſt aiſé de voir que Dieu protege d'une maniere ſenſible les Miſſionnaires : car quoyque ces animaux ſoient ici très communs, je n'ai pas oüi dire que depuis plus de

cent cinquante ans que les Jesuites parcourent les Indes, aucun d'eux en ait esté mordu.

Puisque je vous fais le détail des peines qui sont attachées à cette Mission, je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coustera pour apprendre la langue, & pour vous assujettir à des coustumes extraordinairement génantes, qu'on ne peut pas se dispenser d'observer. Il faut d'abord une grande constance pour devorer dans un âge déja avancé, les difficultez qui se trouvent à commencer les élemens d'une langue, qui n'a nul rapport avec celles qu'on a apprises en Europe. Cependant on en vient à bout avec un travail assidu & le secours d'une Grammaire composée par nos premiers Missionnaires. Mais ce n'est pas tout

de l'entendre, il faut sçavoir encore la prononcer : l'on est étonné qu'après avoir employé pendant une année entiere les jours & une partie des nuits à étudier la langue Indienne, lorsqu'on croit y avoir fait quelque progrès, on n'entend presque plus les mots dont on se sert soy-mesme, s'ils viennent à estre prononcez par les gens du payis. Les nerfs de la langue ne sont plus assez souples dans un certain âge, pour attraper la prononciation de certaines lettres : mais si les naturels du payis ont cet avantage sur quelques Missionnaires, il arrive souvent que les Missionnaires les surpassent pour l'élegance de la diction.

Je ne vous diray qu'un mot des usages du payis ausquels nous sommes obligez de nous

conformer : mais il y en a qui ſont un vray ſupplice dans les commencemens. Vous avez vû dans le XII. Recueil, qu'on eſt obligé de marcher ſur des ſocques, leſquels ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois, qui ſe met entre les deux premiers doigts de chaque pied. Cette chauſſure eſt d'abord inſuportable, & l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ay vû pluſieurs Miſſionnaires qui avoient l'entre-deux des doigts écorchez ; & la playe qui devenoit conſiderable, duroit quatre à cinq mois. Pour moy j'ay porté une ſemblable playe ſix mois entiers. C'eſt ce qui faiſoit dire à un de nos Miſſionnaires, que la langue, quelque difficile qu'elle ſoit, luy couſtoit beaucoup moins ; & qu'il apprenoit bien plus

aiſément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous ? Il vous en couſtera meſme pour apprendre à vous aſſeoir à la maniere des Indiens ? Leur couſtume eſt de s'aſſeoir à terre les jambes croiſées. Cette poſture eſt très génante quand on n'y eſt pas accouſtumé. S'il ne s'agiſſoit que d'y eſtre un quart d'heure ſeulement, ce ſeroit peu de choſe : mais il faut y demeurer des quatre heures de ſuite & quelquefois davantage, ſans qu'il ſoit permis de changer de ſituation. Les Indiens ſeroient ſcandaliſez pour peu qu'on étendiſt la jambe, ou que par quelque mouvement on témoignaſt la geſne où l'on ſe trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude, & l'on trouve que

de toutes les poſtures celle-là eſt la plus naturelle.

Enfin la plus triſte épreuve de cette Miſſion eſt celle des maladies, & de l'abandon géneral où l'on ſe trouve. Attendez vous à vous voir alors dénué de tout ſecours humain, dans un pauvre cabanne, couché ſur deux ou trois ais, environné ſeulement de trois ou quatre Indiens, à peu près comme eſtoit S. François Xavier, lorſqu'il mourut dans l'Iſle de Sancian. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait d'habiles Médecins aux Indes, mais ils demeurent dans les grandes Villes, d'où ils ne ſortent jamais de crainte de perdre leurs pratiques : & d'ailleurs quand on pourroit les engager à venir, nous nous donnerions bien de garde de les appeller à noſtre ſecours : ces

gens-là enteſtez de leur ſcience, & encore plus de leurs ſuperſtitions, ne donnent point de remedes qu'ils n'y faſſent entrer quelque choſe de ſuperſtitieux. Les Médecins des Villages ſont plus dociles, mais ils ſont ſi ignorans, qu'on riſque plus à les conſulter qu'à ſe paſſer d'eux.

De plus, comme on eſt obligé de s'aſſujettir à la façon de vivre des Indiens lorſqu'on eſt en ſanté, on doit auſſi, lorſqu'on eſt malade, ſe ſervir de leurs remedes. Or le grand remede de la Médecine Indienne, c'eſt l'abſtinence génerale de toutes choſes, meſme de l'eau. Cette diette outrée eſt ſouvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oſeroit témoigner ſa peine, de peur de mal édifier les Indiens, qui

ſeroient ſurpris de voir qu'il a moins d'empire ſur luy-meſme, que la moindre femme parmi eux, qui garde ſept à huit jours de ſuite cette abſtinence rigoureuſe.

Voilà, mon très-cher Pere, à peu près ce que vous aurez à ſouffrir dans la Miſſion de Maduré : & pour reprendre en peu de mots ce que j'ay eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'Apoſtre S. Paul fait le détail dans ſa ſeconde Epiſtre aux Corinthiens.

In itineribus ſæpe. Dangers dans les Voyages. Par tout vous courez riſque d'eſtre arreſté : vous y ſouffrez les incommoditez des ſaiſons ; vous y marchez tantoſt ſur des ſables bruſlans, tantoſt dans les bouës meſlées d'épines qui vous

ensanglantent les pieds. Au temps des pluyes vous estes trempé depuis le matin jusqu'au soir, & vous ne trouvez pas souvent de retraite où passer la nuit. Quelquefois la prison est le terme du voyage.

Periculis fluminum. Dangers dans le passage des rivieres, que vous estes obligé de traverser sur une perche, sur des fagots, en embrassant un vase de terre, toûjours exposé à estre submergé & à perir dans les eaux.

Periculis latronum. Dangers du costé des Voleurs. Il s'en trouve de toute sorte aux Indes : il y en a qui en font une profession publique, & qui mettent leur gloire à surprendre les Voyageurs, à les charger de coups, & souvent à leur arracher la vie.

Periculis in genere. C'eſt proprement au Maduré qu'on trouve ces diverſes Caſtes qui ont leurs maximes & leurs loix particulieres. La loy Chreſtienne qui combat ces uſages, ne manque pas d'y eſtre contredite, & ceux qui la preſchent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitemens.

Periculis in Gentibus. Dangers du coſté des Gentils. On ne peut ignorer que les Idolâtres ſont les ennemis nez du Chriſtianiſme. Ils regardent avec raiſon les Miſſionnaires, comme des gens qui veulent détruire la Religion du payis. Les plus indignes artifices, les plus noires calomnies ſont employées par les Preſtres des Idoles pour irriter les peuples, & pour les ſoulever contre les Prédicateurs de l'Evangile.

Periculis in civitate. Dangers dans les Villes. On n'y peut pas faire un long ſejour, parce qu'on y eſt bien plus exposé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la foy qui y ſont en grand nombre. On n'y va gueres que durant la nuit, encore y eſt-on dans une crainte perpetuelle d'eſtre découvert.

Periculis in ſolitudine. Si vous vous retirez dans les bois, comme on eſt ſouvent obligé de le faire pour éviter les perſecutions, outre que la perfidie s'ouvre un chemin par tout, on y eſt expoſé à la morſure des Serpens, & d'une infinité d'autres inſectes venimeux, qui peuvent chaque jour vous cauſer la mort, ou du moins des douleurs très cuiſantes : ſans parler des Tygres & d'autres beſtes feroces, qui ont penetré

ſouvent juſques dans les cabanes des Miſſionnaires.

Periculis in mari. Dangers ſur la Mer. Six ou ſept mille lieuës qu'on fait ſur l'Ocean pour ſe rendre aux Indes, ne laiſſent point douter de ce danger.

Periculis in falſis fratribus. Dangers de la part des faux freres. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traiſtres : S'il y en a eu dans le Sacré College des Apôtres, on peut bien penſer qu'il y en a pareillement au Maduré. Des Catechiſtes ont quelquefois excité de grands orages. On en a vû d'autres élevez parmi les Miſſionnaires, qui ſe ſont portez aux plus étranges extremitez : Temoin celuy qui dans l'obſcurité de la nuit briſoit les Idoles, les traiſnoit par les

ruës, & après les avoir jettées dans l'Etang le plus proche, alloit le lendemain accuser les Missionnaires & les Chrestiens d'avoir causé ce desordre.

In labore & ærumnâ. Les travaux sont continuels, & il n'y a point de jour qui ne porte avec soy quelque peine particuliere.

In vigiliis multis. Dans les veilles. Combien de fois faut-il passer la plus grande partie de la nuit à confesser les Neophytes, ou à aller porter les Sacremens aux malades?

In fame & siti, in jejuniis multis. Vous sçavez quelle est la vie d'un Missionnaire de Maduré: un peu de ris, quelques herbes insipides, de l'eau souvent bourbeuse; & avec des mets si peu solides un jeusne presque continuel.

In frigore & nuditate. On ne ſent point à la verité du froid aux Indes comme en Europe : mais en récompenſe les chaleurs y ſont inſuportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits ſont très froides, & il tombe alors une eſpece de roſée fort dangereuſe, & qui cauſe de grandes maladies.

Præter illa quæ extrinſecus ſunt, inſtantia & ſollicitudo omnium Eccleſiarum. Outre cela, dit S. Paul, la peine qu'il y a à cultiver les Egliſes, & la part qu'on prend à ce qui arrive aux Neophytes. L'attachement que nous avons pour eux, fait que leurs peines & leurs afflictions deviennent les noſtres : nous ſouffrons avec eux : nous ſommes affligez, perſecutez avec eux. Enfin nous les regardons comme nos Enfans que

nous avons engendrez en J. C. & il seroit bien difficile de ne pas entrer dans les sentimens que la charité Chrestienne & le zéle de leur salut peuvent nous inspirer.

Mais, il faut l'avoüer, ces peines, quelque grandes qu'elles paroissent, s'évanoüissent, lorsqu'on éprouve la consolation qu'il y a d'arracher au Démon une infinité d'ames rachetées du sang de J. C. Rien n'égale la joye interieure qu'on ressent alors. Un Avare ne compte pour rien la peine qu'il a à foüir la terre, lorsqu'il est seur d'y trouver un riche tresor : nos travaux qui sont suivis d'un grand nombre de conversions, nous coustent encore moins. La peine est douce, quand on cultive une terre qui fait esperer une abondante moisson, & c'est ce qui sou-

tient un Miſſionnaire dans ſes fatigues : il ne fait pas meſme attention à ce qu'il ſouffre, quand il voit d'un coſté les heureuſes diſpoſitions des Gentils pour le Chriſtianiſme ; & de l'autre, les exemples de vertu que donnent ceux qui ſe ſont une fois convertis.

Il y a de deux ſortes d'Indiens idolâtres : les uns enteſtez à l'excès de leurs ſuperſtitions ; & d'autres qui ſont aſſez indifferens à l'égard des fauſſes Divinitez qu'ils adorent. La converſion de ceux-ci eſt ſans doute plus facile, & ils ne ſont retenus d'ordinaire que par le reſpect humain. Cependant une longue experience nous apprend que les plus fervens Chreſtiens, ſont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs Idoles: quand ils ont une fois conçu quel eſt

le crime de l'Idolâtrie, ils entrent dans une ſainte indignation contre eux-meſmes ; & cherchant à réparer le ſcandale de leurs deſordres paſſez, ils ſont à l'épreuve du reſpect humain & des perſecutions qu'ils ont à eſſuyer.

Il y a beaucoup de Caſtes où les Indiens ont le naturel excellent : celle des *Rettis*, par exemple, eſt d'une douceur & d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs : quand on les a une fois convaincus de la verité de la Religion, & qu'ils l'ont embraſſée, ils deviennent de parfaits Chreſtiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens* ; preſque tous les Indiens de cette Caſte ſe ſont convertis à la foy, & vivent dans une grande innocence de mœurs.

Géneralement parlant les Indiens, à la réserve des *Parias*, abhorrent l'yvrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puisse enyvrer : ils s'expriment mesme contre ce vice avec plus d'énergie que ne feroient nos plus zêlez Prédicateurs : & c'est en partie ce qui leur inspire un si grand mépris des Européans. Nos Indiens estant donc exempts d'un vice si grossier, sont à couvert de bien des desordres qui en sont la suite ordinaire.

Les Indiens n'ont nul penchant au jeu : ils jouent rarement, & jamais d'argent : ils regardent comme une folie de mettre de l'argent sur jeu. Ils n'ont qu'une espece de Damiers, où ils taschent de montrer leur habileté, & c'est-là uniquement ce qui les pique, & ce qui

leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement & l'homicide : il est rare qu'ils en viennent jusqu'à se battre. Cependant, je crois que cette modération est plustost l'effet de leur timidité naturelle, que de leur disposition à la vertu : j'en juge ainsi, parce que quand ils sont en colere, les paroles les plus infames & les plus injurieuses ne leur coûtent rien ; à les voir se quereller les uns les autres, on diroit qu'ils sont sur le point de s'égorger : neanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures & à des menaces.

Ils sont naturellement charitables, & aiment à assister les indigens. S'ils ne donnent pas beaucoup, c'est qu'ils ont peu ; mais à proportion, ils sont plus liberaux qu'on ne l'est en Eu-

rope. Dès qu'un homme a pris le parti de vivre d'aumoſne, il peut compter que rien ne luy manquera. S'il arrive qu'ils amaſſent du bien, ils le dépenſent à l'avantage du public, à faire creuſer des Etangs ſur les chemins, à y baſtir des ſalles, & à y planter des rangées d'Arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ay remarqué dans un autre endroit, que les loix particulieres des Caſtes, ſont un des plus grands obſtacles à la propagation de la foy. Cependant il eſt vray de dire, que quand la foy a fait des progrès dans une Caſte, & que pluſieurs y font profeſſion du Chriſtianiſme, la converſion des autres de la meſme Caſte devient très-aiſée. La Caſte des *Parias*, par exemple, & celle des *Amballa-*

garens, seront un jour toutes Chrestiennes, parce que le plus grand nombre de ceux qui composent ces Castes ont déja embrassé la foi.

Un autre avantage qui est particulier à la Mission de Madurée, c'est que les terres du Royaume appartiennent à differens Princes, qui sont d'ordinaire opposez les uns aux autres, & qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un azile. De-là vient qu'il ne peut y avoir de persecutions génerales, & que les Missionnaires sont toujours en estat de consoler & de conduire leurs Neophytes persecutez. Ceux-cy trouvent des Eglises construites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure, & ils peuvent y aller en seureté.

Enfin, la polygamie qui est

ailleurs un ſi grand obſtacle à la converſion des Idolâtres, ne ſe trouve que rarement chez nos Indiens : il n'y a que les grands Seigneurs qui entretiennent pluſieurs femmes ; le grand nombre eſt de ceux qui n'en ont qu'une.

Telles ſont les favorables diſpoſitions qu'on trouve dans les Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un Miſſionnaire retire de ſes travaux.

Un des plus grands, c'eſt la multitude des Enfans qu'on regenére dans les eaux du Bapteſme. Il n'y a gueres d'années qu'un Miſſionnaire ne baptiſe ou par luy-meſme ou par le moyen des Catechiſtes, trois à quatre mille enfans de Chreſtiens : de ce nombre il y en a bien la moitié qui meurent avant l'uſage de raiſon : ainſi ce ſont au-

tant de Saints qu'on est seur d'avoir placez dans le Ciel. Quand il n'y auroit que ce seul bien à faire, un Missionnaire ne seroit-il pas dédommagé de ses peines & de ses travaux ?

Pour ce qui est des enfans des Gentils, on en baptise un très-grand nombre de ceux qu'on voit estre sur le point de mourir. Les Chrestiens sont répandus dans tous les Royaumes de l'Inde meridionale, & il n'y en a pas un qui ne soit instruit de la maniere dont on doit conferer le saint Baptesme. On leur en fait repeter la formule trois fois chaque jour dans les Eglises où resident les Missionnaires, & deux fois dans les autres Eglises dont le Missionnaire est absent, & où un Catechiste a soin d'assembler les Neophytes.

Les Femmes Chreſtiennes ſurtout ont plus d'occaſions de leur procurer ce bonheur. Comme il n'y a qu'elles à qui il ſoit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles auſſi qui puiſſent baptiſer les enfans qui meurent peu après leur naiſſance. Je connois une bonne Chreſtienne qui ſe diſtingue dans ces fonctions de zele: elle s'eſt renduë habile dans la connoiſſance des remedes qui ſont propres aux enfans malades: ſa reputation eſt ſi bien eſtablie, qu'on luy porte preſque tous ceux de la Ville de *Trichirapali*. On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, & quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans dansla cour de ſa maiſon:elle ne manque pas de baptiſer ceux qu'elle

qu'elle sçait devoir bien-tost mourir ; & la connoissance qu'elle a du pouls & des symptomes d'une mort prochaine est si seure, que de près de dix mille enfans qu'elle a baptisez, il n'y en a que deux qui ayent échapé à la mort.

Si nous venons aux adultes Gentils qui embrassent la loy Chrestienne, le nombre en est très-considerable. Il n'y a gueres d'années qu'on n'en baptise cinq mille, quelquefois davantage ; mais il est rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté jusqu'à six mille dans le seul Royaume de *Marava*. Il n'en est pas tout-à-fait de mesme dans la Mission de Carnate qui est encore naissante. Mais à juger de ses commencemens par ceux de Maduré, il y a lieu de croire qu'avec la

benediction de Dieu, les conversions y seront un jour plus nombreuses, qu'elles ne le sont maintenant dans la Mission de Maduré.

Ce qui console encore un Missionnaire & ce qui le soutient dans ses travaux, est la vie innocente que menent ces nouveaux fideles, & l'horreur extrême qu'ils ont du peché. La plusspart n'ont que des fautes legeres à apporter au tribunal de la Penitence, & on entend quelquefois un grand nombre de Confessions de suite, sans sçavoir surquoi appuyer l'Absolution. Un Missionnaire ne peut s'empêcher de verser des larmes de joye, quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux Neophytes, & la docilité avec laquelle ils se rendent attentifs à ses ins-

tructions. Ils sont fortement persuadez, que la vie Chrestienne doit estre sainte ; & un Chrestien qui se livre au peché leur paroist un monstre. Je vous rapporteray sur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ay raconté.

Un Indien extremement attaché au culte des faux Dieux, comprit enfin qu'il estoit dans l'erreur ; & s'estant fait instruire des Mysteres de nostre sainte Religion, il demanda avec instance le Baptesme, nonobstant les liens qui le retenoient dans l'infidelité. Sa conversion fut si parfaite, qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de pieté. Quelques mois après son Baptesme, je le fis venir pour le disposer à faire sa premiere Confession. Il parut étrangement surpris lorsque je

luy expliquay la maniere dont
» il devoit se confesser. Quand
» dans les instructions que j'ay re-
» çûës, me dit-il, on m'a parlé
» de la Confession de mes pechez,
» j'ay compris qu'il s'agissoit de
» ceux que j'avois commis avant
» le Baptesme, afin d'en conce-
» voir plus d'horreur : mais vous
» me dites maintenant, qu'il faut
» déclarer encore ceux qu'on a
» commis après le Baptesme ! Hé
» quoy, mon Pere, est-il donc pos-
» sible qu'un homme regeneré
» dans ces eaux salutaires, soit ca-
» pables de violer la loy de Dieu ?
» Est-il possible qu'après avoir re-
» çû une si grande grace, il soit
» assez malheureux que de la per-
» dre, & assez ingrat pour of-
» fenser celuy de qui il l'a re-
» çûë ?

Voilà qu'elle est la noble idée que nos Neophytes se forment

de la Religion Chreſtienne. Rien, ce me ſemble, n'eſt plus capable de confondre tant de Chreſtiens d'Europe, qui ayant ſuccé avec le lait les maximes de la Loy de Dieu, l'obſervent néanmoins ſi mal; tandis que des peuples qu'ils regardent peut-eſtre comme des barbares, n'ont pas pluſtoſt eſté éclairez des lumieres de l'Evangile, qu'ils en ſont de fideles obſervateurs, & conſervent juſqu'à la mort cette précieuſe innocence qu'ils ont reçûë au Bapteſme.

La fidelité de ces nouveaux Chreſtiens à pratiquer dans leurs Bourgades les exercices de pieté qui ſe pratiquent dans les principales Egliſes de la Miſſion, ne contribuë pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entreray point dans le détail

de ces exercices, qui ſe font chaque jour dans le lieu où reſide le Miſſionnaire. Outre que ce détail ſeroit trop long; les differens Recüeils de nos Lettres vous en inſtruiſent ſuffiſamment.

Je me contenteray de vous dire, que ces exercices de pieté redoublent les Dimanches & les Feſtes; la pluſpart des Neophytes paſſent preſque toute la journée en Prieres dans l'Egliſe. Outre la Predication du Miſſionnaire qu'ils écoutent attentivement, ils répondent encore avec une docilité ſurprenante, aux queſtions que les Catechiſtes leur font ſur les principaux articles de la Foi. Ces Articles ſont renfermez dans un Catechiſme que tous doivent ſçavoir par cœur, & c'eſt pour leur en rafraiſchir la memoire,

qu'on leur fait repeter si souvent. Au sortir de l'Eglise ceux qui sont en procez choisissent quatre ou cinq des principaux Chrestiens & un des Catechistes pour juger leurs differens, & ils s'en tiennent à ce qui a esté prononcé.

Le concours des Chrestiens est grand ces jours là : plusieurs viennent de fort loin pour assister à la celebration de nos saints Mysteres. J'ay vû un vieillard âgé de plus de soixante ans qui n'y manquoit jamais. Il n'estoit arresté ny par les plus ardentes chaleurs, ny par les pluyes excessives, quoyque sa Bourgade fust éloignée d'environ cinq lieuës de l'Eglise.

Dans les autres Eglises où le Missionnaire ne peut pas se trouver, on y fait les mesmes Prieres & les mesmes instruc-

tions. C'eſt un Catechiſte, ou à ſon défaut le plus ancien des Neophytes. qui preſide à ces ſortes d'aſſemblées : & lorſque le Miſſionnaire parcourt ces Egliſes, il a la conſolation de voir que ſon abſence n'a rien diminué de la ferveur des Fideles.

Mais c'eſt principalement lorſque nous celebrons nos Feſtes ſolemnelles, que la pieté de ces fervens Neophytes éclate davantage : quelque éloignez qu'ils ſoient de l'Egliſe où ſe trouve le Miſſionnaire, ils abandonnent la garde de leurs maiſons à leurs voiſins, & ſe mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué : ils ne ſe retirent jamais qu'ils ne ſoient au bout des petites proviſions qu'ils ont apportées : & il y en a qui y demeurent huit jours entiers, &

quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la liberalité des riches une ressource à leurs besoins ; & il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui en demandent.

Outre les Baptesmes qui se font durant le cours de l'année, on en fait ces jours-là un solemnel. Je baptisois d'ordinaire à *Aour* deux cens cinquante ou trois cens Catechumenes. Dans le Marava le nombre a monté jusqu'à cinq cens & quelquefois davantage : j'y passois toute une journée , & une bonne partie de la nuit , pendant la quelle on allumoit grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bien-tost dans ces heureux momens , les fatigues attachées à nos fonctions , & qu'on ressent de plaisir quond on se voit obli-

gé de se faire soustenir les bras, n'ayant plus la force de les élever pour faire les onctions & les autres ceremonies ! Qu'il est doux encore une fois, mon cher Pere, de succomber sous ce travail, & de se retirer chargé de tant de dépoüilles qu'on vient d'arracher à l'Enfer ! Quand je n'aurois passé qu'une de ces Festes dans la Mission, je me croirois trop bien recompensé des peines que j'y ay souffertes.

Nous ne sommes pas moins dédommagez de nos travaux, lorsque nous sommes témoins de la vertu & de la ferveur de nos Neophytes. Quand on leur a découvert les folies du Paganisme, & qu'on leur a expliqué les veritez Chrestiennes, ils se laissent aisément persuader, & ils deviennent inébranlables dans

la foi. Il arrive rarement qu'ils ayent des doutes ; & quand les Confesseurs les interogent sur ce point, ils ont de grandes précautions à prendre. Il s'est trouvé de ces bons Néophytes qui se scandalisoient étrangement, qu'on leur demandast s'ils avoient douté de quelque article de foy, jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la Religion Chrestienne, ne pouvoit pas former le moindre doute sur les veritez qu'elle propose. S'il arrive dans les temps de persecution que quelques-uns d'eux paroissent chanceller dans la foi, c'est l'unique effet de la crainte qu'ils ont des supplices, & leur infidelité n'est qu'exterieure, quoyqu'elle n'en soit pas moins criminelle.

C'est à cette foi vive que j'attribuë une espece de miracle

toûjours ſubſiſtant, dans la facilité avec laquelle les Chreſtiens chaſſent les Demons. Une infinité d'Idolâtres ſont tourmentez du malin eſprit, & ils n'en ſont délivrez que quand ils ont imploré l'aſſiſtance des Chreſtiens. C'eſt ce qu'on éprouve ſans ceſſe dans le Royaume de *Marava* : on voit preſque toûjours à *Aour* quelques Catechumenes, qui ne ſont portez à ſe faire inſtruire des myſteres de la Foy, que dans l'eſperance de ſe ſouſtraire au pouvoir des Demons qui les tourmentent. Sur quoy je feray icy quelques reflexions qui prouvent évidemment que rien n'eſt plus réel que cet Empire du Demon ſur les Idolâtres.

On ne peut pas ſoupçonner les Indiens d'uſer en cela de ſupercherie, comme il arrive

quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obſedez. Les Europeans qui ont recours à ce ſtratagême , y ſont portez par quelque intereſt ſecret, ou par quelque motif humain. Icy les Gentils n'ont rien à gagner , ils ont au contraire tout à perdre. Il faut que leurs maux ſoient bien preſſans, pour en venir chercher le remede à l'Egliſe : ils ſe rendent dès-lors infiniment odieux & mépriſables à leurs amis & à leurs parens , ils s'expoſent à eſtre chaſſez de leurs Caſtes , à eſtre privez de leurs biens , & à eſtre cruellement perſecutez par les Intendans des Provinces. Dira-t on que le ſeul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au Demon ? Mais peut-on croire que ce ſoit par la for-

ce de l'imagination, que les uns ſe voyent tranſportez en un inſtant d'un lieu dans un autre, de leur Village dans un bois fort éloigné ou dans des ſentiers inconnus ; que d'autres ſe couchent le ſoir pleins de ſanté, & ſe levent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçûs, & qui leur ont fait pouſſer des cris affreux pendant la nuit ? Qu'imaginera-t-on encore ? que des choſes ſi extraordinaires ſont l'effet de quelque maladie particuliere aux Indiens & inconnuë en Europe : mais ne ſeroit-il pas plus ſurprenant de ſe voir gueri de ces ſortes de maladies en ſe mettant ſimplement au rang des Catechumenes, que d'eſtre délivré du Demon ? Il n'eſt donc pas poſſible de nier que le Demon n'ait un véritable pouvoir

ſur les Gentils, & que ce pouvoir ceſſe auſſi-toſt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'Idolâtrie, & pour embraſſer le Chriſtianiſme.

J'ay vû des Miſſionnaires arriver aux Indes fort prevenus contre ces obſeſſions ; mais ce qu'ils ont vû de leurs propres yeux les en a bien-toſt convaincus, & ils eſtoient les premiers à en faire obſerver toutes les circonſtances. Le venerable Pere de Britto qui a eu le bonheur de verſer ſon ſang pour la Foi, & qui certainement n'avoit pas l'eſprit foible, m'a dit ſouvent qu'une des plus grandes graces que Dieu lui avoit faites, c'eſt de lui avoir fait comme toucher au doigt la verité de la Religion Chreſtienne dans pluſieurs occaſions, où les Demons avoient eſté chaſſez du corps des

Indiens, au moment qu'ils demandoient le Baptesme. C'est aussi ce qui fait dire aux Missionnaires, que le Demon est le meilleur Catechiste de la Mission, parce qu'il force pour ainsi dire, plusieurs Idolâtres de se convertir, forcé luy-mesme par la Toute-puissance de celui à qui tout est soûmis.

Ce qui est constant, c'est qu'il ne se passe point d'années dans la Mission de Maduré, qu'un grand nombre d'Idolâtres tourmentez cruellement par le Demon, n'en soient délivrez en écoutant les Instructions qui les disposent au Baptesme. Le Demon se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la Passion de Nostre Seigneur. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un seul qui a esté

cause de la conversion de plusieurs *Rettis*. La Femme d'un chef de Peuplade estant fort tourmentée du Demon, fut menée dans les principaux Temples des faux Dieux, où l'on esperoit qu'elle trouverroit du soulagement. Comme elle n'en estoit que plus cruellement tourmentée, on la transporta chez un *Gourou** célebre parmi les Gentils. Lorsque le *Gourou* estoit dans le fort de son prétendu exorcisme, elle s'approcha de luy insensiblement, & ayant bien pris son temps, elle lui déchargea un soufflet, qui le couvrit de confusion, & dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Le *Gourou* en demeura là, & fit au plustost retirer cette femme. Les Idolâtres ne sçachant plus à qui avoir recours,

* Pere spirituel.

prirent la resolution de la mener au *Gourou* des Chrestiens. Ils la transporterent donc à *Couttour.* A peine fut-elle presentée au Missionnaire, que le Demon la tourmenta violemment : mais quand on eut commencé à lui parler de la Passion de Nostre-Seigneur, les douleurs cesserent à l'instant ; enfin elle fut parfaitement guerie, avant mesme qu'on eust achevé de l'instruire des autres mysteres.

Souvent le Demon apparoist aux Catechumenes sous une forme hideuse, & leur fait de sanglans reproches de ce qu'ils abandonnent les Dieux adorez dans le payis. J'ay baptisé un Indien qui fut transporté tout à coup du chemin qui le conduisoit à l'Eglise, dans un autre, où il vit le Demon tenant en

main un nerf de bœuf, qui menaçoit de le frapper, s'il ne changeoit la resolution où il estoit de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout ce qui a quelque rapport à la Religion, le signe de la Croix, par exemple, l'Eau-benîte, le Chapellet, les Médailles de la sainte Vierge & des Saints, ont la vertu de chasser entierement le Demon, ou du moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentez. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le Demon s'estoit saisi, estoit presque continuellement meurtri de coups; il entroit alors dans des fureurs qui effrayoient tous les habitans de la Bourgade, & qui les obligeoient de se renfermer dans leurs maisons sans oser en sortir. Les Gentils de cette

Bourgade me députerent un exprès à *Aour*, pour me prier de venir au ſecours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenoit alors le Catechiſme, ne fut pas pluſtoſt informé du ſujet de cette députation, que ſur l'heure il courut à la Bourgade éloignée de trois lieuës de mon Egliſe. Il entre dans la maiſon de ce furieux, il lui met ſon Chapelet au col, & le tire au milieu de la ruë comme il auroit tiré le plus paiſible agneau. Il le mena le ſoir meſme à mon Egliſe, au grand étonnement des Gentils qui le ſuivoient de loin.

Quelquefois le Demon eſt forcé de rendre témoignage à la verité de noſtre ſainte Religion. Ce qui eſt arrivé au Pere Bernard de Sà merite de vous eſtre rapporté. Je n'ajoûte rien

à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la Chreſtienté d'*Ariapatti*, qui eſt de la dépendance de Maduré. Les Gentils lui amenerent un Indien que le Demon tourmentoit d'une maniere cruelle. Le Pere l'interrogea en préſence d'un grand nombre d'Idolâtres, & ſes réponſes ſurprirent fort les aſſiſtans. Il lui demanda d'abord où eſtoient les Dieux qu'adoroient les Indiens : la réponſe fut qu'ils eſtoient dans les Enfers, où ils ſouffroient d'horribles tourmens. Mais que deviennent, pourſuivit le Pere, ceux qui adorent ces fauſſes Divinitez ? Ils vont aux Enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux Dieux qu'ils ont adorez. Enfin le Pere luy demanda quelle eſtoit la veritable Religion ; & le Demon répondit par la bou-

che de l'obſedé, qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui eſtoit enſeignée par le Miſſionnaire, & que c'eſtoit la ſeule qui conduiſoit au Ciel.

Je ne doute pas que cette puiſſance que les Chreſtiens ont ſur le Demon, ne ſoit en partie la récompenſe de leur Foy. Ils croyent avec ſimplicité, & Dieu ne manque pas de ſe communiquer aux ſimples, tandis qu'il rejette ces eſprits ſuperbes qui voudroient ſoûmettre la Foy à leur foible raiſon.

De cette Foy humble & ſoûmiſe naiſt dans le cœur des Neophytes une entiere confiance en Dieu. C'eſt ſur tout dans leurs maladies & au lit de la mort, qu'ils donnent des marques de cette eſperance vive qu'ils ont en la miſericorde du Seigneur. Je puis le dire ici

avec toute la sincerité possible : de cette multitude prodigieuse d'Indiens que j'ai confessez à la mort, je n'en ay pas trouvé un seul, qui ne l'acceptast volontiers dans l'esperance d'aller au Ciel. On n'est pas obligé, comme en Europe, de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir : ils regardent la mort comme la fin de leur exil, & le commencement d'une vie bienheureuse. Leur conformité à la volonté de Dieu est égale dans les autres afflictions qui leur surviennent : ils se disent continuellement les uns aux autres : nous souffrons dans cette vie, mais ces souffrances passageres nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont aussi cette maxime du S. homme Job profondement gravée dans l'ame : Dieu nous l'a-

voit donné, Dieu nous la osté; son saint Nom soit beni.

A quoy les Indiens sont le plus sensibles, c'est à la perte de leurs Enfans. Ils les cherissent avec une tendresse qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais assez, & s'il leur en meurt quelqu'un, ils sont inconsolables. Mais l'esperance qu'ont les Chrestiens de les voir dans le Ciel, calme entierement leur douleur : c'est ce que disoit un jour une bonne Neophyte, qu'on consoloit de la perte qu'elle venoit de faire de son
» fils : Que les Idolâtres, disoit-
» elle, pleurent leurs enfans, ils
» ont raison ; ils ne peuvent les
» voir que malheureux dans l'au-
» tre monde : mais pour moy j'es-
» pere voir le mien dans le sein
» de la gloire, où il sera éternel-
» lement heureux. Aurois-je rai-
son

ſon de m'attriſter de ſon bonheur?

J'aurois pluſieurs exemples ſemblables à vous rapporter, mais je paſſerois les bornes que je me ſuis preſcrites. Un ſeul vous fera juger des autres. Dans un temps de ſécheresſe qui menaçoit le payis d'une diſette generale, un bon Chreſtien vint ſe confeſſer, & au ſortir du Tribunal, il me tint ce diſcours: Tout le monde, mon Pere, craint « la famine cette année: je n'ay « pour tout bien que cinq fanons, « me voila hors d'eſtat de faire « ſubſiſter ma famille: mais je me « repoſe entierement ſur les ſoins « paternels de mon Dieu: il a « promis qu'il n'abandonneroit « jamais ceux qui mettent en luy « leur confiance. Je vous ay oüi « dire dans un entretien que Dieu « multiplioit au centuple ce qu'- «

» on donnoit aux pauvres pour
» l'amour de luy : je vous appor-
» te mon bien, distribuez-le aux
» pauvres, afin que Dieu prenne
» soin de mes Enfans : & mettant
à mes pieds ces cinq fanons,
il alla se cacher dans la foule,
sans que j'aye jamais pu le dé-
mesler. Je ne sçay si cet exem-
ple trouveroit beaucoup d'imi-
tateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands rai-
sonnemens pour inspirer l'a-
mour de Dieu à nos Neophy-
tes. Quand on leur a fait une
fois connoistre les perfections
de cet Estre Souverain, ils en-
trent comme naturellement
dans deux sentimens, le pre-
mier d'indignation contre eux-
mesmes d'avoir donné de l'en-
cens au Démon, ou à des hom-
mes que leurs vies rendent a-
bominables ; & l'autre d'amour

envers un Dieu si parfait & si bienfaisant. J'ay vu un de ces nouveaux Chrestiens, qui ne pouvant se consoler de ce qu'estant payen il avoit porté une Idole infame sur sa poitrine, prit en secret un rasoir, & se déchiqueta toute la peau de la poitrine, afin qu'il ne luy restast aucune partie de son corps qui eust touché l'Idole. J'en ay vû plusieurs autres que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit moderer. » Hé « quoy mon Pere, me repon « doient-ils, un homme qui a « adoré les Idoles, peut-il en « trop faire pour réparer le mal- « heur qu'il a eu d'aimer si tard « un Dieu qui l'a tant aimé. « Ceux qui sont nez de parens Chrestiens & qui ont esté baptisez dès leur enfance, ont toûjours presente à l'esprit la

grace ſinguliere que Dieu leur a fait de les diſtinguer du commun de leurs Concitoyens, en ne permettant pas qu'ils ayent eſté livrez aux folles ſuperſtitions du Paganiſme.

De là vient cette tendre pieté avec laquelle ils celebrent les myſteres de la Vie de N. S. Ils ſont ſur tout extrémement attendris, quand ils entendent le recit de ſes Souffrances & de ſa Mort. L'Egliſe retentit alors de ſanglots & de ſoupirs. Ils ne manquent pas tous les ſoirs après l'examen de conſcience de reciter une Oraiſon affectueuſe qui comprend un abregé de la Paſſion, & ils ne la recitent gueres ſans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu eſt veritablement dans un cœur,

il produit néceſſairement l'amour du prochain. Auſſi n'y a-t'il rien de comparable à l'union & à la charité qui regne entre nos Neophytes, nonobſtant les uſages du payis qui ſont très contraires à cette union. Car chacun eſt obligé ſous des peines très grieves de ſuivre les loix particulieres de ſa Caſte, & une de ces loix eſt d'interdire à ceux qui ſont d'une Caſte ſuperieure, toute communication avec ceux des Caſtes inferieures. Cependant la Religion à ſçu reformer ces ſortes de loix, les Chreſtiens y ont peu d'égard, ils ſe regardent tous comme enfans d'un meſme pere, & deſtinez à poſſeder le meſme heritage, & dans toutes les occaſions ils ſe donnent les marques du plus tendre attachement. Leur couſ-

tume eſt, quand ils ſe rencontrent, de ſe ſaluer les uns les autres en ſe diſant ces paroles : *Loüange ſoit à Dieu :* c'eſt la marque à laquelle ils ſe reconnoiſſent. Quand un Chreſtien fait quelque voyage, & qu'il paſſe dans une Bourgade où il y a des fideles, chacun d'eux ſe diſputent le plaiſir de le loger & de le regaler : il peut entrer dans chaque maiſon comme dans la ſienne propre. Un Neophyte m'a raconté qu'eſtant environ à 40. lieuës de *Trichirapali*, il tomba malade dans un Village où il ne connoiſſoit perſonne. Il ſçeut qu'il y avoit une famille Chreſtienne ; il luy fit ſçavoir l'eſtat où il eſtoit. Auſſi-toſt ces bons Chreſtiens vinrent le chercher, ils le tranſporterent dans leur maiſon, ils le traiterent avec

des assiduitez & des soins, qu'il n'auroit pas trouvé dans sa propre famille. Quand il fut gueri, ils luy donnerent de quoy continuer son voyage, & ils l'accompagnerent assez loin hors de leur Bourgade. J'ay vu de pauvres veuves, qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, & qui néanmoins partageoient ce peu qu'elles avoient aux Chrestiens qui se trouvoient dans l'indigence.

Leur charité est bien plus vive quand il s'agit de secourir leurs Concitoyens dans leurs besoins spirituels. Ils ont un zele admirable pour la conversion des Idolâtres : rien ne les rebute, rien ne leur couste. Dans le tems d'une disette génerale qui dura deux années entieres, nos Chrestiens al-

loient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens prests à expirer faute de nourriture. Ils leur portoient du ris, & ils accompagnoient leurs aumosnes de tant de témoignages de tendresse, qu'ils en gagnerent beaucoup à J. C. Une veuve baptisa elle seule 25. adultes, & près de trois cens petits enfans.

C'est ce mesme zele qui les porte à s'assister mutuellement dans leurs maladies, & à se disposer les uns les autres à une sainte mort. Ils se font un plaisir d'enseigner le Catechisme & les prieres aux Gentils qui veulent embrasser la foy, à procurer des aumosnes aux Chrestiens, qui estant éloignez de l'Eglise, n'ont pas dequoy fournir aux frais du voyage. Si quelque Neophyte vient à

mourir qui n'ait pas de parens Chrestiens, ils prennent la place des parens, & assistent en grand nombre à ses funerailles. Enfin l'amour que se portent nos Neophytes, excite l'admiration mesme des Gentils, qui disent en parlant d'eux, ce que les Idolâtres disoient autrefois des premiers fideles : Voyez comme « ils s'entraiment les uns les au- « tres, ils ne sont tous qu'un « cœur & qu'une ame. «

On ne peut pas avoir de veritable amour pour J. C. qu'on n'en ait pour sa sainte Mere. C'est pourquoy les Missionnaires ont soin d'inspirer aux Neophytes une tendre devotion pour la Sainte Vierge. Cette devotion est fortement établie dans ces contrées nouvellement Chrestiennes. Il n'y a point de Neophyte qui ne se fasse une

loy de reciter tous les jours le Chapelet en ſon honneur ; & quoy qu'on leur ait dit ſouvent qu'il n'y a point de peché à y manquer, ſur tout quand on en eſt détourné par quelque occupation preſſante, ſi quelqu'un d'eux y manque une ſeule fois, il s'en accuſe au Tribunal de la Penitence. Quoyque les chaleurs inſuportables des Indes rendent le jeuſne très penible, la pluſpart jeuſnent les Samedis & la veille de ſes Feſtes, & alors ils ne mangent ny poiſſons, ny œufs, & ils ſe contentent de quelques herbes. Leurs voyages ne ſont pas pour eux une raiſon de s'en diſpenſer. J'ay aſſiſté à la mort une femme âgée de 90. ans qui depuis ſon bapteſme qu'elle avoit reçu à l'âge de 20. ans, n'avoit jamais manqué de jeuſner ces jours là,

nonobſtant la fatigue des voyages ou d'autres occupations penibles. Ses Feſtes ſe celebrent avec beaucoup de pompe, & il y a un grand concours de peuple ſur tout à *Aour*, où l'Egliſe qui eſt la plus belle de la Miſſion luy eſt dédiée. Dans cette Egliſe eſt une lampe qui bruſle nuit & jour en ſon honneur. Ces bons Neophytes viennent des extremitez de la Miſſion pour prendre de l'huile de cette lampe, & ils l'appliquent ſur leurs malades. Dieu a ſouvent recompenſé leur foy par des guériſons miraculeuſes, & par d'autres évenemens qui ne pouvoient eſtre que l'effet d'une protection ſinguliere de la Mere de Dieu. En voici un exemple entre pluſieurs. Il s'éleva il y a quelques années une perſecution qui pouvoit avoir des

ſuites très funeſtes à la Religion. Un Catechiſte fut deputé vers le Prince pour implorer ſa protection. La negociation eſtoit delicate & dangereuſe. Avant que de partir, il s'adreſſa à la trés Sainte Vierge, & la conjura d'aſſiſter cette Chreſtienté perſecutée, & de flechir le cœur du Prince vers lequel il eſtoit envoyé. Il crut entendre une voix interieure qui luy promettoit un ſuccès favorable. Il part avec confiance, il arrive à la porte du Palais & demande audience. Comme le Prince ſommeilloit, on luy dit d'attendre l'heure de ſon réveil. Le Catechiſte ſe mit de nouveau en priere,& demanda avec inſtance à la Sainte Vierge qu'elle daignaſt conduire cette affaire. Il n'avoit pas attendu un quart

d'heure, que l'Officier de garde vint s'informer s'il y avoit quelqu'un qui demandast audience. Le Catechiste se presenta, & fut introduit sur le champ. « Le Prince s'appro- « chant d'un air guay : Bon cou- « rage, luy dit-il, ce que « vous demandez s'executera. « Une grande Reine vient de « m'apparoistre en songe, & « m'a ordonné de vous estre fa- « vorable. « Le Catechiste proposa l'affaire dont il estoit chargé, il obtint aussi-tost ce qu'il voulut, & la paix fut renduë aux Chrestiens.

Nos Neophytes ont pareillement une devotion tendre & affectueuse envers les Saints, dont ils implorent l'intercession dans leurs besoins. Ceux qu'ils invoquent le plus souvent, sont leur Ange-Gardien,

leur Patron, S. Joseph, S. Jean-Baptiste, S. Michel protecteur de nostre Mission, S. Pierre & S. Paul, S. Thomas l'Apostre de ces contrées-là, S. Ignace & S. François Xavier. C'est sur tout lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils se recommandent particulierement à leur Ange-Gardien. Avant que de me mettre en chemin, me disoit un fervent Neophyte, j'y mets mon Ange-Gardien, & je le suis en esprit, comme le jeune Tobie suivoit l'Ange Raphael. Il n'y a gueres d'années, que ces bons Chrestiens ne ressentent les effets d'une protection particuliere des Saints, ausquels ils sont le plus dévoüez, sur tout de S. François Xavier, qui dans le Ciel n'a pas oublié les peuples qui ont esté les pre-

miers objets de son zele. Je finiray cette lettre par deux traits singuliers de cette protection, qui me viennent maintenant à l'esprit.

On accusa un *Parias* Chrestien d'avoir tué une vache, & cela, disoit on, à dessein d'insulter les Gentils, qui respectent ces sortes d'animaux : son procez fut bien tost fait, & il fut condamné à mort. Les Soldats l'attacherent avec des cordes à un arbre les mains liées derriere le dos. Cependant l'execution fut differée au lendemain, parce qu'il estoit fort tard. Les Soldats passerent la nuit auprès de leur prisonnier, & s'endormirent. Ce bon Neophyte passa ce temps-là en priere, & se souvenant que son Patron S. François Xavier avoit esté gueri miraculeusement des

playes, que luy avoit faites les cordes dont il s'eſtoit lié étroitement les jambes, & que ces cordes eſtoient tombées d'elles-meſmes, il invoqua l'Apoſtre des Indes, & il le pria de luy obtenir la meſme grace. Sa priere fut exaucée : les cordes ſe briſerent avec un tel bruit que les Soldats ſe réveillerent. Le Neophyte pria de nouveau ſon S. Patron de rendormir ſes Gardes ; ce qui arriva au meſme inſtant. Alors profitant de l'occaſion, il s'échappa doucement, & s'en alla trouver le Miſſionnaire auquel il raconta ce qui venoit de ſe paſſer, en luy montrant les marques des cordes encore empreintes ſur ſa chair.

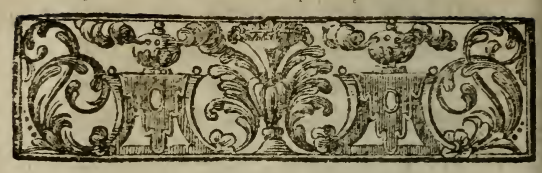
Le ſecond trait n'eſt pas moins ſurprenant. Une femme Idolâtre du Royaume de *Tan-*

jaor, s'estant convertie avec sa famille, eut une devotion particuliere à S. François Xavier. Elle avoit un Enfant qu'elle aimoit tendrement Quand elle le fit baptiser elle voulut qu'il portast le nom du S. Apostre, dans l'esperance qu'il luy conserveroit la vie, & le maintiendroit dans l'innocence. Un an aprés son baptesme cet Enfant qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres Enfans de son âge. Le tonnerre tomba sur eux & les tua tous trois. On vint aussi tost en donner avis à leurs parens, & les meres desolées coururent chercher leurs Enfans. Il y en avoit deux qui estoient Idolâtres, & qui ne voyant point de remede à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs Enfans. Celle

dont je parle qui eſtoit Chreſtienne, prit le corps de ſon petit Xavier qui eſtoit ſans mouvement & ſans vie, & elle le porta à l'Egliſe. Là s'adreſſant
» au S. Apoſtre. » Grand Saint,
» luy dit elle, n'eſtes-vous pas
» le Protecteur de ma famille ?
» N'avois-je pas aſſuré cent fois
» mes parens que je n'avois rien
» à craindre après avoir mis ma
» confiance en vous ? Cepen-
» dant je n'ay plus de fils. N'y
» aura t-il donc point de dif-
» ference, entre ces meres Ido-
» lâtres qui ne connoiſſent pas
» le vray Dieu, & moy qui fais
» profeſſion de le ſervir, & de
» vous eſtre particulierement
» dévouée ? Conſolez une mere
» accablée de douleur. Vous a-
» vez reſſuſcité tant de morts,
» ne pouvez-vous pas encore
» reſſuſciter mon fils ? Rendez-

moy ce cher Enfant que vous « m'avez donné. » Elle parloit encore, lorsque les Femmes Chrestiennes qui estoient presentes, crurent voir quelque mouvement dans le corps du petit Xavier : un moment après l'Enfant ouvrit les yeux, & sa Mere l'embrassant le trouva plein de vie.

Je croy, mon cher Pere, que vous ne desirez plus rien de moy, & que vous avez maintenant une connoissance exacte de ce qui se passe dans cette Mission. Je prie le Seigneur qu'il vous fasse la grace d'y exercer bien-tost ce zele dont vous me paroissez rempli. Je suis avec respect en l'union de vos saints Sacrifices, &c.



LETTRE
DU
PERE LABBE,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au Pere Labbe de la mesme Compagnie.

A la Conception de Chili ce 8. Janvier 1712.



MON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

J'ay l'honneur de vous écrire aussi-tost qu'il m'a esté possible de le faire, & je me persuade que vous lirez avec quelque

plaisir le Journal que je vous envoye de mon voyage depuis le Port-Loüis jusqu'à la Ville de la Conception, où nous mouillasmes le 26. de Décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13. Septembre 1710. que nous mismes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois des vents contraires qui nous rejetterent dans le Port, quoyque nous eussions fait trente lieuës au large, nous apperçusmes le 29. l'Isle des Sauvages peu éloignée de Madere. Nous passasmes le lendemain entre Porto-Santo & Madere sans les pouvoir reconnoistre.

Le 30. nous mouillasmes dans la rade de Tenerife pour y faire de l'eau. Une Escadre Angloise qui avoit paru la veille y avoit jetté l'allarme. Le Capitaine Géneral que j'allay

ſaluer avec noſtre Capitaine, avoit peine à croire que nous ne l'euſſions pas apperçuë. Le ſoir comme je retournois à bord, il y eut une ſeconde allarme : on alluma des feux ſur les hauteurs de l'Iſle pour aſſembler au pluſtoſt les milices : mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette Iſle eſt habitée par les Eſpagnols : on y voit une montagne qu'on appelle le Pic, qui s'éleve juſqu'au deſſus des nuës : nous l'appercevions encore à 40. lieuës au de-là. Nous demeuraſmes huit jours dans la rade de cette Iſle. Deux jours avant que d'en partir, ſur le ſoir nous fuſmes ſpectateurs d'un petit combat naval qui ſe donna à une lieuë de nous entre un Brigantin Anglois de ſix canons, & une Tartane Françoi-

se qui n'avoit qu'un canon & quatre pierriers : Ils se battirent prés de deux heures avec un feu continuel de part & d'autre. Aprés quoy la Tartane s'approcha de nous, & nous demanda du secours : on fit passer trente hommes dans la Tartane, & on en mit quinze dans la chaloupe : ils eurent bien-tost joint le bastiment Anglois, qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousqueterie. Cependant les Espagnols, ne voulurent pas permettre qu'on l'emmenast, quoyqu'ils convinssent qu'il estoit de bonne prise : on le laissa à la priere du Consul François.

Nous partismes de cette Isle le 7. de Décembre, & le 10. à midi nous nous trouvasmes directement sous le Tropique

du Cancer ayant de hauteur 23^{d}. 30′. Le 11. on commença à voir des poiſſons volans qui ſont d'un très bon gouſt : ils ont quatre aiſles, deux au deſſus de la teſte, & deux proche la queuë. Ils ne ſortent de l'eau & ne ſe mettent à voler, que quand ils ſont pourſuivis par les Dorades & les Bonites. Pluſieurs donnerent dans les voiles, d'autres ſe caſſoient la teſte contre le corps du navire, on en voyoit qui eſtoient ſuſpendus aux cordages, & il y en eut qui nous tomberent dans les mains.

Le 15. on découvrit une des Iſles du Cap-Verd appellée *Bona viſta.* La nuit du 15. au 16. vers les 11. heures du ſoir, j'appercus le volcan de l'Iſle de feu, & je le fis remarquer à quelques Officiers. On mit auſſi-toſt

aussi-tost en panne pour ne pas s'exposer à échouer sur les roches qui sont aux environs de cette Isle. Dèsque le jour parut, on découvrit l'Isle fort distinctement, nous n'en estions éloignez que de six à sept lieuës ; nouspassasmes assez proche d'elle, & estant par son travers, nous fusmes pris du calme qui dura le reste du jour. Nous eusmes le loisir de considerer ce Volcan : sort d'une montagne qui est à l'Est de l'Isle, d'où l'on voit des tourbillons de flammes s'élancer dans les airs, & des étincelles en forme de gerbes qui se perdent dans les nuës. Ces Isles sont habitées par les Portugais, qui y sont en petit nombre : elles paroissent fort steriles ; la terre y est entierement brussée par la chaleur extrême du climat.

Le 20. Décembre, nous nous trouvasmes par les 5. degrez de latitude, & les calmes nous prirent. Nous y restasmes 40. jours de suite, & nous eusmes beaucoup à souffrir de l'excessive chaleur, & de la disette d'eau. Du reste le poisson fourmilloit autour du Navire, & nous en vescusmes pendant tout ce temps-là. Ce qu'il y eut d'agreable & de consolant pour nous, c'est que de 140. personnes que nous estions dans le Vaisseau, il n'y en eut aucun qui tombast malade.

Le 10. de Fevrier 1711. nous passasmes la ligne, & le 18. du mesme mois on reconnut la coste du Brasil, que l'on commença à ranger. Le 21. nous moüillasmes proche les Isles Sainte-Anne : elles sont au nombre de trois ; quelques brizans semblent en former une qua-

triéme. Elles sont toutes couvertes de bois, la terre-ferme n'en est éloignée que de trois ou quatre lieuës. On trouve sur ces Isles quantité de gros Oyseaux qu'on nomme *Fous*, parce qu'ils se laissent prendre sans peine: en peu de temps nous en prismes deux douzaines. Ils ressemblent assez à nos Canards, à la réserve du bec qu'ils ont plus gros & arrondi : leur plumage est gris ; on les écorche comme on fait les Lapins.

Le 22. nous doublasmes le Cap *Friou.* En le doublant nous apperçusmes un Navire Portugais. On luy donna la chasse tout le jour & la nuit. Le lendemain on s'en rendit maistre. Il avoit 14. pieces de canon : sa Cargaison estoit de Vin & d'Eau-de-Vie. Après qu'on eut emmariné ce bastiment,

nous le menasmes à l'Isle-Grande, où nous avions dessein de faire de l'eau. Nous n'y demeurasmes que fort peu de temps, sur les nouvelles qui nous vinrent que les Portugais cherchoient à nous surprendre ; ce qui nous fut confirmé par le bruit de 50. ou 60. coups de fusil que nous entendismes dans le bois auprès duquel nous avions moüillé.

Le 5. Mars nous doublasmes le Cap du Tropique, qu'on appelle ainsi, parce qu'il est directement sous le tropique du Capricorne. Le 14. nous decouvrismes l'Isle de Gal, & peu après l'Isle de Sainte-Catherine, où nous mouillasmes le soir pour y faire de l'eau.

Le 2. Avril jour du Jeudy Saint, nous eusmes un gros temps qui nous prit à minuit,

& qui dura jusqu'au Samedi vers le midi. Nous vismes alors pour la premiere fois des Damiers, que l'on nomme ainsi, parce qu'ils ont le dos partagé en petits carreaux noirs & blancs. Cet Oyseau se prend d'ordinaire avec l'hameçon. Quand nous eusmes passé la ligne, nous vismes dans un temps de calme un grand nombre de Requins : c'est un animal terrible. Il vient autour des Navires, & devore tout ce qu'on laisse tomber. Il est dangereux de se baigner pour lors : Le Requin d'un seul coup de dent coupe un homme en deux. Nous en prismes plusieurs & de fort gros, qui pesoient plus de 200 livres. On les prend avec un hameçon pesant six ou sept livres, auquel on attache un morceau de chair. Cet animal

qui eſt très-vorace avale tout à coup l'un & l'autre. Il faut plus de 50. hommes pour l'élever & le mettre à bord: encore faut-il eſtre ſur ſes gardes, car d'un coup de ſon gouvernail, (c'eſt ainſi qu'on appelle ſa queuë,) il rompra & jambes & cuiſſes de celuy qu'il pourra joindre. Son cœur eſt fort petit à proportion de ſa groſſeur, mais il eſt d'une vivacité étonnante. Je l'ay fait arracher à pluſieurs, & quoy qu'il fuſt ſeparé du corps & percé de coups de couteau, il palpitoit encore durant trois & quatre heures, & avec tant de violence, qu'il repouſſoit la main qui le preſſoit fortement contre du bois.

Le 10. du meſme mois on reconnut à la couleur de l'eau que nous eſtions dans la riviere de la Plate, où nous avions

dessein d'entrer pour vendre nostre prise à *Buenos ayres*. On sonda ce jour-là, & on trouva 40. brasses de fond. Le lendemain on se trouva à 4. brasses, ce qui fit juger que nous estions sur le banc des Anglois & en danger de nous perdre. Ce banc s'appelle ainsi, parce que plusieurs Vaisseaux Anglois y ont échoüé & peri. Il fallut donc revenir vers l'entrée de la Riviere pour se tirer de ce mauvais pas. Le soir on reconnut l'Isle des Loups: c'est une terre sterile, toute couverte de pierres & de sables, où les loups marins se retirent. Cet animal a la teste semblable aux chiens, il a pardevant deux ailerons qui lui servent de pattes; dans tout le reste il ressemble à un poisson.

Le 15. on découvrit les mon-

tagnes de Maldonal & l'Iſle de Flore, & le 16. on moüilla dans la baye de *Montevidiol*, qui eſt un Cap de la terre-ferme. On ne jugea pas à propos d'aller plus avant ſans avoir des Pilotes du payis, parce que cette Riviere eſt remplie de bancs où pluſieurs Vaiſſeaux ſe ſont perdus.

Le lendemain on fit partir le canot pour *Buenos-aires*, d'où nous eſtions encore éloignez de 40. lieuës, afin de donner avis au Gouverneur de noſtre arrivée, & de prendre des Pilotes qui puſſent nous conduire au port. Cette contrée eſt délicieuſe. La terre y eſt couverte d'une multitude innombrable de beſtiaux : on y voit preſque de tous coſtez des plaines à pertes de vûë, coupées & arroſées par de petites Rivie-

res & des ruisseaux qui y entretiennent une verdure perpetuelle, où de grands troupeaux de bœufs, & de vaches s'engraissent. Les Cerfs & les Autruches y sont sans nombre : les Perdrix & les Faisans s'y prennent à la course, & on les tuë à coups de baston. Les Canards, les Poules d'eau, & les Cygnes y sont très-communs. Ce seroit l'endroit du monde le plus commode pour se rafraischir, s'il n'y avoit rien à craindre pour les Vaisseaux : mais cette riviere est fort dangereuse : le 26. nous pensasmes perir d'un coup de vent, qui nous jetta sur une roche cachée sous l'eau, dont nous nous tirasmes heureusement.

Le 1. de May nous moüillasmes à trois lieuës de *Buenos-aires* : cette Ville n'est pas ache-

vée, les maisons y sont assez mal basties, elles ne sont la plus-part que de terre : on y voit une forteresse qui n'est pas considerable ; nous y avons un College où l'on enseigne les humanitez.

Vous vous attendez sans doute, mon R. Pere, que je vous entretienne ici de la florissante Mission du Paraguay, où l'on voit se retracer l'innocence & la piété des premiers Fideles. Cette Mission consiste en quarante grosses Bourgades, habitées uniquement par des Indiens qui sont sous la direction des Peres Jesuites Espagnols. Les plus considerables bourgades sont de 15. à 20. mille ames : ils choisissent tous les ans le Chef qui doit presider à la Bourgade, & le Juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'interest &

la cupidité, cette source de tant de vices, est entierement bannie de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recüeille chaque année, sont mis en dépost dans des Magazins publics, dont la distribution se fait à chaque famille à proportion des personnes qui la composent. La simplicité & la candeur de ces bons Indiens est admirable. Des Missionnaires qui ont gouverné long-temps leur conscience, m'ont assuré que dans presque toutes leurs Confessions, à peine trouve-t-on matiere pour l'Absolution. Après la grace de Dieu, ce qui les a conservez, & ce qui les conserve encore dans une si grande innocence de mœurs, c'est l'attention particuliere des Rois d'Espagne à ne pas permettre qu'ils ayent la moindre communica-

tion avec les Européans. Si la néceſſité du voïage oblige les Eſpagnols à paſſer par quelqu'une des Bourgades Indiennes, il leur eſt défendu expreſſément d'y demeurer plus de trois jours : ils trouvent une maiſon deſtinée pour leur logement, où on leur fournit gratuitement tout ce qui leur eſt néceſſaire ; les trois jours expirez on les conduit hors de la Bourgade, à moins que quelque incommodité ne les y arreſte.

Ces Indiens n'ont nul génie pour l'invention, mais ils en ont beaucoup pour imiter toute ſorte d'ouvrages qui leur tombent entre les mains, & leur adreſſe eſt merveilleuſe. J'ay vû de leur façon de très-beaux Tableaux, des Livres imprimez correctement, d'autres écrits à la main

avec beaucoup de délicatesse : les Orgues & toute sorte d'instrumens de Musique y sont communs : ils font des Montres, ils tirent des Plans, ils gravent des Cartes de Geographie. Enfin, ils excellent dans tous les Ouvrages de l'art, pourvû qu'on leur en fournisse des modeles. Leurs Eglises sont belles, & ornées de tout ce que leurs mains industrieuses peuvent travailler de plus parfait.

Il seroit difficile de vous faire connoistre d'un costé, combien il en a cousté de peines & de travaux aux Missionnaires pour gagner ces peuples à J. C. & pour les instruire parfaitement des veritez Chrestiennes ; & d'un autre costé jusqu'où va l'attachement & la tendresse de ces Neophytes, pour ceux qui les ont engendrez en Jesus-

Christ. Un des Missionnaires m'a raconté, que navigeant dans un bateau avec trente Indiens, il tomba dans l'eau & fut incontinent emporté par le courant. Aussi-tost les Indiens se jetterent dans la riviere, les uns nageant entre deux eaux le portoient sur leur dos, les autres le soustenoient par les bras, tous le menerent ainsi jusqu'au bord du Fleuve, sans craindre pour eux-mesmes le peril dont ils le délivrerent.*

Après cette petite digression, je reviens à la suite de mon voyage. La saison estant trop avancée pour passer le Cap de Horn, nous fusmes contraints d'hyverner dans la riviere : car nous avions alors l'hyver dans

* On trouve un long détail de ce qui se passe dans cette Mission, dans le XIII. Recüeil, pag. 228.

ces contrées, pendant que vous aviez l'Eté en Europe. Nous nous postasmes proche des Isles de Saint Gabriël à une lieuë de terre. Aussi-tost que nous y eusmes moüillé, plusieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande, & d'autres rafraischissemens. Ces Indiens vont à la chasse des bœufs qu'ils prennent fort aisément : ils ne font que leur jetter au col un nœud coulant, & ensuite ils les menent par tout où ils veulent. Avant nostre départ, des Indiens d'une autre Caste vinrent nous trouver : ils sont la pluspart Idolâtres, belliqueux, & redoutez dans toute l'Amerique méridionale. Il regne parmi ces peuples un usage qui nous surprit étrangement : leur coustume est de tuer les Femmes dès qu'elles passent trente ans ;

ils en avoient amené une avec eux qui n'avoit que 24. ans : un de ces Indiens me dit qu'elle estoit déja bien vieille, & qu'elle n'avoit plus gueres à vivre, parce que dans peu d'années on devoit l'assommer. Nos Peres ont converti à la Foy un assez grand nombre d'Indiens de cette Caste. Il est à souhaitter pour les Femmes qu'on les puisse tous convertir.

Le 25. de Septembre on mit à la voile pour sortir de la riviere, & le lendemain on vint moüiller à *Montevidiol.* Lorsque nous y passasmes au mois d'Avril en montant la riviere, nous pensasmes y perir : nous y courusmes un danger bien plus grand cette seconde fois. Nous y fusmes pris d'un ouragan si affreux, que pendant six heures nous nous crusmes perdus sans

ressource. Cinq ancres que nous avions moüillez, ne purent tenir, & nous tombions sur la coste toute escarpée de pointes de rochers, où il n'estoit pas possible de nous sauver. Je vis alors couler bien des larmes & former beaucoup de saintes resolutions. On fut sur le point de couper tous les mats pour soulager le Navire : mais avant que d'en venir à cette execution. j'exhortai l'Equipage à implorer le secours de Dieu. Nous fismes un vœu à sainteRose Patrone du Perou, & nous promismes qu'aussi-tost que nous serions arrivez au premier Port du Perou, nous irions en Procession à l'Eglise nuds pieds & en habits de Pénitens; que nous y entendrions une Messe chantée solemnellement ; & que nous participerions aux saints Mysteres avec toute la

devotion dont nous eſtions capables. A peine euſmes-nous fait fait ce vœu, que nous nous apperçuſmes que Dieu nous exauçoit. Nos ancres qui juſqu'alors n'avoient fait que gliſſer ſur le fond ſans pouvoir mordre, s'arreſterent tout à coup, & peu à peu le vent s'appaiſa.

Le 30. nous partiſmes de *Montevidiol*, & ſortant d'un danger, nous tombaſmes dans un autre où noſtre Navire devoit mille fois perir, ſi nous euſſions eu du vent. Nous rangeaſmes l'Iſle de Flore à la portée du Canon, & eſtant par ſon travers, nous échouaſmes ſur une pointe de roche, où immanquablement le Navire ſe fut ouvert, ſi nous n'euſſions pas eſté en calme. Nous nous en tiraſmes ſans aucun dommage : le vent contraire qui ſurvint enſuite, nous

obligea de rester quelques jours proche de l'Isle. Nous eusmes la curiosité d'y aller : on n'y voit que des loups & des lions marins. Le lion marin ne differe du loup marin, que par de longues soyes qui lui pendent du col. Nous en vismes d'aussi gros que des Taureaux, on en tua quelques uns : le corps de ces animaux n'est qu'une masse de graisse, dont on tire de l'huile. Rien n'est plus aisé que de les tuer : il suffit de les frapper sur le bout du nez, & incontinent ils perdent tout leur sang par cette blessure : mais pour cela il les faut surprendre endormis sur les rochers, ou un peu avancez dans les terres : comme ils ne font que ramper, il est aisé de leur couper le chemin : cependant si vous faisiez un faux pas & qu'ils pussent vous atteindre, ce seroit fait

de voſtre vie : d'un ſeul coup de dent, ils couperoient le corps d'un homme en deux.

Le 1. de Novembre nous paſſaſmes le Detroit le Maire en peu de temps, parce que les courans nous eſtoient favorables. Nous entraſmes le ſoir dans la Baye du bon Succez pour y faire de l'eau. Cette Baye eſt de la terre de Feu, vis-à-vis de l'extremité de l'Iſle des Eſtats, qui forme avec la Terre-de-Feu le Canal ou Detroit le Maire. Nous y reſtaſmes cinq jours. La veille de noſtre départ, comme nous eſtions à terre, un Indien ſortit du bois voiſin, auquel on fit ſigne d'approcher. Il approcha en effet, mais toûjours en défenſe, tenant ſon arc preſt à tirer. On luy preſenta du pain, du vin, & de l'eau de vie ; mais à peine l'avoit-il portée à la bouche qu'il

la rejettoit. On luy fit faire le signe de la Croix, & on luy mit un Chapelet au col. Comme nous entrions dans le Canot pour retourner à bord, il jetta un cri qui ressembloit à une espece de hurlement meslé de je ne sçay quoy de plaintif; il parut aussi-tost une trentaine d'autres Indiens, à la teste desquels estoit une femme toute courbée de vieillesse. Ils s'approcherent du rivage poussant de semblables cris, & taschant par des signes de nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils estoient tout nuds à la reserve de la ceinture qui estoit entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur visage estoit peint de rouge, de noir & de blanc. Ils portoient au col un collier fait de coquillages, & au poignet des bracelets de peau. Ils

ne se servent que de fleches, & au lieu de fer, ils ont au bout une pierre à fusil taillé en fer de pique. Ces gens-là me parurent assez dociles, & je croy que leur conversion ne seroit pas difficile.

Le 5. nous sortismes de ce Port, & les Courans qui y sont très violens, nous firent passer & repasser cinq fois le Detroit.

Le 15. nous doublasmes le Cap de Horn par les 57. dégrez 40. minutes latitude méridionale. Nous eusmes durant 30. jours des vents violens, & contraires. Il fallut nous abandonner à la merci des flots & des vents qui nous emportoient, tantost au Sud, tantost à l'Ouest, & qui ne nous firent pas faire vingt lieuës en route. Il faisoit un froid fort piquant. Ce qui nous consola dans ce mauvais temps, c'est que pendant plus

de 40. jours nous n'euſmes jamais de nuit.

Le 9. de Decembre eſtant par les 50. dégrez, nous découvriſmes un Navire : on l'attendit, c'eſtoit le Vaiſſeau nommé le Prince des Aſturies de 66. pieces de Canon. Il eſtoit reduit à une étrange extremité, car il manquoit abſolument de vivres. On l'aſſiſta de tout ce que l'on put. J'y trouvay le P. Covarruvias Jeſuite Eſpagnol, qui revenoit de Rome avec la qualité de Provincial de la Province du Chili, à qui je procuray quelques rafraiſchiſſemens.

Le 21. eſtant par les 37. dégrez 40. minutes, nous découvriſmes la terre : nous n'eſtions éloignez que de 20. lieuës de la Conception. Nous y entraſmes le ſoir. Il y avoit trois Navires

François prests à retourner en Europe, sçavoir les deux Couronnes, le S. Jean-Baptiste, & le Comte de Torigny. Le Pere Baborier arriva deux jours après nous, & nous continuërons le voyage ensemble. Ce Pere me parut bien usé des fatigues de la mer, & encore plus des travaux que son zele luy a fait entreprendre dans le Navire sur lequel il estoit.

Voilà, mon Reverend Pere, bien du temps, que nous sommes sortis de France, & il faut encore plus d'un an avant que nous puissions arriver à la Chine. Il semble que cette terre cherie fuye devant nous. Je me recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels, je suis, &c.



LETTRE
DU PERE PORQUET, MISSIONNAIRE de la Compagnie de JESUS.

A Monsieur son Frere.

De *Vousi hien*, le 14. Octobre 1719.

VOSTRE derniere Lettre m'apprend, mon cher Frere, les pertes que nous avons faites dans nostre famille : je prie le Seigneur qu'il prolonge les jours de ceux qui restent. A vous dire vray, je sens que je suivray de prés ceux que Dieu a déja appéllez à luy. Mes vingt

dernieres années peuvent estre comptées pour quarante : les fatigues inseparables de nos fonctions, l'air marécageux que je respire depuis dix ans, les alimens peu conformes à mon temperament, tout cela me fait avancer à grands pas vers la fin de ma course. Mais je puis vous assurer que je quitteray la vie sans regret. En abandonnant pour toûjours ma patrie, mes parens, & mes amis, quelle vûë ai-je dû me proposer, sinon de consacrer le reste de mes jours au service de Jesus-Christ ? Que ma vie soit donc plus longue ou plus courte, peu m'importe.

Cependant il ne faut pas vous dissimuler, mon cher Frere, que si d'un costé nos fonctions sont pénibles, d'un autre costé elles sont bien consolan-

tes. Certaines rencontres imprévuës que Dieu nous ménage de temps en temps pour faire glorifier son saint Nom, nous dédommagent au centuple de toutes nos peines, & nous font en quelque sorte oublier nos travaux. Je ne vous en citeray qu'un exemple entre plusieurs.

Il y a peu de temps que j'entrepris par eau un assez long voyage : la Barque qui me portoit, & où j'avois passé la nuit, se trouva le lendemain matin auprès d'une autre qui appartenoit à un Chrestien. On la reconnut au Nom de JESUS, que les Chrestiens ont coutume de placer dans l'endroit où les Idolâtres attachent plusieurs ornemens superstitieux. Le Maistre de ma Barque qui s'en apperçut le premier, s'écria aussi-tost : Hé quoy ! mes «

» amis, vous estes Chrestiens ?
» Ah ! que j'ay de douleur d'a-
» voir laissé passer cette nuit sans
» vous connoistre ? Je vous au-
» rois appris que j'ay avec moy
» un Missionnaire. Le Batelier transporté de joye, & sans songer mesme à répondre à son Compagnon, se mit à crier de toutes ses forces, & à appeller d'autres Barques unies à la sienne pour le mesme commerce, qui estoient parties un moment auparavant. Elles revinrent sur leurs pas sans sçavoir dequoy il s'agissoit. Mais ces bonnes gens n'eurent pas plustost sçû la raison pour laquelle on les avoit appellez, qu'ils sortirent de leur Barque afin de me joindre. Les deux premiers qui m'aborderent, estoient d'anciens & de
» fervens Chrestiens. Ah ! mon
» Pere, me dirent-ils en me sa-

lüant, il y a trois ans que « nous cherchons inutilement un « *Chinfou*, c'eſt-à-dire, un Pere « ſpirituel. Voici ſept groſſes Bar- « ques ſur leſquelles il y a cin- « quante perſonnes : quelques- « uns ont reçû le Bapteſme; d'au- « tres qui ont renoncé depuis « long-temps au culte des Idoles, « le demandent avec inſtance : « Ne pourriez-vous pas leur ac- « corder une demie journée pour « achever de les inſtruire, & leur « procurer une grace après la- « quelle ils ſoupirent depuis tant « d'années? «

Ils finiſſoient de parler, lorſ-que ceux de leur ſuite arrive-rent : ils me ſaluerent tous en frappant la terre du front, ſelon le cérémonial Chinois. Je les fis lever, & je leur dis que ma joye en ce moment ne ce-doit en rien à celle qu'ils me té-

moignoient avoir, que nulle affaire ne pouvoit m'empeſcher de leur accorder autant de temps qu'ils en ſouhaitteroient pour leur inſtruction; qu'ils ne ne devoient pas regarder cette rencontre qui leur eſtoit ſi agréable, comme une choſe fortuite & arrivée par hazard; qu'elle avoit eſté menagée par la providence ſpeciale d'un Dieu qui les aime, & qui veut leur ouvrir le chemin du Ciel; qu'ils n'avoient qu'à préparer la plus grande de leurs Barques d'une maniere propre à tenir noſtre aſſemblée, & que je m'y rendrois auſſi-toſt qu'elle ſeroit preſte.

Les Chinois ont toujours ſur leurs Barques quantité de Nattes fort minces, d'environ cinq pieds en quarré : ils les dreſſent en forme de voûte, pour

se défendre de la pluye & des ardeurs du Soleil. Ces bonnes gens formerent en très-peu de temps avec ces nattes une espece de longue Salle sur une Barque. Je m'y transportay, & j'employay presque tout le jour à les instruire ; je m'attachay principalement à leur donner une grande idée du nom Chrestien, & à exciter dans leurs cœurs de vifs sentimens de componction & de Penitence. Je ne puis me ressouvenir, mon cher Frere, sans avoir encore les yeux moüillez de larmes, de l'attention, ou plustost de l'avidité avec laquelle ces pauvres gens m'écoutoient, & de la ferveur qu'ils faisoient paroistre en prononçant les divers actes que je leur inspirois.

L'instruction achevée, je les

interrogeay l'un après l'autre ſur les articles principaux qu'ils devoient croire. J'en trouvay deux ou trois qui n'eſtoient pas fermes dans leurs réponſes. Je les avertis de ſonger ſerieuſement à ſe faire inſtruire ; que je ne les admettrois pas pour ce jour-là au Bapteſme, mais qu'il ſe preſenteroit quelque autre occaſion où ils pourroient le recevoir. Ils ſe jetterent auſſitoſt à genoux : Hé ! mon Pere,
„ me dirent-ils fondant en pleurs,
„ quand la trouverons-nous cet-
„ te occaſion ? Il y a trois ans que
„ nous la cherchons en vain.
Leurs parens qui eſtoient Chreſtiens, joignirent d'inſtantes priéres à leurs larmes, & me ſolliciterent vivement en leur faveur, en m'aſſurant qu'ils apporteroient tous leurs ſoins à leur inſtruction. Leurs ſollici-

tations furent si pressantes, que je ne crus pas devoir permettre qu'il se répandist ce jour-là d'autres larmes que des larmes de joye ou de contrition. Ainsi, je leur conferay à tous le saint Baptesme. La céremonie finit par quelques prieres, qui furent prononcées à haute voix par les anciens & les nouveaux Chrestiens réünis ensemble.

On oblige les Catechumenes avant qu'ils reçoivent le Baptesme, à apporter les Idoles & tout ce qu'ils ont de superstitieux. Le Missionnaire les brusle, & en échange il donne des Images de nostre Seigneur, & de la sainte Vierge, des Chapelets, & des Médailles. Les Idoles qu'ils m'avoient apportées dès le matin estoient rangées sur ma Barque, & j'attendis à les brusler que je fusse de retour

dans ma maiſon. Je vis arriver de nouvelles Barques qui devoient paſſer la nuit au meſme endroit où nous eſtions. C'eſtoit un lieu deſert ſur le bord d'un Lac, qui a 80. lieuës de circuit, & qu'on appelle *Tong tin hou.* Il me vint alors une penſée que je propoſay à mes Neophytes : c'eſtoit de dreſſer un bucher de ces Idoles, d'y mettre le feu, & de rendre à Dieu à genoux nos actions de graces, juſqu'à ce qu'elles fuſſent conſumées. Je me perſuaday que cette cérémonie feroit de grandes impreſſions non-ſeulement ſur les nouveaux Chreſtiens; mais encore ſur les Infideles qui venoient d'arriver. Mon idée fut generalement approuvée des Chreſtiens; ils ſortirent auſſi-toſt de leurs Barques, & ſe rangerent en de-

mi cercle autour du bucher, & quand on y eut mis le feu, ils s'agenoüillerent, & entonnerent des Hymnes & des Cantiques en langue Chinoise.

La curiosité attira, comme je l'avois prévû; les Infidéles à ce spectacle. Ils demandérent au Maistre de ma Barque ce que signifioit cette cérémonie. Quand il le leur eut expliqué, « *Eo si leo*, s'écrierent-ils, quel « dommage! Il y a là pour plus « de dix onces d'argent: au lieu « de les brusler, que ne nous les « donnez-vous? Le Neophyte « leur répondit par une comparaison plus capable de frapper l'esprit de ces sortes de gens, que les raisons les plus solides. Si j'avois acheté un « reméde chez un Droguiste, « lui dit il, & qu'ensuite un « homme habile m'eut fait con- «

» noiſtre que ce prétendu re-
» méde eſt un poiſon , vou-
» driez-vous que je vous trom-
» paſſe , comme j'aurois eſté
» trompé , & que vous amuſant
» de l'eſpoir d'une prompte
» guériſon , je vous livraſſe à
» une mort certaine ? Appli-
» quez ce que je vous dis à la
» demande que vous me faites.
Ils parurent ſatisfaits de cette réponſe, & ils virent tranquillement bruſler les Idoles.

Je m'approchay d'eux après la cérémonie, & je les entretins des véritez de la Religion : je leur diſtribuay auſſi quelques Livres où ces véritez ſont expliquées d'une maniére claire & intelligible : c'eſt une ſemence qui ne rapporte pas ſur le champ ; mais qui germe avec le temps, & qui pouſſe ſon fruit lorſqu'on s'y attend le moins.

Vousi hien est toujours le lieu de ma residence ordinaire : c'est une Ville du troisiéme ordre. Cette Ville & quatre autres sont de la dépendance de *Tchang tcheou fou*, Ville du second ordre. Quoyque j'aye soin des Chrestiens répandus dans ces cinq Villes, *Vousi hien* a esté choisie préférablement aux autres pour estre la demeure du Missionnaire, parce que la Chrestienté y est plus nombreuse.

La Foy de mon troupeau a esté mise en ces derniers temps à une rigoureuse épreuve. Vous avez pû lire dans le XIV. Recueil des Lettres de nos Missionnaires, l'Edit peu favorable à la Religion, que l'Empereur porta il y a deux ans, au sujet des plaintes qu'un Mandarin nommé *Tchin mao*, avoit

faites des Européans. Comme cet Edit eſtoit conçû en termes obſcurs & équivoques, on obtint par les mouvemens qu'on ſe donna, & par la protection de quelques amis puiſſans, qu'il ne s'executeroit pas à la rigueur. Il n'a pas laiſſé d'exciter divers orages dans les Provinces. Les Chreſtiens de *Kiang in hien*, l'une des Villes de mon diſtrict, ne furent pas épargnez : on y avoit reçû l'Edit le jour meſme que j'y arrivay, ſans que j'en euſſe aucune connoiſſance ; j'allay ſelon ma couſtume rendre mes devoirs aux Mandarins : perſuadez que le Chriſtianiſme eſtoit proſcrit dans l'Empire, ils refuſerent de recevoir ma viſite. Cette diſpoſition des Mandarins à mon égard fut bien toſt connuë des Bonzes, qui firent auſſi-toſt é-

clatter leur haine & leur animosité. Je fus personnellement maltraitté ; mais le fort de la tempeste tomba sur mes pauvres Chrestiens : les principaux furent citez au Tribunal du Mandarin, & y reçûrent une cruelle bastonnade : d'autres ne purent échaper à ce mauvais traittement qu'à force d'argent : il y en eut à qui on ne voulut jamais permettre de cultiver leurs terres, parce qu'ils ne voulurent pas contribuer au culte des Idoles.

Vous n'aurez pas de peine à juger, mon cher Frere, l'accablement de tristesse où je me trouvay, en voyant souffrir ainsi mes chers Disciples, & s'évanoüir en un instant les grandes esperances que j'avois conçûës d'accroistre mon troupeau. Cinq cens Idolâtres se

disposoient alors au Baptesme ; & il y en avoit parmi eux d'un rang distingué, entre autres un jeune homme, dont le Pere avoit esté Gouverneur de cette Ville, & un Mandarin de Guerre. Cette charge répond à peu près à celle de Colonel en en France.

Mon dessein estoit d'acheter une Maison dans cette Ville, & d'y bastir une Eglise : j'y avois destiné environ trois cens écus, qui estoient le fruit des épargnes que j'avois faites pendant quinze ans sur ma Pension annuelle : Cette somme a esté employée au soulagement de mes Neophytes persecutez, qui ont fait paroistre une fermeté inébranlable. Je ne la regrette point : c'est un argent qui appartenoit à Nostre Seigneur, il n'a pas voulu que j'en

fisse l'usage que je m'estois proposé ; il m'en a marqué un autre quilui estoit plus agréable ; j'en suis également content.

Vous finissez vostre Lettre, Mon cher Frere, par des offres de service, ausquelles je suis très-sensible. Si j'avois quelque demande à vous faire, elle ne regarderoit pas ma personne, mais uniquement le service de Dieu, & l'entretien des Catechistes si nécessaires pour étendre la Religion, & pour conserver la piété des nouveaux Fidéles. Nous ne pouvons pas nous passer de la protection des Mandarins, & l'on ne s'entretient dans leurs bonnes graces, qu'en leur faisant de temps en temps quelques présens. Les Chinois ont accoustumé de leur offrir de l'argent ; une pareille

dépenſe eſt audeſſus de nos forces. Six piſtoles ne ſeroient pas un preſent digne d'un Mandarin, & cette ſomme toute modique qu'elle eſt, ſuffit pour la ſubſiſtance d'un Catechiſte, qui s'occupe uniquement des fonctions de zele, & qui contribuë par luy-même à la converſion d'un grand nombre d'Infidéles. Ainſi nous nous ſommes mis en poſſeſſion de ne preſenter aux Mandarins, que quelques curioſitez d'Europe. Voicy à peu près ce qui peut leur faire plaiſir: des Montres, des Teleſcopes, des Microſcopes, des Lunettes, des Miroirs de toutes les eſpeces, plats, convexes, concaves, ardens, &c. de belles Perſpectives peintes ou gravées, des Mignatures, des Modes enluminées, des Etuis de Mathematique, des

Quadrans, des Compas, des Crayons de mine de plomb, des Toiles bien fines, des Ouvrages d'Email, &c. Je vous prie ſur-tout de ne me pas oublier dans vos prieres, comme je ne vous oublie jamais dans les miennes, eſtant avec toute l'affection & la tendreſſe imaginable, &c.



EXTRAITS

De quelques Lettres écrites ces années dernieres de la Chine & des Indes.

DU PERE D'ENTRECOLLES.

A Pekin le 19. d'Octobre 1720.

NOus ressentismes le 11. Juin à neuf heures & trois quarts du matin, un tremblement de terre, qui dura environ deux minutes ; ce n'estoit là que le prélude de ce qui devoit arriver le lendemain. Les secousses recommencerent vivement à sept heures & de-

mie du soir, & continuerent de mesme pendant l'espace d'environ six minutes. Dans toute autre occasion une minute passe viste, mais elle paroissoit bien longue dans la triste situation où nous nous trouvions. Un Ciel noir qui s'embrase çà & là par intervalle, & qui menace de tous costez de lascher la foudre; une mer dans sa plus implacable fureur, sont des spectacles bien moins effrayans, que ces soudaines & irrégulieres agitations de la terre. On ne sçait alors où trouver un asile : le toict qui vous couvre va, ce semble, vous écraser; les murailles qui vous environnent semblent estre sur le point de fondre sur vous; la terre qui vous porte est preste à vous engloutir. Fuit-on un danger? on se jette dans un au-

tre : on court à la mort par le desir mesme de sauver sa vie ; c'est ce qui m'arriva : je sortis de ma chambre avec précipitation, & il ne s'en fallut rien que je ne fusse enseveli sous les ruines d'un bastiment voisin ; du moins fus je enveloppé d'un tourbillon de poussiere, d'où je ne pus me tirer qu'avec l'aide d'un Valet, qui me conduisit, comme il auroit fait un aveûgle, dans une cour spacieuse qui est devant nostre Eglise. Je fus effrayé de voir cette masse énorme pancher de costé & d'autre, bien que les murailles ayent en basdix pieds, & cinq en haut d'épaisseur : les cloches nous auroient marqué par leurs sons irréguliers le redoublement des secousses, si on eust esté en estat d'y faire attention. On n'entendoit dans

toute la Ville qu'un bruit confus de cris & de hurlemens, chacun craignant pour soy une destinée semblable à celle de ses voisins, qu'on croyoit estre accablez sous les ruines des édifices. Le calme revint enfin, quoyqu'on ne laissast pas d'éprouver le reste de la nuit dix autres secousses, mais qui furent moins violentes que celles dont je viens de parler. On ne commença à se tranquilliser qu'au point du jour, lorsqu'on vit que le mal n'estoit pas aussi grand qu'on se l'estoit figuré. Il n'y a guéres eu que mille personnes écrasées dans Pekin : comme les ruës y sont la plus-part fort larges, on pouvoit aisément se mettre hors dela portée des bastimens qui s'écrouloient. Nous avons eu vingt jours de suite par inter-

valle quelques legers tremblemens : il y en a eu de semblables à cent lieuës aux environs de Pekin : on croit qu'ils ont esté causez par les Mines qui se trouvent dans les montagnes qu'on découvre à l'occident de Pekin, d'où l'on tire tout le charbon de terre qui se consume dans le Payis. Un peu au-delà des premieres montagnes, *Cha tchim* lieu très-peuplé, d'un grand commerce, & dont la triple enceinte de murailles forme comme trois Villes differentes, a esté abysmé à la troisiéme secousse du grand tremblement que j'ay décrit. Dans un Village il s'est fait une large ouverture, par laquelle il y a de l'apparence que les exhalaisons sulphureuses se sont évaporées. Dans cette mesme année en Tartarie à 150. lieuës d'icy,

d'icy, il s'est ouvert un volcan dans un vallon entouré de montagnes. C'est ainsi que le Createur de l'Univers avertit les Infideles, qu'ils ne doivent leurs hommages qu'à luy seul, & que quand il luy plaist, il arme les créatures insensibles pour venger ses interests, & punir les hommes coupables.

Le tremblement de terre, qui dans Pekin a mis le sceau à la reprobation de tant d'Idolâtres écrasez ou étouffez, a esté un coup de prédestination pour le seul Chrestien que nous y ayions perdu. Il s'appelloit Pierre *Fan*: il estoit né esclave d'un Mandarin Tartare, aussi considerable par ses richesses que par son rang. Ce Mandarin idolâtre avoit fait plusieurs tentatives inutiles, pour engager le Neophyte dans des ac-

tions ſuperſtitieuſes, qui concernoient le culte des Idoles : il ne ſe rebuta point de ſa fermeté & de ſa reſiſtance, il entreprit meſme de luy faire renoncer ſa Foy : il eut recours d'abord aux careſſes, aux promeſſes, & aux bienfaits : puis il en vint aux menaces, enſuite aux mauvais traittemens, & il le fit battre pluſieurs fois d'une maniere cruelle: Rien n'ébranla le conſtance du Neophyte. « Je ſuis » voſtre Eſclave, luy diſoit-il, » mon corps eſt à vous, mais » mon ame eſt uniquement à » Dieu ; vous pouvez m'oſter » la vie, mais vous ne m'oſte- » rez jamais ma foy. » Cette réponſe irrita de plus en plus le Mandarin : après luy avoir fait donner une cruelle baſtonnade, il le fit attacher à un po- » teau : C'eſt à ce coup, lui dit-

il transporté de fureur, qu'il « faut que tu renonces à ta Re- « ligion; ou bien, si tu hesites un « instant, on te coupera la « chair par morceaux, on la « grillera à tes yeux, & on la « donnera à mes chiens pour « leur servir de pasture ». Ces menaces ayant esté inutiles, on en vint à cette barbare execution. Le Neophyte vit tranquillement sa chair devorée par les chiens, & il n'en fut que plus inébranlable dans sa foy. Le Maistre vaincu par la constance de son Esclave, parut mettre fin à la persecution. Il estoit Mandarin dans le Tribunal des Trésoriers, & il voulut à quelque-temps de-là obliger le Neophyte à détourner secrettement une somme d'argent, du Trésor Imperial. Celuy ci refusa de lui obéir, sur ce que la

loy qu'il professoit ne luy permettoit pas de cooperer à une pareille injustice. Cette nouvelle resistance ne fut pas impunie ; on l'inquietta par l'endroit qui luy estoit le plus sensible, en luy ostant les moyens de pratiquer les devoirs de sa Religion : on mit une garde à la porte de la maison, pour l'empêcher de sortir & d'aller à l'Eglise. L'ardeur du Neophyte ne fut pas ralentie par cet obstacle, & il trouva le secret de le surmonter. Au plus fort de l'hiver, il sautoit de grand matin la muraille, venoit entendre la premiere Messe, & s'en retournoit par le mesme endroit chez son Maistre, sans que personne en eust connoissance que sa Femme, pour laquelle il n'avoit rien de caché. Tant de vertu & de probité

toucha enfin le cœur du Mandarin : il jugea qu'un homme de ce caractere estoit incapable d'aucune action qui fust contraire à son devoir, & il avoit pris le dessein de le faire son premier Intendant. Mais Dieu avoit d'autres vûës sur son serviteur : il fut presque écrasé durant le tremblement de terre, & il ne luy resta de vie que pour se préparer à la mort. Il rendit son ame à son Créateur avec de grands sentimens de pieté, & prononçant les saints noms de JESUS & de MARIE.

Au recit d'une mort si édifiante, je joindray la conversion d'une Veuve d'un rang très distingué, belle-sœur du Président de la Cour, qui a dans son ressort la Tartarie & les Royaumes tributaires, & qui

estoit ci-devant Gouverneur-General des deux plus belles Provinces de la Chine *Nanking* & *Kiamsi*. Le P. Jartoux luy confera l'année passée le Baptesme dans son lict où elle estoit malade, & quatre jours avant sa mort. Elle avoit déclaré à ses Enfans & à sa famille, qu'estant Maistresse de ses volontez, elle leur deffendoit expressément de témoigner la moindre opposition à son dessein. Tandis que le Missionnaire faisoit la cérémonie en présence de toute la famille, elle s'écria jusqu'à deux fois d'une voix claire & distincte : *Ha! que je sens de consolation !* A peine le Missionnaire se fut-il retiré, que sa sœur la Presidente vint lui rendre visite. La malade luy annonça aussi-tost qu'elle estoit Chrestienne, & qu'el-

le avoit esté baptisée par *Tou lao ye*, (c'est le nom Chinois du P. Jartoux) la Presidente après un moment de réflexion, la loüa hautement, & lui recommanda de ne penser plus qu'à son salut, & d'observer exactement ce que le Pere luy avoit enseigné. Elle connoist fort le Missionnaire, qui depuis douze ans avoit lié une amitié étroite avec son Mari : mais que le sort de ce dernier est à plaindre ! Il est mort depuis peu dans son infidelité en Tartarie, où Dieu ne permit pas que le Pere Jartoux se trouvast, pour travailler au salut de ce Mandarin son ami, qui ne paroissoit pas fort éloigné du Royaume de Dieu.

DU PERE TURPIN.

A Ponticheri en l'année 1718.

PUiſque vous ſouhaittez ſçavoir la maniere dont on appreſte le coton, & dont on fait la toile aux Indes, il me ſera aiſé de vous ſatisfaire, parce qu'avant que de vous répondre, j'ai tiré des Ouvriers meſmes toutes les connoiſſances que j'ay crû néceſſaires ſur ce ſujet.

Le Coton naiſt aux Indes, d'un Arbriſſeau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorſqu'il eſt grand, il jette un fruit verd de la groſſeur d'une noix verte. Quand le fruit commence à meurir, il s'entrouvre en forme de croix.

Alors le Coton commence à paroistre. Lorsqu'il est tout-à-fait meur, il se divise en quatre parties égales, qui se séparent entierement, & qui ne se tiennent que par la tige. On cueille aussi-tost le Coton meslé avec la graine. Mais comme cette graine y est fortement attachée, on la sépare par le moyen d'une petite machine assez ingenieuse d'environ 13. à 14. lignes de diametre, & de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux piéces de bois, qui sont de la hauteur d'une coudée, & de la grosseur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux Cylindres ou Axes sont placez immediatement l'un sur l'autre à une ligne ou à une ligne & demie de distance, en sorte que les graines de Coton ne puissent

pas paſſer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine , c'eſt que par le mouvement de la manivelle qui tient au Cylindre d'enhaut, ces deux Cylindres ſe meuvent en un ſens contraire. Cela ſe fait par le moyen de deux pieces de bois, qui communiquent avec les deux axes du coſté oppoſé à la manivelle, & qui eſtant en forme de vis s'engrénent l'un dans l'autre. D'où il arrive que la manivelle faiſant tourner le Cylindre d'enhaut dans un ſens, le bout du meſme Cylindre s'engrenant dans le bout de l'autre , le fait mouvoir dans un ſens contraire. Il ſuit de ce mouvement que le Coton qu'on approche de ces deux Cylindres , eſt attiré & paſſe entre deux, en laiſſant tomber les graines qui y eſtoient embar-

rassées. Ces graines sont destinées à ensemencer les terres propres au Coton.

On carde ensuite le Coton ; cela se fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait le charpis. Ensuite on l'étend sur une natte, & on acheve de le carder avec un arc assez long qu'on met dessus, & dont on pince la corde, en sorte que les vibrations tombant frequemment & fortement sur le Coton, le fouettent, & le rendent fort rare & fort délié. On le donne ensuite à des Ouvriers hommes & femmes pour le filer, ce qui se fait avec un roüet, qui est plus petit que ceux dont on se sert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent presque de l'habileté des fileurs & des fileuses. Il y en a de fin & de grossier, & entre ces

deux extremitez, il y en a aussi de plusieurs sortes. Au reste, on ne lave point le fil; mais après l'a-voir mis en écheveau, on le donne au Tisserand. Celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour la trame, & reserve le plus fin pour ourdir la toile: ce qui suppose que dans le fil de mesme espece, il y a toujours de la différence. On fait bien boüillir dans l'eau chaude le fil reservé pour la trame, & lorsqu'il est bien chaud on le plonge dans de l'eau froide: c'est là toute la préparation qu'on luy donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile, se prépare en cette maniére. On le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de Vache en assez petite quantité. Ensui-

te on exprime l'eau, & on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert, & enfin, on le fait sécher au soleil. Quand il est bien sec, on le devide, ce qui se fait en cette maniere : on plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, & à la distance d'une coudée l'une de l'autre, dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Ensuite de jeunes Enfans entrelassent en courant le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils estant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premieres, pour tenir le fil en sujettion, & pour le mieux préparer. Après quoy on roule le fil avec les lattes qui

forment comme une longue claye, & on le porte ainſi dans un étang, où après l'avoir laiſſé tremper pendant un bon quart d'heure, & l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laiſſer ſécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'eſt pour cela qu'on replante de nouveau cette claye à terre, comme ci-devant, par le bout des lattes, & les Tiſſerands aſſis auprès de la claye revoyent les fils l'un après l'autre : ils en oſtent le petit Coton ſuperflu, ils tordent les fils rompus, & arrangent ceux qui n'eſtoient pas en leur place. Ce travail eſt fort ennuyeux.

Après ce travail on penſe à donner au fil la préparation néceſſaire pour le mettre en œuvre.

Pour cela on arrache la claye, & on l'étend ſur des chevalets poſez d'eſpace en eſpace à hauteur d'appui : puis on luy donne le *Canje*. Ce *Canje* n'eſt autre choſe que l'eau du ris cuit, mais qui eſtant gardé depuis long-temps eſt extrêmement aigre, & d'un acide très-fort. On frotte ce fil de tous coſtez avec le *Canje*, juſqu'à ce qu'il en ſoit pénétré, & enſuite on exprime avec les doigts le *Canje* qui reſte ſur la ſuperficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui ſe ſont entremeſlez lorſqu'on a donné le *Canje* : cela ſe fait d'abord avec les doigs ; mais enſuite bien mieux avec une eſpece de vergettes arrondies par le bas, dont les filamens s'inſinuant entre les fils, les nettoyent parfaitement, les uniſſent, & en reſſerrent toutes les parties. Ce travail dure

long-temps : après quoy on passe sur le fil une colle faite de ris cuit ; & pour mieux étendre cette colle, on y fait passer une seconde fois les vergettes. Enfin, on laisse un peu sécher le fil en cet estat, & pour derniere préparation on frotte le fil avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il est à observer que ces differens apprests qu'on donne au fil, se doivent donner des deux costez de la claye, en sorte qu'après avoir donné de l'apprest d'un costé, on tourne la claye de l'autre costé, pour y donner le mesme apprest.

Au reste, lorsque le fil ainsi préparé est bien sec, il est si beau, si net, si égal, qu'il ressemble à du fil de soye : sans le *Canje*, & les autres apprests

qu'on lui donne, le fil de Coton n'auroit pas à beaucoup près la beauté qu'il a : car le *Canje*, ainsi aigri resserre & réünit en mesme-temps les filamens insensibles qui composent le fil ; & la colle venant pardessus, les tient & les lie dans cet estat, en leur donnant plus de corps & plus de consistance pour estre mis en œuvre. Enfin l'huile sert à adoucir & à rendre plus flexible le mesme fil. Lorsqu'il est ainsi préparé, on le met sur le métier, & on en fait les Mousselines, les *Salempouris*, * & generalement toutes les Toiles qu'on voit aux Indes, dont la difference dépend uniquement du fil & de la main du Tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile, est à quelque difference près

* Espece de Toile de Coton.

aſſez ſemblable à celui dont on ſe ſert en Europe ; & la maniere de la faire, eſt à peu près la meſme. La toile faite, il faut la blanchir, & luy donner ce beau luſtre que le Coton porte avec ſoy. On la met donc entre les mains du Blanchiſſeur ; qui d'abord la fait tremper quelque-temps dans l'eau froide ; enſuite l'ayant retirée, & en ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a meſlé de la fiente de Vache. Quand il en a tiré cette eau, il l'étend ſur la terre, & la laiſſe quelque-temps à l'air. Enſuite il la tord, & la roule en forme de cylindre concave ſur l'ouverture d'une grande cuve d'eau boüillante. La vapeur qui s'éleve de cette eau boüillante, ſe répand & ſe filtre dans la Toile imbuë

des sels les plus subtils de la fiente de Vache, & par sa chaleur délaye & fait sortir les ordures de la Toile. C'est-là la premiere lessive qu'on luy donne. On la laisse en cet estat toute la nuit, & le lendemain on la lave, & on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour on jette la mesme Toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche & legere, qui est tout-à-fait sterile, & qui sans doute est remplie de quantité de sels. On met de cette terre & de la chaux en égale quantité. On fait ensuite tremper & on frotte bien la Toile dans cette eau, après quoy on en exprime l'eau, & on laisse la toile quelque-temps étenduë à

l'air : on la tord de nouveau, & l'ayant miſe comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le meſme meſlange, on luy laiſſe prendre la ſeconde leſſive, qui en filtrant de nouveau toutes les parties de la Toile avec le ſecours des ſels dont elle eſt imbuë, acheve de luy oſter la ſaleté qui lui reſtoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne ſoit pas encore aſſez blanche, on réïtere cette ſeconde leſſive, après quoy on la lave, & on la bat fortement dans de l'eau claire. Enſuite on la fait ſécher au ſoleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *Salempouris*, & à d'autres Toiles ſemblables : on les plie en dix ou douze doubles, & après les a-

voir mis ſur une planche bien polie, on les bat à grands coups de maſſe pour les unir davantage, & leur donner le dernier luſtre.

****

DU PERE PAPIN.

A Chandernagor de Bengale, en l'année 1711.

JE continue à vous faire part des remarques que j'ay faites ſur la maniere dont nos Indiens exercent la Medecine. Leurs remédes ſont ſimples, & j'en ay vû ſouvent des effets extraordinaires.

Pour ſoulager ceux qui ſentent une grande douleur de teſte avec des élancemens, nos Medecins de Bengale meſlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, & après avoir

bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, & en frottent fortement la fontaine de la teste: ils disent que rien n'est plus propre à rafraischir le sang. Ils donnent aussi la mesme dose à boire pour la retention d'urine.

Ils traittent les éresipeles de la teste en appliquant les sangsuës; & pour les faire mordre, ils les irritent en les tirant avec les doigts trempez dans du son moüillé.

La chaux éteinte est icy d'un assez grand usage: ils l'appliquent aux temples pour le mal de teste qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement sur les piqueures de scorpions, de freslons, &c. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflez, du ventre, & les

vents, ils la meslent en petite quantité avec du miel, dont ils font une espece d'emplastre, qui tombe de luy-mesme quand il a fait son operation. Avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur remede contre les vers du ventre, c'est un verre d'eau de chaux pris trois matins de suite. Pour les vers qui s'engendrent dans les playes, ils meslent un peu de chaux avec le jus de Tabac.

Le *Cucuma* ou *Terra merita*, n'est pas moins en usage que la chaux. Ils s'en frottent le front, le dedans des mains, & le dessous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feüille de Haricots de Bengale broyée, mise dans un

nouet, & ſentie pluſieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fiévre tierce. J'ay vû depuis un mois un de nos Médecins qui donnoit dans un noüet la fleur entiere & non froiſſée de *Leukantemum* ou Camomile blanche à ſentir pour le meſme mal; & deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet où il avoit un herbe froiſſée avec les doigts, dont il touchoit legerement le front, les temples, la fontaine de la teſte, l'endroit du bras où l'on a couſtume de ſaigner, les poignets, le dedans & le dehors de la main, l'umbilic, les lombes, les jarrets, le deſſus & le deſſous des pieds, & la region du cœur. L'accès fut médiocre, & la fiévre ne revint plus. Je crois que ce nouet eſtoit rempli de feüilles de Haricots du

du payis, car ils n'employent pas ceux de l'Europe.

Je ne sçay pas où un Chirurgien Allemand, qui estoit sur les Vaisseaux Hollandois, avoit appris que les Haricots sont très-utiles contre le scorbut : il en ordonnoit le boüillon aux plus malades ; aux autres, il les faisoit manger fricassez avec de l'huile, & il les guérissoit,

Les habiles Medecins jugent de la grandeur du mal par le pouls : le commun en juge par le froid ou par la chaleur exterieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans quand la chaleur domine au dehors. Alors ils sont inexorables, pour ne point permettre de boire, de crainte du *Sannipat* ; c'est une espece de léthargie, qui sans troubler beaucoup la rai-

ſon, cauſe la mort en peu de temps.

De toutes les Fiévres, ils ne craignent que la double-tierce: pour celles qui commencent par le friſſon & par le tremblement, ils font avaler une eſpece de boüillie de ris cuit avec une cuillerée de poivre entier, & une teſte d'ail concaſſée. Ce remede fait ſuër les malades, & les délivre de la ſoif. Quand on a froid au corps, & chaud aux mains & aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de ſuite, trois cuillerées du ſuc d'une petite herbe, que je crois eſtre le Chamædris rampant, avec du jus de gingembre verd: peut-eſtre que le gingembre ſec avec du ſucre auroit le meſme effet que le verd.

Il y en a qui pour décharger les poulmons d'une pituite

crasse & visqueuse, veulent qu'on fume au lieu de tabac, l'écorce séche de la racine de Verveine. D'autres pour incisser cette humeur dans la toux, font torrefier parties égales de cloud, de canelle, de poivre-long, qu'ils meslent avec du miel corrigé par une teste de cloud rougie au feu; cette composition estant faite, ils en mettent de temps en temps sur la langue.

J'ay vû des Persans qui pour nettoyer les vaisseaux salivaires & les amigdales, d'une humeur épaisse & gluante, se gargarisoient avec une décoction de lentille, & ils s'en trouvoient bien.

Je connois un Indien qui a au milieu du front la cicatrice d'une profonde brûlure qu'on luy fit à l'âge de douze ans pour le

guérir de l'épilepsie. On le brusla jusqu'à l'os, avec un bouton d'or, dans le paroxisme, & il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remede plus aisé. Dans le commencement du paroxisme, ils appliquent derriere la teste dans l'endroit, où les deux gros muscles qui la relevent, se séparent, deux ou quatre grosses sangsuës; & si elles ne produisent rien, ils en ajoustent d'autres, jusqu'à ce que le malade revienne à luy.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis dès la veille au soir une cuillerée de Cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concassé & grillé comme du Caffé. Si c'est un cours

de ventre bilieux, ils meslent de l'*Opium* avec du miel, dont ils font un emplastre qu'ils posent sur l'umbilic.

Ils froissent les écailles d'huitre sur une pierre avec de l'eau, & ils en font un liniment, dont ils se servent pour l'enflure du scroton : ils employent le mesme remede pour toutes les fluxions froides.

Quands ils veulent faire suer un malade, ils le font asseoir sur un siége, ils luy couvrent tout le corps excepté la teste, & dessous ils mettent de l'eau chaude où l'on a fait boullir la *Stramonia*, la grosse Germandrée, l'*Eryssimum*, &c. Je croy qu'ils y mettroient du Buis s'ils en avoient ; car le Buis épineux que nous avons à Bengale, n'a pas la mesme vertu que le Buis qui croist en Europe.

Il y a ici une maladie aſſez commune, accompagnée de ſueurs extraordinaires qui cauſent la mort. Le remede eſt de donner des cordiaux, & de ſemer dans dans le lit du malade quantité de ſemence de lin, laquelle meſlée avec la ſueur, fait un mucilage qui reſſerre les pores par ſa froideur.

Pour guérir les Dartres, ils mettent une larme d'encens maſle, dans deux ou trois cuillerées de jus de Limon, & ils en baſſinent l'endroit où eſt la Dartre. On en eſt guéri en trois ſemaines ; on ſent de la fraiſcheur en appliquant ce remede.

Ils guériſſent le *Panaris* fort aiſément. Ils font mortifier ſur la braiſe un morceau de la feüille d'une eſpece de lys qui croiſt à Bengale : ils le mettent ſur le

mal deux fois le jour : au bout de trois jours le pus est formé. Ce remede cause beaucoup de douleur. Ils employent le mesme remede pour resoudre les froncles & les duretez, & pour les faire percer. Je m'en suis servi moy-mesme pour un abcez caché sous les muscles du bras : je le fis sortir avec un cataplasme d'oignons, & de gingembre verd, fricassez dans l'huile de moutarde. Quand l'abcez parut, les feüilles de lys le dissiperent entierement. Ce cataplasme se met sur les parties attaquées de la goutte, & sur le ventre pour la colique venteuse.

Le scorbut n'est pas inconnu dans ces contrées : on le nomme *Jari.* Nos Medecins purgent d'abord celuy qui en est attaqué, après quoy ils luy

font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre verd, & de grand basilic, parties égales. Leur gargarisme se fait avec du miel & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulceres qui sont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun, qu'on appelle *Agrom.* La langue se fend & se coupe en plusieurs endroits : elle est quelquefois rude, & semée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, à ce qu'ils disent, d'une grande chaleur d'estomach. Pour remede, ils donnent à mascher du basilic à graine noire ; ou bien ils en font avaller le suc ferré avec la teste d'un cloud. Quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse mente.

Il y a encore icy une sorte d'ulceres, qu'ils appellent fourmilliere de vers : & en effet, ce sont plusieurs ulceres qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers : l'un se guérit & l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent sur la partie malade de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits, & sur le plomb ils attachent des figues du payis bien meures : les vers passent par les trous du plomb & se jettent dans le fruit qu'on oste aussitost ; & alors l'ulcere se guérit.

Un Chirurgien du payis m'a dit il y a peu de jours, qu'il venoit de guérir un ulcere corosif & très-infect, qu'avoit un Indien audessus du pied, en luy mettant une couche de

Tabac grossierement pulverisé de l'épaisseur d'une piéce de quinze sols, & du sel pilé d'une égale épaisseur. On lui appliqua ce remede tous les matins ; & il fut guéri en vingt jours.

FIN.

TABLE.

Lettre du P. Bouchet.

par

TABLE.

Lettre du P. Desideri.

Lettre du P. Bouchet.

Lettre du P. Labbe.

Lettre du P. Porquet.

TABLE.

EXTRAITS de quelques autres Lettres, 380

Du P. d'Entrecolles.

Du P. Turpin.

Du P. Papin.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

PAge 52. *lig.* 11. auque laboutiſſent, *liſ* auquel aboutiſſent. *P.* 121. *l.* 14. ou d'un fille, *liſ.* d'une fille. *P.* 142. *l.* 2. viellards, *liſ.* vieillards. *P.* 164. *l.*7. au deſſous, *liſ* au deſſus. *P.* 191. *l.* 23. arbriſeaux, *liſ.* arbriſſeaux. *P.* [illegible]. *l.* 1. qu'on leur fait. *liſ.* qu'on le leur fait *P* 33[illegible] *l* 13 ſort, *liſ.* il ſort. *P.* 407. *l.* 23 feulle, *liſ.* feüille. *P.* 408. *l.* 11. un herbe, *liſ.* une herbe.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce quinziéme *Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes.* Et je l'ai jugé digne d'être communiqué au public. A Paris ce 18. Decembre 1721.

RAGUET.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ai reçû de notre Reverend Pere General, permets au Pere J. B. DU HALDE, de faire imprimer *le quinziéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions étrangeres, par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* JESUS, qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la preſente. Fait à Paris le 26. Decembre 1721.

P. BODIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, s'il Nous plaisoit lui en accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES : Voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdites Lettres en tel volume, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter par tout notre Roïaume pendant le tems de douze années consecutives, à commencer du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucuns lieux de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdites Lettres ci-dessus specifiées en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impression de ces Lettres ci-dessus expliquées, sera faite dans notre Royaume,

& non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdites Lettres, seront remises dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de nôtre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de nôtre Ordre Militaire de Saint Loüis ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, Grand Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Louis, le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Lettres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Fevrier l'an de grace mil sept cens vingt, & de notre Regne le cinquiéme.
Par le Roy en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Il est ordonné par l'Edit du Roi du mois d'Aoust 1686. & Arrêts de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 564. Num. 604. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. Fait à Paris le 19 Fevrier 1720.

Signé, G. MARTIN,
Adjoint du Syndic.





